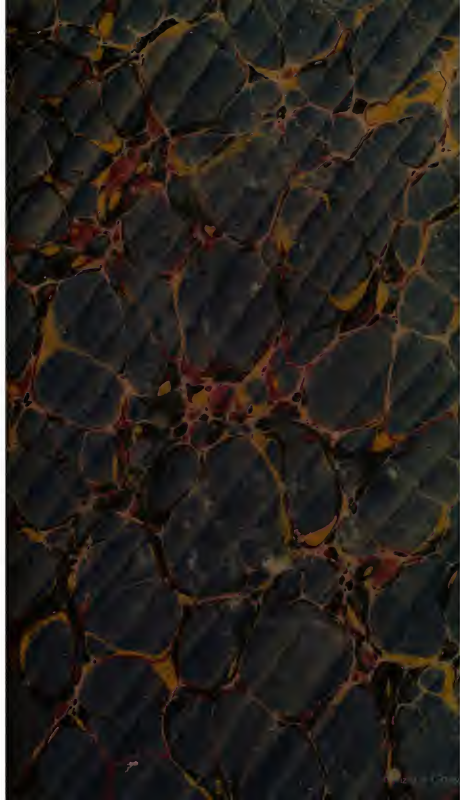




3749



BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.º d'inventario 1122

Sala Grande

Scansia 16 Patchetto A

N.º d'ord. 3

Table V-29.

LES APRÈS-DINERS
DE
CAMBACÉRÈS.

TOME I.

Imprimerie de M^{me} HUZARD (née VALLAT, LA CHAPELLE),
rue de l'Éperon, n. 7.

547959
LES APRÈS-DINERS

DE S. A. S.

CAMBACÉRÈS,

SECOND CONSUL,

PRINCE ARCHICHANCELIER DE L'EMPIRE, DUC DE PARME, ETC.,

OU

RÉVÉLATIONS

DE PLUSIEURS GRANDS PERSONNAGES

SUR L'ANCIEN RÉGIME, LE DIRECTOIRE, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION,

Recueillies et publiées

PAR LE BARON

E.-L. DE LAMOTHE LANGON,

Auditeur au Conseil d'État impérial.

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE L'INQUISITION EN FRANCE,
DES MÉMOIRES DE S. M. LOUIS XVIII ET DE CEUX DE MADAME DUBARRY, ETC.

Parler sans haine et sans crainte, dire la vérité,
toute la vérité, rien que la vérité.

TOME PREMIER.

Paris,

ARTHUR BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE HAUTEFEUILLE, 23.

1837

Page 11

PRÉFACE.

Dans l'époque d'égoïsme, de mensonge et d'avidité où nous vivons, on aime les mémoires, et, certes, ils ne nous manquent pas, nous en sommes inondés; mais, la plupart, au lieu de renfermer des vérités instructives et utiles, sont le produit de la pâle imagination d'hommes qui ne peuvent inventer pour leur propre compte, et vont débitant des rapsodies et des faussetés.

Qu'on ne s'imagine pas que tous les mémoires signés d'un nom connu soient tirés par moi de cette classe que je signale; bien au contraire, ceux-là mêmes, à très peu d'exceptions près, ne sont que des mystifications, des déceptions encore plus impudentes que les autres; oui, tout est dénaturé dans les *Mémoires de madame de Genlis*, dans ceux de *madame Campan*, de *M. Constant*, du *général Rapp*, et autres. Les deux premiers, rédigés par leurs auteurs, nous

4

abusent dès la première page ; madame de Genlis s'attache à se peindre sous des couleurs qui ne sont pas sincères, ne dit rien du vrai rôle qu'elle a joué, et se crée un monde fantastique, différent de celui où elle a vécu. Là, les moindres circonstances sont trompeuses ; à l'entendre, elle n'a pas donné dans la révolution, elle a toujours été une mère de l'église ; et qui ignore parmi ses contemporains qu'avant d'appartenir à Dieu elle n'était qu'une fidèle servante du diable.

Les Mémoires de madame Campan, que j'ai vus en original, que j'ai eus dans mes mains (son fils, mon collègue, me les ayant confiés, portaient, à cette époque (1813), l'empreinte d'un tout autre esprit que celui qui paraît dans l'exemplaire imprimé. La cour de Louis XVI, l'infortunée reine y étaient traitées avec une rigueur blâmable ; on leur imputait des torts, des fautes qu'elles n'ont jamais commis ; ces mémoires, plus étendus, embrassaient la Révolution, le Consulat et allaient presque jusqu'à la fin de 1810. La famille impériale, par opposition à celle des Bourbons, y était peinte *con amore* ; cette portion qu'on nous dérobe n'était pas la moins curieuse, elle fourmillait d'anecdotes, de faits, de traits piquans ; on y apprenait à aimer des hommes et des femmes qu'il a été de mode, pendant un temps, de tourner en ridicule. L'o-

pinion a changé, cela devait être ; mais pourquoi commençons-nous tous par l'injustice ? M. l'abbé Gouget a été chargé de remanier cet ouvrage, il l'a fait avec goût, mais pas assez soigneusement, car on y signale encore bien des passages où la malveillance ne se déguise qu'à demi, et qui viennent victorieusement à l'appui de ce que j'avance.

Les prétendus Mémoires de M. Constant, premier valet de chambre de Napoléon, qu'il abandonna, en 1814, d'une manière si peu honorable, conduite qu'il cherche, en 1832, à pallier à l'aide d'une histoire fort ressemblante à un roman, sont le fruit du travail de dix plumes diverses ; l'auteur en titre serait incapable d'en écrire une ligne, il l'a été même de fournir des anecdotes neuves ; tout ce qu'il débite est connu et a été imprimé partout, notamment dans l'excellent livre de madame Durant, vrai chef-d'œuvre du genre.

La famille du général Rapp a fait faire les mémoires qui portent son nom, sans qu'on ait pu les établir sur une seule page écrite par cet illustre guerrier. Qui n'a pas travaillé aux *Mémoires de Bourienne* où l'on retrouve si bien l'empreinte de ses divers rédacteurs ? Sorte de macédoine où chacun apportait son contingent sans s'embarrasser s'il était en opposition avec

celui d'un autre ; où les exigences de tel ou tel collaborateur firent insérer le même fait raconté de plusieurs manières, monument de scandale, de mauvais goût, où domine la haine contre Napoléon, mais impuissante, mais maladroite. Fauvelet espérant rabaisser, au dessous de lui, le géant Bonaparte!! Comme je revois là le nain de l'épigramme de Le Brun, occupé à

Burlesquement roidir ses petits bras
Pour étouffer si haute renommée.

J'en signalerais encore bon nombre sortis de la même manufacture ; entre autres, ceux de mademoiselle Av...., femme de chambre de Joséphine, personne d'ailleurs respectable, qui a eu le tort de laisser imprimer sous son nom des rapsodies ridicules.

La vérité, l'exactitude des faits ne se montrent pas davantage dans une deuxième classe. Ceux du *duc de Rovigo*, de *Mirabeau*, de *Robespierre*, du *maréchal Suchet*, de *Fouché duc d'Otrante*, de *Gohier*, de *Thibaudeau*, *prince de la Paix*, de *l'abbé de Pradt*, de *la vicomtesse de Fosse-Landry*, le *Mémorial de Sainte-Hélène*, etc. ; les uns sont entièrement composés par une personne tierce, les autres ont été entrepris dans un système de justification ; là encore on déguise, on accommode, on

contourne l'histoire pour la tailler à la forme qu'on a besoin de lui donner dans son propre intérêt. On ne dit que ce qui est à l'éloge de l'auteur; on passe sous silence ou l'on dénature ce qui lui serait défavorable; et là, comme dans la fable des animaux malades de la peste,

Jusqu'aux simples matins,

Au dire de chacun, étaient des petits saints.

En 1825, on vint me proposer la rédaction des *Mémoires du duc de Rovigo*. La personne chargée de cette négociation, M. M....., ne m'ayant pas rencontré, son patron me fit demander, par le comte Fabre de l'Aude, un rendez-vous chez ce dernier, où je refusai d'aller ce jour-là, ne voulant pas accepter un tel travail. A mon refus, le duc de Rovigo et M. M..... composèrent cette belle œuvre, si plaisante, si drolatique, où réellement M. le duc se fait *un petit saint*. Pense-t-on y trouver des aveux sincères sur l'assassinat juridique de monseigneur le duc d'Enghien, sur le *sauvage* de Pichegru, sur les pièges tendus aux Bourbons disséminés en Europe, et principalement des éclaircissemens positifs touchant la tentative d'empoisonnement faite à Varsovie, sur la personne de Louis XVIII? Non, il n'y en a pas le premier mot, et pourtant ce seigneur du nouveau régime aurait eu des

détails curieux à nous donner, s'il eût écrit sincèrement ses mémoires.

Le fils adoptif de Mirabeau a tenu à réhabiliter son père. Le motif est respectable, mais pour l'effectuer la franchise a dû souvent être sacrifiée à la pitié filiale. Un homme d'esprit s'est trompé, en offrant au public les *Mémoires de Robespierre*, ouvrage d'une imagination fatiguée. Les *Mémoires du maréchal Suchet* ne sont pas exacts en ce qui concerne les événemens de 1814, cela doit être : ce grand capitaine ne peut avouer que, jaloux du maréchal, duc de Dalmatie, il ne voulut pas l'aider à remporter la victoire à la bataille de Toulouse, parce qu'il ne lui en serait revenu aucune gloire : cependant il a eu ce tort, et tout ce qu'on dira pour l'en disculper sera sans poids aux yeux de l'observateur impartial. M. Alphonse de Beauchamp inventa les *Mémoires de Fouché, duc d'Otrante*.

Les citoyens Gohier et Thibaudeau, quoiqu'ils en disent, veulent justifier une époque et eux-mêmes avec elle; il en résulte qu'ils ont peint des portraits à rebours, tracé des faits autrement qu'ils se sont passés. Le comte Thibaudeau n'a pas osé décrire l'inique jugement de Louis XVI; néanmoins tous ses mémoires n'ont qu'un but, celui de nous persuader qu'un sujet

peut juger son roi, et que le premier venu, sans mandat spécial, peut envoyer au supplice le plus innocent des hommes.

Les spirituelles gasconnades de M. de Pradt, aumônier du duc de Mars, ancien évêque de Poitiers, et archevêque nommé de Malines, sont autant de piédestaux sur lesquels monseigneur pose sa statue pour se faire dieu; et, pour compléter cette apo théose, il faut bien ne répéter que ce qui lui est favorable : assurément, monseigneur ne peut décrire les formules de soumission, d'adoration en usage à cette époque; il ne consentira pas à nous confier les rudesses du duc de Mars, accoutumé à traiter, sans cérémonie, même son aumônier. Tout ce qu'on lui fait dire de sage, de prudent sur l'usurpation de la couronne d'Espagne, et sur le rétablissement de la Pologne, que nous lisons avec tant de plaisir dans les mémoires de monseigneur, sont-ce bien les discours réellement tenus dans ces circonstances, sans variantes, sans *errata*? j'en doute. En présence de Napoléon, le plus franc se taisait, et les admirateurs et appréciateurs de la vertu nous faisaient un mérite de notre silence; qui eût osé parler? personne lorsque Lantini et Grégoire ne disaient mot.

Ainsi donc, les volumes sur l'*Ambassade de Varsovie*, sur les *Evénemens d'Espagne*, la

portion de l'*Histoire des quatre Concordats* qui se rapporte au règne de Napoléon le Grand, Jupiter-Scapin, Dieu Mars, avec variantes selon le temps et le lieu, sont de brillans romans historiques, et non des mémoires véridiques : on doit en admirer la contexture, le coloris ; mais quant au fond, c'est une illusion brillante, une vapeur éphémère, sans forme réelle ni solidité.

Il en est de même du *Mémorial de Sainte-Hélène* : là encore, un colosse est ramené aux proportions d'un nain. Tout l'ouvrage paraît conçu dans un but unique, celui de servir à la vente de l'*Atlas historique de Lesage*. Cette manière nouvelle de faire le commerce de librairie frappe l'observateur : rarement le grand homme parle dans ce livre ; c'est presque toujours l'auteur qui lui prête son style et ses pensées, à part quelques pages évidemment dictées par l'aigle.

Depuis le retour de M. Las Cases, à qui certes il tardait de quitter Sainte-Hélène, comme le prouvent des aveux échappés, et que je signalerai, jusqu'en août 1830, le libéralisme fut à la mode. L'auteur du *Mémorial* a prêté à Napoléon les pensées, les vues de Benjamin Constant et de Manuel ; c'est là une grande aberration historique. Napoléon était despote par principe, par caractère ; il voulait être seul à gouverner : or, il n'a ni dit ni rêvé ces pages sentimentalement

constitutionnelles , et presque démocrates , lui qui avait en horreur les idéologues. C'est donc l'œuvre de M. Las Cases, et rarement celle de Napoléon ; qui eût été bien plus franche et naturelle.

J'avais rédigé dans l'origine les *Mémoires de madame de Fars , vicomtesse de Fosse-Landry*, sur des matériaux que cette dame me fournit ; et, en vertu d'un traité authentique, passé avec M. le baron de V***, qui s'était chargé de cette entreprise littéraire, je les divisai en deux volumes ; et mon travail achevé, je ne voulus pas m'occuper de les faire imprimer ; je les remis à *leur auteur* ; je ne sais ce qui a eu lieu ; mais , en acceptant tout mon premier volume, une autre main y en a ajouté encore deux, dont madame de Fars n'a pas dicté une ligne : ce sont les inventions d'un troisième auteur, lequel y a joint les querelles intérieures de la *Quotidienne*, qu'on y raconte sans motif plausible. Je prouverai au reste ce que j'avance, ayant conservé le manuscrit original, où l'on retrouvera le premier volume, et non les deux derniers. Mon tome second est rempli d'une multitude de lettres autographes de madame de Fars, qu'on a eu tort de ne pas employer ; enfin, ma correspondance entière avec cette dame et M. le baron de V.... pourra at-

tester ce fait, si par hasard ou par fantaisie on s'amusait à nier ce que j'avance avec pleine connaissance de cause.

Les Mémoires du prince de La Païa, écrits réellement par lui, sous la direction de M. d'Es..., ont-ils répondu à l'attente du public? non, sans doute; on n'y a rien trouvé de ce qu'on voulait, et cela devait être ainsi : comment peut-on espérer que celui qui arrive de si loin à une telle puissance se déterminera à vous faire voir à nu les ressorts qu'il a fait jouer pour monter à la place d'où il est tombé? Ses mémoires seront forcément un panégyrique perpétuel, une attention permanente à se grimer en grand homme, en génie supérieur, et là où nous voudrions voir agir l'intrigant, on nous montre le sage, recevant la récompense de ses vertus, de ses talents.

Ainsi, jamais le vrai, l'exact, le réel, mais des contes, des chimères bien ou mal arrangées et en général ennuyeuses, parce que la prince n'a pas même l'esprit de Figaro, bien qu'il en ait joué le rôle (1).

J'ai dit d'ailleurs, et vais répéter ici afin de m'épargner la peine de faire un thème en deux façons.

(1) Pareille mésaventure arrive en ce moment aux *Mémoires du prince de Canino* et par les mêmes motifs.

L. L. L.

« Un nom placé en tête des mémoires est la
» garantie que l'auteur taira ce qu'il a su de plus
» piquant et passera comme sur braise, lorsqu'il
» arrivera aux faits intéressans, mais quelque
» peu chatouilleux. Le moyen, par exemple, de
» tracer avec impartialité le portrait de tel ou tel
» prince, de tel ou tel homme de lettres, de telle
» ou telle dame, lorsque les originaux peuvent
» savoir comment le peintre s'appelle; on ne fait,
» en se nommant, que décolorer son œuvre. La
» politesse, les bienséances étouffent la franchise,
» et le public s'endort au milieu de ce ramas
» d'éloges monotones qui le fatiguent et qui gla-
» cent jusqu'à l'écrivain; il me semble encore
» qu'il y a une sotte fatuité à se représenter en
» héros d'intrigues galantes ou politiques, et
» que le ridicule s'attache à l'historien de ses
» propres amours. Ces motifs, bien médités, me
» déterminent à me couvrir d'un voile qui me
» permettra de raconter sans crainte, sans em-
» barras, ce qu'il me plaira de révéler. Je veux
» être à mon aise, et resterais embarrassé en
» suivant toute autre route. »

Pour parler avec franchise, il faut donc ou
eacher son nom, ou en prendre un qui serve de
bouclier. Dans le premier cas, aucune crainte,
aucune délicatesse n'arrêtent : on a sa marche
facile, et on en profite pour l'avantage du lecteur.

Hélas ! nous ne sommes pas tous des héros ; mille devoirs, mille considérations nous lient, lorsqu'on se montre à visage découvert, chaînes que l'on brise, dès qu'on va incognito. Dans le second cas, on étudie le caractère de celui pour qui on tient la plume, on s'en pénètre, on s'en imprègne si on peut ; alors, identifié avec ce personnage, on parle sa langue, on déroule ses idées ; et l'art venant au secours de l'étude, on crée un vrai Sosie, et on complète l'illusion ; en même temps, on est plus libre que l'auteur supposé, on n'a ni ses amitiés, ni ses haines, ni ses préjugés, ni ses opinions, et on juge les hommes et les choses mieux que cet auteur lui-même n'aurait fait. Ceci est tellement vrai, que M. Démarest, employé supérieur à la police de Paris pendant l'empire, n'a pas osé, en publiant ses mémoires, nous les donner tels qu'il aurait pu les faire ; ils sont froids, décolorés ; ils fatiguent, ils ennuiant, tandis que leur auteur possédait tant de riches matériaux ; il a reculé devant leur mise en œuvre, et, à la place d'une lumière brillante, nous avons vu des *ténèbres visibles*. Et ce bon M. Mazas, lorsqu'il a tenté de soulever un coin du voile de 1830, comme il y a eu force à lui de le laisser retomber ; et comme le duc de Mortemart, son patron, s'est hâté de recouvrir d'un épais nuage le peu de

vérités qu'on avait d'abord laissé entrevoir.

Ce n'est pas ainsi que j'ai travaillé lorsque j'ai voulu publier les *Mémoires de la comtesse Dubarry*, dont j'avais posé les fondemens dans mon roman, intitulé *Le Chancelier et le Censeur* (1). Plus que tout autre, je pouvais m'emparer de ce nom connu; j'avais passé ma jeunesse avec les demoiselles Dubarry, avec le comte Dubarry d'Hargicourt, belles-sœurs et beau-frère de la favorite de Louis XV. Monseigneur l'ancien évêque de Senlis, premier aumônier du roi, M. de Roquelaure et le prince Ferdinand de Rohan, ex-archevêque de Bordeaux, évêque de Cambrai et grand aumônier de l'impératrice Marie-Louise, qui, dans ma jeunesse, m'honoraient de leur amitié bienveillante, m'avaient appris,

(1) Je profite de cette occasion pour suppléer à ce que MM. Ancelot et compagnie auraient dû faire, c'est à dire reconnaître que, dans leurs vaudevilles de la *Comtesse Dubarry* et de *Madame d'Egmont*, ils me doivent le plan de leurs pièces, les caractères de leurs personnages, et jusqu'au dialogue, extrait, mot pour mot, de mes romans ou mémoires. J'en dirai autant des cent pièces de théâtre, composées avec mes ouvrages, notamment, en dernier lieu, du *Gamin de Paris*, où l'on m'a exploité avec une facilité telle, que, sans doute, on m'a cru mort, puisqu'on s'est partagé, et qu'on a vécu de mes dépouilles. Pas un seul journal n'a pas daigné signaler cette piraterie littéraire.

L.-L.-L.

sur cette dame et sur son époque, une multitude d'anecdotes, toutes inédites et précieuses; j'en avais, en outre, obtenu de Jacques Delille, du chevalier depuis marquis de Boufflers. Enfin, madame la marquise d'Esparbès, le vieux comte de Flamareus, l'abbé d'Erse, si avant dans les bonnes grâces des dames de ce temps-là, répondirent avec bienveillance à mes questions, et à l'envi m'enrichirent des trésors conservés dans leur mémoire.

Il résulta de ma position, et de tant de matériaux précieux, que je fis une œuvre de conscience, œuvre où je suis parvenu à pousser si loin l'illusion, que S. M. Charles X, alors Monsieur, comte d'Artois, a dit, à qui a voulu l'entendre : *Ces Mémoires sont de la comtesse Dubarry; on a pu les retoucher, mais j'y retrouve des scènes qui ont occupé ma jeunesse, et rapportées de telle manière, qu'un témoin oculaire a pu seul les raconter ainsi.*

Je n'ai cependant voulu que faire un livre de genre, un roman sous une forme nouvelle; et, pour cela, je me suis fait homme de la cour de Louis XV. Cette condition du succès est indispensable : j'aurais échoué si j'eusse cherché à transporter mes personnages au temps actuel; si je leur avais prêté le langage, les formes et les façons de penser et de voir en usage parmi nous.

Une auguste volonté m'a imposé le travail que j'ai consommé dans les quatorze volumes qui composent les *Mémoires* et les *Soirées de S. M. Louis XVIII., roi de France et de Navarre*. Là j'ai dû mettre en œuvre des matériaux nombreux et importans : ce grand monarque lui-même, quoique défunt, a présidé à mon ouvrage. Je recevais de son cabinet les documens qui m'ont guidé, et qui m'ont servi à établir le caractère de ce prince, envers qui les contemporains ont été injustes, lui qui seul avait victorieusement fermé l'abîme des révolutions, que la main de l'infortuné prince de Polignac a rouvert si imprudemment et avec tant de malheur. Ce monarque était la raison personnifiée ; il calma les passions, donna un essor rapide aux arts, au commerce, à l'industrie ; avec lui, on se rapprochait ; il avait accordé tant de gages de ses intentions paternelles à la Révolution, que celle-ci s'endormait moins inquiète.

Ses mémoires l'ont mieux fait connaître ; par eux, on l'a compris. J'ai encore ici le suffrage de l'esprit le plus fin, le plus subtil du royaume, qui s'est trompé en partie, car il a cru que j'étais entré jusque dans la salle qui précède le cabinet royal, comme il l'a dit publiquement à Londres, tandis que j'ai écrit d'après les pièces sorties du cabinet même.

Voilà le secret de deux succès honorables, contre lesquels aucune réclamation importante ne s'est élevée, tant la vérité impose, même à ceux qu'elle blesse. Au reste, aucun de ces ouvrages ne porte, grâce à Dieu, le cachet de l'injure, de la diffamation, de la satire, de la calomnie : tracés avec la gravité de l'histoire, égayés par des traits piquans, je peux mépriser les sottises attaques que d'obscurs écrivains, dont les noms, mille fois répétés par eux-mêmes, n'ont pu percer les ténèbres qui les enveloppent, m'ont prodiguées dans des journaux où l'on accueille trop facilement le fade venin de l'impuissance, et d'où l'on repousse, par des ruses peu sciantes, l'homme d'honneur qui veut s'y faire rendre justice.

J'ajouterai, en passant, que tous les journaux, sans exception, eux dont l'indulgence porte aux nues tant de faibles productions, ont opiniâtrément fermé leurs colonnes aux *Mémoires de Louis XVIII*. L'éditeur les a vendus sans leur secours. Je dois dire aussi que je n'ai fatigué, ni de mes sollicitations, ni de mes lettres, ni stimulé de mes cadeaux, ces dispensateurs de la gloire. Aucun d'eux ne connaît ni ma personne ni mon écriture.

Si donc j'ai tu mon nom quand je me suis lancé dans la carrière des mémoires historiques,

c'était parce que je voulais être vrai ; maintenant, forcé dans ma retraite par les attaques de mes antagonistes, j'en sors et me nomme. L'ouvrage que je publie aujourd'hui sous le titre bizarre d'*Après-dîners de S. A. S. le prince Cambacérès* est le produit des conversations multipliées que j'ai eues avec tous ceux dont je signale le nom dans le cours de ce livre. Je lui donne le titre ci-dessus, qui néanmoins n'en indique la variété que très faiblement et sans charlatanisme, parce qu'après la première et la seconde restauration, lorsque le prince archichancelier de l'empire était redevenu simple particulier, sa cour (car il en avait eu une, où avaient paru les archiducs d'Autriche, et les princes de la maison royale de Prusse, et ceux de Saxe, de Bavière et de Wurtemberg), sa cour, dis-je, singulièrement rétrécie, était devenue une société.

Là on n'observait plus une étiquette sévère ; mais un petit nombre d'anciens courtisans, restés fidèles à la grandeur tombée, en demeuraient les habitués, les amis ; ils rendaient au maître de la maison les respects qu'ils lui avaient jadis prodigués, et ils se maintenaient dans cette ligne ancienne, par égard pour eux-mêmes, et pour ne pas s'avilir à leurs propres yeux par cette insolente ingratitude qui devient le véri-

table coup de pied de l'âne au lion mourant.

Le prince Cambacérés n'allait plus à l'Opéra ; il ne se montrait plus sous les galeries du Palais-Royal ; mais, chaque après-dinée, l'été dans son jardin, l'hiver dans son cabinet, il était l'ame d'une conversation intéressante : chacun y apportait son contingent, et lui-même fournissait la meilleure part. La vieillesse aime à redire, elle est conteuse ; lui et ses contemporains devenaient vieux, aussi se plaisaient-ils à parler.

L'ancien, le nouveau régime, la République, le Directoire, le consulat, l'empire principalement, sans oublier la restauration naissante, fournissaient le texte de ces conversations. Il s'agissait alternativement du 6 octobre, du 20 juin, du 10 août, des 2 et 3 septembre, du procès du roi, du 31 mai, du 4^{er} prairial, du 9 thermidor, du 13 vendémiaire, du 18 fructidor, du 18 brumaire, du 9 nivose ; puis les événemens postérieurs étaient mis sur le tapis : la mort du duc d'Enghien, la cabale qui fit naître le gouvernement impérial, les querelles avec le pape, la spoliation de l'Espagne, le divorce, les scènes intérieures des Tuileries, de Saint-Cloud, de la Malmaison, de Fontainebleau ; ensuite, comme épisodes, apparaissaient les prodiges des campagnes d'Italie et d'Égypte.

Des témoins oculaires, acteurs de ces scènes diverses, les reprenaient dans leurs moindres détails : il était délicieux d'entendre ces vieilles expériences, ces hautes capacités, raconter ce qu'elles avaient vu ou fait à telle ou telle époque : ce n'étaient pas les froids *on a dit*, mais bien l'énergique, l'incisif, le palpitant *un jour que l'empereur m'avait fait appeler*, ou bien Robespierre s'adressant à moi, ou bien encore Carnot nous retraçant les détails de fructidor ; un un mot, ces gens-là pouvaient dire comme le pigeon de la fable :

J'étais là quand telle chose advint.

Alors, dis-je, nos cœurs étaient remplis de joie, nous écoutions avec une attention avide, religieuse ; enfans, nous amassions des trésors historiques, pour les répéter à notre tour quand nous serions plus âgés.

C'est donc chez le prince Cambacérès, chez le comte Fabre de l'Aude, avec qui j'ai eu de longs rapports, chez le spirituel M. de Jou..., chez l'habile comte de Pont..., dont aucun gouvernement n'a eu le bon esprit d'employer les hautes connaissances, en lui confiant un ministère dont il remplirait si supérieurement les fonctions, chez l'excellent et distrait Parseval de Grand-

maison, riche en anecdotes, et dans la société intime de M. le comte de Roch... d'Al..., qui m'honore de son estime et, j'ose croire, de son amitié, chez la comtesse de Beauharnais, chez Jacques Delille et dans plusieurs autres maisons où j'étais admis, que j'ai réuni la matière de cet ouvrage : *ce ne sont pas des mémoires, des souvenirs de Cambacérès, je n'ai reçu de lui ni d'aucun membre de sa famille mandat ou matériaux* ; mais avec une mémoire peu commune j'ai recueilli chez tous ces personnages célèbres les divers chapitres de mes *Après-dîners*.

Je n'emprunterai rien à autrui, mais je replacerai dans ce nouveau cadre quelques traits que j'ai déjà offerts au public ; ils gagneront à se retrouver dans leur place naturelle.

Jc ne suivrai aucun ordre chronologique ; mes *Après-dîners* marcheront par cahots, soubresauts, en avant, en arrière ; ils y perdront peut-être du côté de la régularité, mais ils y gagneront en variété, et par là n'en seront que plus piquans.

Il est d'autres aveux que j'aurais à faire ; je ne complète pas cette fois ma confession, il est convenable de ne pas tout dire le même jour, plus tard je reviendrai sur ma défense. Il y a dix ans que je me tais, que je me laisse harceler par ces chiens hargneux qui, néanmoins, vivent à mes

dépens, par ces parasites de la littérature; génies réels, ils se sont targués d'avoir coopéré à mes ouvrages, parce qu'on leur en a peut-être fait corriger les épreuves à l'impression; eunuques crétins, si heureux quand ils ont écrit ou *madame Dubarry*, ou toute autre œuvre de ma composition, et dont la plate impuissance éclate quand ils lassent le public du fruit soporifique de leur pénible élucubration.

Au demeurant, lorsque je critique certains mémoires contemporains, ce ne sont pas ceux de la *Contemporaine* que j'ai en vue, production spirituelle, compte-rendu charmant, où l'on a enchâssé de vraies pierres fines; ni des mémoires de *Casanova*, *chevalier de Singaut*, l'une des plus habiles et heureuses imitations de Gil-Blas qu'on ait pu composer; ni des *Mémoires authentiques de MADAME LA DUCHESSE D'ABRANTÈS*, à qui, sans contester, appartient la première place, *experto crede Roberto*, chef-d'œuvre d'esprit, de narration, d'originalité, à qui, pour être parfaits, je ne demanderais que plus de respect pour une auguste famille et pour les infortunes des amis de celle-ci, qu'un peu moins de matière inutile, et pourtant, si on me chargeait de cette révision, que retrancherais-je? je viens de tout relire et tout m'a charmé, m'a paru frais et nouveau, sauf les injures inutiles envers la

Restauration; ni des mémoires de madame Le Brun, si naturels, si bons, si parfaits de goût et de convenance; ni de ceux de la pseudonyme *marquise de Créquy*, où une narration amusante, naïve et chaste, dédommage des nombreuses erreurs héraldiques qui y fourmillent et qui font errier tant de bonnes maisons. Cette dame de Créquy, que j'ai beaucoup connue sous un nom masculin, passe pour une malicieuse donairière, et mieux que personne elle mérite d'avoir des amis et d'être récompensée de la fidélité qu'elle garde à d'augustes infortunes. C'est un lien de plus dont nous resserrons une liaison de trente années.

En écrivant cet ouvrage, j'ai dû me reporter jusqu'au temps que je peins : alors j'étais rempli d'attachement et de zèle pour un grand homme mon bienfaiteur. Libre de tout devoir envers la famille des Bourbons, dont les ministres avaient dédaigné mes services, avaient oublié ceux de mes ancêtres et la mort de mon père, je pus me ranger en 1815 sous son étendard. On a nié que son retour fût combiné avec ses partisans restés en France et principalement à Paris, je serai peut-être le premier qui déchirerai le voile et découvrirai la vérité. Je le fais sans nuire à personne, sans désigner aucun des ouvriers de ce grand travail. Néanmoins je sais à l'avance qu'on

niera l'exactitude de mes révélations ; j'ai pour moi la triste part que j'ai prise à cette œuvre anti-nationale et que je déplore aujourd'hui : car la légitimité rétablie aurait dû tout réunir. J'ai vu, j'ai entendu, j'ai agi ; j'affirme les faits que je rapporte et je m'en tiendrai là : je ne répondrai ni aux récriminations ni aux injures, ni aux attaques inconvenantes, que je dédaigne. Il ne me reste qu'à déplorer l'aveuglement qui, pendant quinze années, m'a fait marcher d'intelligence avec ceux qui se sont désignés comme des comédiens. Lorsqu'enfin ils ont jeté le masque, j'ai ouvert les yeux et je suis revenu au service d'une cause sacrée à laquelle je consacrerai désormais ma vie : mais, désintéressé *après*, comme je le suis *pendant* et comme surtout je l'ai été *avant*, je ne lui demanderai, si jamais elle triomphe, ni n'en accepterai que ma part commune dans le bonheur qu'à mon avis elle seule peut donner à la France.

Il me reste à certifier aux lecteurs qu'aucun des faits racontés dans ces volumes n'est pas de mon invention, je les tiens tous des personnages auxquels je sers de secrétaire ; n'ayant donc rien à réclamer sur le fond, je n'en réclame que la forme ; *elle est à moi*, elle portera l'empreinte de mes sentimens religieux et monarchiques ; et quant à ma littérature, elle est celle du siècle de

Louis XIV, et bien que tous les jours on nous promette la venue du Messie littéraire, je crains fort, même en présence de Messieurs tels et tels, que, comme celui des Juifs, il ne soit déjà venu, et, que par conséquent, il ne faille s'en tenir à l'art poétique de Boileau dont se contentèrent Racine, Crébillon, J.-B. Rousseau, Voltaire et autres infériorités de cette force.

Amen.

L. L. L.

LES APRÈS-DINERS

DE

CAMBACÉRÈS,

SECOND CONSUL, PRINCE, ARCHICHANCELIER, ETC., ETC.

CHAPITRE PREMIER.

L'auteur. — Cambacérés en 1814. — Comte J.... de P..... à la même époque. — Comte Réal. — Comte Fabre de l'Aude. — Des causes qui firent tourner à la peine de mort le jugement de Louis XVI. — Les deux Robespierre, Legendre, Saint-Just, Lebas, Couthon, Collot d'Herbois, Barrère, Fouquier-Tinville, Santerre, Carrier, Lebon, en scène. — Cambacérés et le duc d'Orléans. — Première entrevue de Cambacérés et du général Bonaparte. — Portrait de celui-ci. — Bonaparte, Fabre de l'Aude et P..... — Lettres inédites de ces deux premiers personnages. — Phrase fameuse répétée doublement. — Barras, Réal et Bonaparte : anecdote de 1797. — L'Empereur au Musée en 1807. — Portrait de Napoléon. — Conversation. — Sentimens politiques de la jeunesse avant 1814.

Les conséquences de la guerre européenne m'ayant chassé de l'Italie en février de l'année 1814, je rentrai en France, et fus habiter

LES APRÈS-DINERS. TOME I.

1

Carcassonne. La restauration eut lieu, et à la fin d'août suivant je vins à Paris pour la voir de plus près. Je me hâtai, dès mon arrivée, d'aller chez le prince Cambacérès. Il logeait encore dans l'ancien hôtel de Monaco, qu'il avait acquis lorsque la démolition de l'hôtel d'Elbeuf le chassa, en 1809, de la place du Carrousel. Sa nouvelle demeure était située rue Saint-Dominique. S. A. S. madame la duchesse douairière d'Orléans la lui acheta après les Cent-Jours; elle y mourut. Le conseil d'État y tient actuellement ses séances. Que deviendra-t-elle plus tard? Les maisons, comme les empires, changent souvent de maîtres. Les chroniques de tel palais ou de tel hôtel garni de Paris fourniraient matière à un livre piquant.

Lorsque après tant d'événemens survenus en si peu de mois j'abordai le haut personnage, c'était dans les premiers jours de septembre 1814.

Il y eut de ma part effusion et peine, il y eut de la sienne bienveillance et bonhomie.

« Vous vous tournez donc, me dit-il, vers le soleil couchant, et vous professez le culte des pâles étoiles. »

— « Monseigneur, dis-je, Votre Altesse m'a

comblé de bontés aux jours de son pouvoir, ma reconnaissance les perpétuera en preuves de sa gratitude. »

— « Léon, me dit-il ensuite, si vous saviez comment on m'a abandonné! Messieurs tels et tels (il m'en nomma dix ou douze), vous écartèrent de moi, et vous voilà; eux sont aux Tuileries. Je suis charmé de vous voir. Chaque fois que vous aurez une heure à disposer, le soir particulièrement, venez ici, nous parlerons du passé. »

— « Et nous nous bâtirons, au pays des chimères, de beaux châteaux en Espagne pour l'avenir. »

— « L'avenir!... Nous n'y avons plus de chances, l'empereur se les est toutes fermées. Les Bourbons régneront toujours. »

— « Je ne le crois pas. »

— « Voyons, bonne tête, ce qui vous inspire cette croyance. »

— « Un vers de La Fontaine, de cette mine inépuisable où tout se trouve. Que monseigneur se rappelle la fable de *l'Ours et l'amateur des jardins*, et l'axiome fameux,

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami: »

— « C'est vrai. »

— « Par exemple, j'ai passé à Toulouse, à Carcassonne, plusieurs jours avec le comte J... de P.....; il rêve deux folies; le plein retour à l'ancien régime, et que la France ne sera sauvée que lorsque lui aura le premier ministère. Il nous a rabâché, retourné ça de cent façons. »

— « Quel homme est-ce ? »

— « La loyauté parfaite, une haute piété, de la douceur, un commerce facile et une nullité complète. Le dernier commis du ministère des relations extérieures (des affaires étrangères) jouerait sous jambes ce personnage. »

— « Tant pis, car il sera très influent aujourd'hui, et puissant plus tard... Il verra, réfléchira, et appréciera mieux les choses. »

— « Monseigneur, il est des gens qui ferment les yeux pour ne point voir, et se bouchent les oreilles pour ne pas entendre; en un mot, les dieux du psaume *in exitu Israel*; ce sera ici le cas. »

On annonça le comte Réal. S. A. poussa un cri de joie.

« Quoi, c'est vous! Il y a un siècle que je ne vous ai vu. »

RÉAL. Je sors peu, le temps ne me convient pas.

Il me regarda avec inquiétude.

LE PRINCE. Il est des nôtres, ayez-y pleine confiance.

Il me nomma : ce nom sans retentissement n'était point parvenu au comte Réal ; mais la caution de Son Altesse Sérénissime suffit. Le survenant, poursuivant la figure qu'il avait adoptée, se plaignit de la saison, il craignait qu'elle ne devint trop chaude. Les hommes de la République se méfiaient de la maison de Bourbon, et bien à tort, certes, car sa longanimité, sa mansuétude, sa clémence, n'avaient pas de borne, et on peut dire hardiment qu'en 1814 elle seule avait tout oublié.

Survint le comte Fabre de l'Aude, magistrat, homme politique de la vieille roche, tout de probité et d'économie parcimonieuse, mais loyal, franc, serviable, qui n'a jamais eu d'ennemis que les ingrats ; financier habile, calculateur tel, qu'aucune somme ne s'égareait dans ses mains (il ne savait pas grouper les chiffres). Napoléon l'estimait, l'appréciait, l'appelait à le conseiller dans l'intimité, et ne lui a jamais ac-

cordé d'autre récompense que le titre à peu près sans fonctions de procureur-général du conseil des sceaux des titres. De président du tribunal il était devenu forcément sénateur ; on le fit comte en masse avec tous ses collègues , et de même il obtint le titre de commandeur de la Légion-d'Honneur ; il était ami de Cambacérès, et m'honorait d'une affection particulière provenant de ses liaisons intimes avec mon beau-père , ancien conseiller à la cour criminelle de Toulouse, sous l'empire.

Il fit fête également à Réal ; la conversation s'engagea ; on parla de la famille royale. Le maître du logis , qui à aucun prix ne voulait passer pour régicide , mit ce texte sur le tapis ; on le discuta , et on en vint à parler de la faute politique commise par les Girondins lorsqu'ils consentirent à la mort de Louis XVI. Réal alors :

« J'ai bonne envie de vous raconter ce que vous ignorez peut-être : pourquoi et par qui on décida que le jugement du roi aurait un dénouement tragique. »

Nous manifestâmes notre curiosité.

RÉAL s'adossa à la cheminée où il n'y avait

pas de feu; le prince se mit dans un grand fauteuil, Fabre de l'Aude dans un autre moins vaste, et moi sur un cabriolet; pleine hiérarchie observée.

« C'était le 21 septembre 1792, vers minuit, La Convention nationale, installée du matin, venait, pour première opération et sur la proposition du comte Grégoire (singulière application du titre), de clore la monarchie en proclamant la création de la République une et indivisible. Je m'y vois encore dans cet appartement de Robespierre: une salle basse au rez-de-chaussée, précédée par une méchante antichambre; il y avait là Saint-Just, Lebas, Couthon, Collot d'Herbois, Barrère, Fouquier-Tinville, Carrier, Lebon, Legendre, Santerre, les deux Robespierre, Maximilien et Augustin, et moi, treize en tout, nombre malheureux, Robespierre l'aîné en fit la remarque. »

MOI. Lui, monsieur?

RÉAL. Oui, lui.

LE PRINCE. Cela vous étonne, jeune homme, c'est assurément une superstition, mais on a vu tant d'exemples!

Un de plus, dis-je en moi; et je me res-

souvins de certains diners.....; j'y reviendrai.

RÉAL. Les deux séances de la Convention avaient été orageuses, et, bien que la presque unanimité eût enlevé la reconnaissance de la République, il y avait des opposans, des gens de mauvaise humeur, qui se plaignaient qu'on n'eût ni mûri, ni préparé, ni discuté solennellement un point de cette importance. Carrier, sur ce thème, raconta le mécontentement de Genzonné; sur ce, Maximilien prenant la parole :

« *Messieurs, cette Gironde est un ramas de Tartufes.* »

LEGENDRE. Dame! pourtant au 10 (août), ils ont bellement poussé à la roue.

ROBESPIERRE. Parbleu, je le crois bien, si le château l'eût emporté, on les aurait pendus avec nous.

LEGENDRE. Ils ne sont donc pas pour le tyran?

ROBESPIERRE. Ils sont pour la monarchie, ils veulent un roi.

BARRÈRE. Ou un président!

AUGUSTIN. C'est la même chose.

MOI. RÉAL. Non.

SAINT-JUST. Si, roi, président, deux têtes dans

le même bonnet, un Philippe VII au lieu d'un Louis XVI; dès lors, à quoi bon la besogne faite? Messieurs de la Gironde ont plus d'ambition qu'ils ne sont gros; je gage que déjà ils se sont partagé les places, les ministères, et nous, à la porte.

Là dessus, une discussion s'engage, aucun des présens n'était pour le nouvel Égalité qui, tout dernièrement, s'était affublé de ce nom absurde : on se promet de s'unir fortement pour l'empêcher.

Robespierre, avec son air de fouine affamée de sang, et par avance se léchant les lèvres avec sa langue :

« Parbleu, dit-il, Messieurs, il y aurait un beau coup à faire. »

CHOEUR GÉNÉRAL. Lequel ?

ROBESPIERRE *baissant la voix*. Ceci, entre nous... Que donneriez-vous à qui fournirait le moyen de tellement avilir Égalité, qu'il n'eût plus de refuge que la tombe, et de si bien brouiller les Girondins avec les royalistes que tout traité, armistice et accommodement devinssent entre eux impossibles?

LEBAS. Diable ! que ce serait bon ! Et tu l'as trouvé ?

ROBESPIERRE. Oui ! si vous n'êtes pas des femmelettes !

COLLOT D'HERBOIS. Nos preuves sont à jour !

BARRÈRE, *inquiet*. C'est donc bien fort ?

ROBESPIERRE. Messieurs, aux grands maux les grands remèdes ; en proclamant la République, nous avons passé le Rubicon, continuons à marcher sur Rome, qu'on mette en jugement Louis, qu'on le condamne à mort, qu'on l'exécute.

Tous. Ah!!!

SANTERRE. A mort, le roi : la constitution le déclare inviolable.

ROBESPIERRE. Lebas, Couthon, Réal, Saint-Just, nous tous ici, hors Fouquier et toi, sommes aussi inviolables, en vertu de la même constitution, et, pourtant, si la République a besoin de nos têtes, on les fera tomber malgré ladite constitution.

RÉAL. Messieurs, je crois que Robespierre se trompe, le roi ne peut être jugé.

AUGUSTIN. Tais-toi, aristocrate, fauteur de Pitt et de Cobourg.

RÉAL. Imbécille, es-tu donc Dieu pour être infailible ?

AUGUSTIN. Il n'y a pas de Dieu, pas plus que de roi, il y a...

Il s'arrête, hésite, cherche... : son frère alors achevant la phrase :

« Un Être suprême, cela répond à tout. »

RÉAL. Je vous le répète, nous outre-passons nos pouvoirs.

CARRIER. On a tout pouvoir contre un tyran.

FOUQUIER-TINVILLE. Il est certain que si la tête de Capet tombe du concours d'Égalité et des Girondins, les voilà furieusement barbouillés avec les gens de bien.

SAINT-JUST. Dis donc, Fouquier, sommes-nous donc des brigands ?

FOUQUIER. Les mots ont changé d'acception, *gens de bien* est synonyme de traitres, *canailles* veut dire citoyens vertueux.

BARRÈRE. Tuer le roi..., c'est une idée... grande..., civique..., généreuse.... Prendra-t-elle ?

ROBESPIERRE. Oui ! avec le secours de *sainte Peur*. »

Ils rient.

« Celle que Danton inventa les 2 et 3 courans, celle qui maintient Paris dans la soumission : effrayez la plaine, elle votera avec nous ; les Girondins, ils opineront du bonnet ; Égalité, il commettra..... »

RÉAL. Qu'est-ce que *la plaine* ?

ROBESPIERRE. Les bancs inférieurs de l'assemblée où tu sièges avec les enragés modérés, ces monstres qui veulent la concorde lorsque le sang doit couler à flots ; *la montagne* sera les hauts bancs d'où nous écraserons *la plaine* et commanderons au *marais*, le centre où dorment ceux qui ne se réveillent que pour voter selon le vœu de la majorité.

Ce fut donc l'ainé des Robespierre, et dès le premier jour de l'existence de la Convention, qui créa ces noms en vertu desquels on a tant agi et tant ordonné de crimes. Quant à moi, je me trouvais mal à l'aise dans ce conciliabule ; on discuta chaudement l'inopportunité de la question. Robespierre savait que Danton, Fabre d'Églantine, Camille Desmoulins, Hébert, Brissot, Louvet, Condorcet, Dumouriez, Valence, Gorsas, Fonfrède, Barras, Tallien, Marat, Manuel Pétion, Voidel, Genlis, Le Pelletier-Saint-Far-

geau, Château-Neuf, Randon-Vadier, et autres, appartenaient à la faction Égalité, en arrière des Girondins qui, en désespoir de cause, se seraient ralliés à eux. Or, tuer le roi, c'était achever d'anéantir la royauté; obliger Égalité à coopérer à ce meurtre, le rendait à jamais incapable de porter la couronne, à quel titre qu'on la lui présentât; en outre, comme de ce côté on n'aurait pas la priorité du crime, il en résulterait que tout en prenant une part on n'en recueillerait aucun avantage, que tout celui-ci resterait à Robespierre et aux siens.

Ces considérations comprises et devinées par les assistans les déterminèrent à prendre ce parti; on arrêta que le roi serait mis tôt en jugement, dès que l'on se serait débarrassé du gros des affaires; que la chose une fois entamée, on la suivrait jusqu'au bout. Carrier s'avisa de dire :

« Au demeurant, si Capet échappe à l'urne, un plus heureux, 6 octobre, 20 juin ou 10 août nous en débarrassera. »

ROBESPIERRE. Imbécille, quel fruit retirerons-nous d'un tel trépas, exécuté par violence? aucun; il faut une accusation motivée; des débats libres;

des avocats à l'accusé, des incidens vidés, une cause enfin solennellement entendue, débattue, jugée, et que sa tête tombe par forme légale, voilà ce qui profitera et ce qui fera trembler l'Europe et ce qui nous attachera les citoyens, car ils seront nos complices. Chaque commune, chaque ville nous enverra une adresse de félicitations et d'adhésion pleine et entière.

La séance fut levée; mademoiselle Duplay, l'amie de Maximilien, annonça Marat; je voulus me retirer, Fouquier-Tinville et Sauterterre partirent avec moi; ce dernier suivit la rue Saint-Honoré, on pouvait croire qu'il s'en allait au Palais-Royal, car il nous quitta sur la place et prit par une des allées qui y donnent entrée. Nous poursuivîmes la rue, je logeais au n° 75; dès que nous fûmes seuls, Fouquier me dit :

« Je gage qu'il va nous dénoncer, il est vendu à d'Orléans...; et vous, à qui êtes vous? »

— « A moi. »

— « Bah ! c'est folie au temps où nous sommes, il faut se lier à quelqu'un, réunissez-vous à Robespierre. »

— « Pourquoi ? Un membre du souverain doit marcher dans son indépendance. »

— « Vous avez tort, on vous dira royaliste. »

— « Je donnerai des preuves du contraire, je suis pour la République, et, Messieurs (poursuivit Réal et en revenant à nous), à cette époque, j'étais en effet démocrate, j'ai changé depuis aujourd'hui, je suis *monarchien*; » puis reprenant son récit :

« Fouquier me parla en homme acquis déjà à Robespierre; ceci m'éclaira, je ne voulais pas la mort, je louvoyai et je vis peu à peu se développer, au dehors, ce qui avait été résolu chez Robespierre. Égalité bien averti ne sut ni empêcher le procès, ni se défendre d'y voter, il y parut malgré tout ce qui devait l'en éloigner, et, proche parent du roi, il accepta le titre de son juge; aussi, dès lors il fut perdu. On le vit avec peine, et on respira librement, lorsqu'à son tour sa tête fut tombée. Voilà mon conte achevé. »

Nous nous levâmes, on remercia Réal. Le prince, excité par les éloges que Fabre de l'Aude et moi donnions à l'ex-sénateur, dit en se frottant les mains :

« La révélation est curieuse; en voulez-vous, Messieurs, une à peu près de ce temps. »

— « Oui, oui, dites-nous tous ensemble. »

LE PRINCE. Eh! bien, écoutez-moi. Nommé à la Convention nationale par mon département, celui de l'Hérault, je logeais à Paris, rue Feydeau, hôtel de Béarn; j'occupais alors un modeste appartement, au troisième, sans antichambre; il était huit heures du matin, on frappa à ma porte, la clef était après. *Ouvrez*, dis-je, on entra : deux individus se laissèrent voir; le premier était Voidel, le second, M. le duc d'Orléans. Je me levai de mon seul fauteuil, me confondis en excuses. Voidel me dit :

« Cher collègue, voici notre nous-même que je vous présente, un excellent patriote, rempli du désir de rendre la France heureuse; il veut causer avec vous, et a souhaité que je vous le présentasse. »

Je recommençai mes protestations, ne concevant pas comment le premier prince du sang, au lieu de m'appeler dans son palais, condescendait à venir me chercher dans mon humble retraite. Quant à lui, il était embarrassé, inquiet, troublé; son tact exquis lui reprochait sa démarche

ambitieuse. Voidel alors, mesaluant, prit congé; il avait des courses à faire et il me laissa avec l'Altesse Sérénissime d'alors; dès que nous fûmes seuls, M. le duc d'Orléans, parlant à demi-voix, me dit:

« Mon cher collègue, vous voyez un homme bien malheureux, environné d'ennemis qui me calomnient, qui empoisonnent mes démarches, et jusqu'à mes pensées. On m'a d'abord accusé d'avoir travaillé contre Louis XVI, maintenant on veut que j'aspire à la tyrannie sous le titre de président, de protecteur, de consul ou tel autre semblable; il est sûr que ma volonté sera celle de la France; depuis plus de quatre ans je combats pour elle, la servant de ma fortune, de mes moyens; mes fils aînés sont à l'armée; j'ai renoncé à toute distinction. Hier au soir (nous étions au 17 septembre)..... j'ai même été plus loin..., très loin..., peut-être même plus loin que je n'eusse dû aller...; mais enfin, par une fiction patriotique j'ai cherché à prouver combien je ne voulais plus rien du passé... »

Il s'arrêta, ayant hésité, pris et suspendu le discours à diverses fois, et me regardant fixement tandis que son visage pâlisait.

« Vous savez, sans doute, ce que j'ai fait hier au soir, aux Jacobins? »

— « Non, Monseigneur, repartis-je; voilà quatre jours que, très courbaturé, je ne sors pas de ma chambre; hier, à six heures, j'étais couché, ma porte verrouillée, et ce matin, monsieur Voidel et Votre Altesse Sérénissime êtes les premiers qui avez rompu ma solitude; ainsi j'ignore complètement ce qu'a pu dire et faire Monseigneur. »

— « Encore *Monseigneur* et *Votre Altesse*! Croyez, cher collègue, que j'ai quitté franchement et titres et qualifications; ainsi ne me titrez que de *Monsieur*, s'il ne vous plaît pas de me nommer votre collègue, ce dont je m'honore, soyez-en persuadé. »

Je m'inclinai, ces paroles m'étonnèrent, Messieurs. Lorsque l'en tient de sa naissance ou de sa position sociale, ou lorsque l'on a sollicité ou accepté des marques distinctives, on a tort de les quitter volontairement; c'est comme si aujourd'hui je me fâchais quand monsieur de Langon, par exemple, dont au conseil d'État j'ai été le si haut supérieur, me titre de prince et d'Altesse Sérénissime. En public j'en eusse point parlé

au duc d'Orléans en employant ces qualifications interdites par la loi et encore plus par la prudence; mais, en tête-à-tête, il convenait à moi de les lui appliquer et à lui de le trouver bon; ce dit, je reviens à mon récit.

Je m'inclinai donc en silence et avec respect, et pressai légèrement la main que le prince me présentait, et dont il secouait la mienne par affection; puis poursuivant :

« Vous saurez donc que, poussé par le désir de rompre avec le passé, pour ne plus laisser le moindre prétexte à la calomnie, et afin d'être conséquent avec le nouveau nom d'adoption civique et flatteur que m'accorde la ville de Paris, j'ai eu devoir dire aux Jacobins...., avec gaieté...., une folie....; non, c'est sérieux, très important..... Ah ! monsieur de Cambacérès, que ma position est difficile, et que je dois payer cher pour en sortir ! »

Ces phrases embrouillées, ces craintes de m'apprendre ce que pourtant il voulait me dire, plus elles piquaient ma curiosité, moins elles me portaient à la manifester; j'attendais, les yeux baissés, et, je l'avoue, à dix mille milliers de lieues de

la vérité, un complément à ces derniers mots, lorsque enfin, et après d'autres circonlocutions non moins contournées, il me fit savoir que la veille, poussé par je ne sais quelle fatale inspiration, il s'était imaginé qu'en jetant des doutes sur sa naissance, il parviendrait à adoucir, à son égard, la haine furieuse que les sans-culottes portaient à la famille royale. Assurément, si le temps de réfléchir lui eût été accordé, il aurait employé un moyen plus convenable ; mais ce malheureux prince n'avait qu'une idée, celle de vivre en France, et peut-être d'y mourir.

Certes, je tiens à faire les honneurs de chez moi, je cherche toujours à mettre à l'aise, à laisser sortir satisfaits, ceux qui viennent me voir ; je sais les égards dus au malheur, les sacrifices à faire aux circonstances, à quel point la frayeur d'une mort prompte et affreuse anéantissait alors les esprits : néanmoins, frappé d'étonnement, il me fut impossible de ne pas laisser éclater dans mes yeux la stupéfaction que m'inspira spontanément cette confiance. Le prince en fut comme moi surpris, car je ne pouvais présumer comment, lorsque l'on avait le

bonheur de porter le plus beau nom du monde, on pouvait y renoncer, soi, de son plein gré, sans lutte, sans torture, sans violence prolongée ; comment, plutôt que de le perdre, on ne préférerait pas les supplices et le trépas.

Un instant je soupçonnai la possibilité d'une mystification, je rejetai vite cette pensée, et me dis que, puisqu'on osait parler ainsi, ce ne pouvait qu'être vrai.

Moi, *m'écriant* : Ah ! Monseigneur, vous venez de parler comme écrivait Tacite.

LE PRINCE. Allons, Monsieur, pas de flatterie, Je suis tombé.

« C'est parce que vous le dites, que je parle ainsi. »

— « Vous me désapprouvez, continua le duc d'Orléans, je sais mon tort, mais j'ai une grande fortune, des enfans, des amis, j'aime la France ; et plutôt que de la quitter, je descendrais au fond d'enfer. Je présume que désormais on me laissera tranquille, et que la Révolution m'adoptera à l'instar de la ville de Paris... Mon cher collègue (et il rapprocha son fauteuil de ma chaise, je lui avais cédé le seul en mon

pouvoir), n'êtes-vous point las de ce qui a lieu ? ne pencheriez-vous pas pour un meilleur ordre de choses ? »

— « Je veux, dis-je, charmé de changer de conversation, le règne de la loi, le maintien des vrais principes de sagesse, de modération ; ni pillage, ni sang versé. »

— « Voilà ce que je désire aussi, *ce que vous enviez avec moi.* »

Il lâcha le grand mot. Je souris ; car, connaissant le pèlerin, j'appréciais le péril où je me précipiterais en prenant sa confiance de travers. Lui, encouragé par le mouvement approbateur de mes lèvres, me dit ensuite :

« Oui, si on me jugeait digne... , capable de conduire raisonnablement les affaires ; si, à titre de président, de protecteur, de modérateur, de grand consul en nom, à celui-même de tuteur du Dauphin, je vous jure que des hommes de votre trempe rempliraient mon conseil, et qu'à l'avance je me ferais un plaisir de réparer largement, à leur égard, les injustices de la fortune. »

— « *Mon cher collègue,* dis-je en appuyant

sur la qualification, je vous remercie de cet excès de confiance; elle me flatte, et, en retour, je m'engage à l'ensevelir sous un secret inviolable. Quant au fond, je ne le crois pas opportun; voyez où nous sommes, faites attention à ce qu'hier vous avez été forcé de dire, et maintenant appréciez quel serait le résultat d'une demande de pouvoir souverain, même pour vous. »

— « Mon Dieu, je vois bien la difficulté; mais avec de la persistance, des amis chauds et nombreux, de l'argent fourni à propos ou au loin; je me suis ouvert à vous, parce que je vous sais prudent, modeste, éclairé. Voidel d'ailleurs vous avait parlé, et vous lui aviez paru... J'ai tous les gros bonnets, à part la Gironde, avec laquelle je traite; j'ai Marat, Danton, les Robespierre, Santerre, Barras, Condorcet.... »

Je le laissai aller tant qu'il voulut, très étonné de force noms que je voyais sur la liste; mais les hommes, en sa situation, se créent si facilement des chimères. A l'entendre, il comptait sur les deux tiers de la Convention.

« Et Louis XVI? lui dis-je. »

— « Eh! c'est là ce qui nous embarrasse; il

entendrait raison sans la reine : on me propose... ; je n'y consentirai pas, non, Monsieur ; j'aurais horreur d'un sceptre teint du sang de mon parent, et de qui fut mon roi (Messieurs, ceci me fut dit le 17 septembre 1792, enregistrez-le bien). Il faudrait que le roi pût sortir du Temple, quitter la France, et alors.... »

Le duc d'Orléans s'arrêta, s'abandonna à une longue rêverie, et puis tirant sa montre :

« Dix heures bientôt, dit-il ; Pétion m'attend à Mousseaux : il est des nôtres... Quand vous les connaîtrez tous... Adieu, monsieur de Cambacérès : c'est donc entre nous chose faite, adieu. Voyez Voidel ou Laelos pour les arrangemens, ce sont (et il se mit à rire) mes ames damnées. »

— « Et dans ce cas, dis-je du même ton, que serons-nous, prince ? »

— « Exceptions pour les présens ; allez chez eux, je tiens à vous satisfaire ; vous dinerez demain au Palais-Royal. »

Il partit ; je me mis à réfléchir à sa conduite de la veille, et de là où il s'était précipité pour monter sur le trône, quel immense intervalle ! comment le combler ou le franchir ! Que

de grandes actions ! que d'héroïsme ! que de bien à faire ! La tête m'en tourne.

J'allai dîner au Palais-Royal, je ne vis en particulier ni Laclos ni Voidel, et le cours des choses m'entraîna insensiblement si loin d'Égalité, que je suis passé devant son échafaud pour m'asseoir à la seconde place du royaume ; j'ai joué un beau rôle....

« Messieurs, poursuivit Cambacérès tout ragailardi, et en se frottant les mains, ceci me rappelle une autre première entrevue avec un personnage bien plus digne de votre attention, avec l'empereur. »

FABRE *de l'Aude*. Et où Votre Altesse Sérénissime l'a-t-elle connu ?

LE PRINCE. Écoutez - moi : il y avait, à la fin de 1794, à la suite du 9 thermidor, un président du comité de la guerre, nommé Aubry, incapable de bien faire, sans ombre de mérite militaire, et par conséquent ennemi né de toute supériorité : par exemple, il ne pardonnait pas à qui, entré au service avant lui, le dépassait, et à longue distance ; par conséquent, il était en fureur contre un certain Corse qui avait pris Toulon, malgré l'inepte Carteaux,

l'imbécille Doppet et les Anglais; qui, plus tard, et général, avait fait, en peu de jours, une campagne brillante autour de Nice, sur le revers des Alpes.

» Aubry en voulait donc au petit général, auquel le sot avait reproché son jeune âge. — *On vieillit vite sur le champ de bataille, et j'en viens.* Là dessus Aubry bâtit une histoire; le jeune et vieux général fut destitué sous prétexte d'insubordination. Tout était alors en tel chaos, que moi, indigne, je faisais partie du comité de la guerre; moi, jugez comme cela m'allait: on me présente une destitution, on y joint un rapport de désobéissance. Aubry fait la moue, le cas est grave, non. Comme j'eusse ri s'il se fût mêlé de jurisprudence! Je me tus et signai humblement à mon tour, et en le chargeant de la responsabilité.

» Quelque temps après, et logeant alors rue Chabannais, n° 31, maison où je ne restai guère, je fus ensuite rue Favart, 419; on frappa à ma porte à huit heures du matin, tout pareillement comme deux ans auparavant l'avait fait le duc d'Orléans, mais cette fois fortement; j'invite à entrer, je vois un petit homme sec, jaune,

mal peigné, les cheveux plats, pendant en oreilles de chien, c'était la mode, vêtu à la diable, des bottes trop courtes, un habit trop long, la cravate éraillée, le chapeau constatant le service; mais, à travers ce fagotis, une main effilée, blanche, dessiné à ravir, une bouche charmante, surtout lorsqu'un sourire bienveillant ou railleur l'animait, et puis des yeux... oh! quels yeux!... ceux du lion, de l'aigle, deux éclairs perpétuels, doux, terribles, interrogateurs, confians, où se peignaient des sentimens sublimes de génie, de magnanimité; de belles dents, et de tout point l'air d'un roi sous le vêtement d'un pauvre honteux, ou, pour mieux dire, Jupiter prêt à aller chez Philémon et Baucis; avec cela, une voix pleine, sonore, coulante, vibrante, agitant le cœur; des gestes aisés, simples, nobles, et toutefois impérieux; la puissance, découlant de la supériorité de pensées, sourdait de partout: c'était une fascination magique, continuelle, irrésistible surtout.

» Au premier aspect, je fus saisi; et sous le charme, à la première phrase dite. Celui-ci, dès qu'il se montrait, devait être porté à la plus

digne place, sans contestation et de prime-abord; ainsi la chose eut lieu en moi. »

FABRE. Et en moi, notre première rencontre est une histoire.

RÉAL. Et en moi, j'en tremble encore.

Moi. Et en moi, j'en serai toujours ému.

LE PRINCE. Eh bien! chacun racontera ce grand jour de son histoire; je reviens à la mienne.

« Citoyen, je suis le général Napoléon Bonaparte, que vous avez injustement destitué. »

— « Ah! général, je ne le pense pas; il y a erreur, sans doute, mais si je l'ai commise, je crains déjà d'avoir eu tort. »

— « A la bonne heure; vous êtes un sage: les sots prétendent seuls à l'infailibilité, le pape en dehors. »

Je me mis à rire, et reprenant :

« En vérité, général, vous seriez bien en droit de me gronder, si j'avais vu en ceci autre chose qu'une affaire de forme; ce serait trop absurde de ma part, si je voulais vous juger comme militaire; j'ai vu seulement le fonctionnaire public refusant l'obéissance à l'autorité constituée. Le fait est évident, vous ne le niez pas; j'ai agi

comme tout autre aurait agi à ma place. Maintenant, faut-il vous parler à cœur ouvert : j'avouerai qu'on a commis à votre égard une haute injustice ; vous êtes un de ceux que l'on doit avancer, et non de ceux qu'il convient de repousser dans la foule. Je sais qu'on vous doit la prise de Toulon, et la prise de Toulon a sauvé la République. On en veut à votre mérite, les gens qui n'ont jamais rien fait ne peuvent souffrir ceux qui font ; patientez, vous êtes homme à vous mettre par vous seul à votre place, si on tarde trop à vous la rendre équitablement. »

— « J'avais, comme vous le voyez, et ainsi que le dit M. de Pourceaugnac, assez bien troussé mon compliment. Le général venait me quereller, il me quitta, disposé à se lier avec moi ; en effet, il revint, m'établit son conseil, entra en correspondance de l'Italie et de l'Égypte, revint... ; vous savez le reste, Monsieur, vous, comte Fabre de l'Aude. »

Le comte FABRE DE L'AUDE. Je connaissais de nom le général Bonaparte, à cause de Toulon et de sa première campagne des Alpes ; il y avait dans le Midi un sieur P..., méchant homme, taquin, envieux, haineux et, par dessus tout, ai-

mant l'argent; ce misérable, un beau jour, arrive chez moi, pâle, défiguré, la mort peinte dans les yeux.

« Tu as joué à te faire pendre, lui dis-je, on te poursuit. »

— « Oh ! je suis innocent ! j'ai voulu sauver la République... »

— « Au moyen de quelques coquinerics, je sais qui tu es. »

— « Au nom de mon pauvre père, de ma mère que vous aimez, de mon frère... »

— « Tu es bien heureux que tant d'honnêtes gens soient attachés à un drôle de ta sorte; voyons, qu'as-tu fait ? »

» Je logeais rue Coq-Héron, n° 63; en ce moment on sonne à la porte extérieure avec une véhémence, j'en tressaillis; P.... poussa un cri, que, par bonheur, l'effroi comprima; ensuite, et en égaré, il regarde autour de lui, zeste, s'élance, franchit mon lit, un miracle de prestesse, et va tomber dans la ruelle où il se blottit... La porte s'ouvre, un homme entre, un homme, non... vous le peindrai-je; c'était le général Bonaparte; le portrait que Monseigneur vient d'en tracer vaut mieux

que celui que je crayonnerais; mais la colère étincelle dans son œil bleu et qui se colore; moi, tout innocent, il m'en prit la frayeur du coupable.

« Je suis chez le citoyen Fabre de l'Aude et en sa présence ? »

— « Oui, citoyen, et j'ai l'honneur de parler au général Bonaparte ? »

— « En personne, qui vient paisiblement (quelle tranquillité!) vous demander des renseignemens sur un scélérat, un faussaire, un calomniateur; je le tuerai, citoyen Cinq-Cents, si je le rencontre, il ne mourra que de ma main, l'infame, il est de Carcassonne. »

— « Oui. »

— « D'une bonne famille ? »

— « Très honorable. »

— « Qu'il souille, je la laverai. »

— « Son délit, général ? »

— « Il correspond avec le cabinet anglais, sous mon nom, d'une part, et de l'autre, me dénonce au Directoire comme traître à la patrie; que vous semble, citoyen Fabre ? »

— « Que, hors le général Bonaparte, tout le monde a le droit de le pendre; vous êtes un héros. »

— « Je suis un homme d'honneur, qui doit punir un monstre; j'attends de vous son adresse. »

— « Et moi, de vous sa grâce. »

» A la suite de ce début, je pérorai, je montrai au général combien il s'avilirait en se souillant d'un sang si indigne.

« Vous avez raison, dit-il, après avoir réfléchi en portant ses mains sur ses yeux, je lui fais grâce de la vie, chargez-vous seulement de le faire rétracter, avouer ses turpitudes, mais cela clairement, nettement, sans obscurité aucune; qu'il sorte de l'explication noir comme l'encre, et moi, blanc comme neige; à ce prix, il est sauvé; sinon, non. »

» Cet *Ultimatum*, dit d'un son de voix foudroyant, ne devait pas rencontrer d'objection ou de résistance; je promis, au nom de P..., tout ce qu'on dicta, et le général alors me dit :

« Citoyen Cinq-Cents (ses propres paroles), je suis charmé d'avoir fait votre connaissance, venez me voir, j'ai peu de temps à moi, demain je me marie, je ne tarderai guère à quitter Paris, il convient aux honnêtes gens de se réunir. »

Je ne demandais pas mieux ; j'allais rendre mes devoirs à madame Bonaparte ; elle et son mari m'accordèrent leur confiance , je ne l'ai pas démeritée. Depuis lors, une douce et franche intimité s'établit : je rencontraï là un de mes collègues, Ozun, membre comme moi des Cinq-Cents : c'était un garçon de beaucoup d'esprit, qui s'attacha pleinement au général Bonaparte. Il en résulta un double nœud ; celui-ci partit d'abord pour l'Italie, il m'écrivit souvent. Un an ne s'était pas écoulé qu'Ozun me disait :

« Mais on pourrait mettre le *général* à la tête du Gouvernement ; ne voyez-vous pas qu'il administre, qu'il négocie, qu'il économise tout aussi bien qu'il sait se battre, c'est un homme à part. »

Je m'avisai de mander *au général* l'opinion d'Ozun : oh ! quelle réponse ! elle tonne encore à mon oreille ; la poire n'était pas mûre, et lui ne précipitait rien ; cependant, notre *indiscrétion* ne nous nuisit pas dans son esprit, au contraire elle y trouva grâce ; la suite le prouva.

Un peu après, je pus instruire Bonaparte de la malveillance du Directoire, je ne lui appre-

nais rien de neuf, j'assistai plus que je ne pris part au 18 fructidor. Je vis le mécontentement de Barras ; un moment il tenta de tourner contre le général la Révolution entreprise avec son concours ; ceci est inconnu, je vous en parlerai un autre jour. Barras ne put accomplir sa mauvaise fantaisie ; le lion en eut vent, il se mit à rugir ; pour l'apaiser, on lui proposa d'aller en Égypte ; il partit, notre correspondance continua. Un beau jour, la patience m'échappa, je sortis des bornes de ma réserve. Voulez-vous voir mon style d'alors ?

Nous, auditeurs, fîmes chorus de curiosité ; le comte Fabre rêva un instant et nous récita par cœur, tant il y avait de jeunesse dans ses souvenirs, une lettre conçue à peu près en ces termes :

Paris, ce 12 août 1799.

« Général, tout va de mal en pis ; plus de vic-
» toires au dehors, et au dedans la famine, la
» guerre civile, le pillage, et de la cruauté taquine,
» parce qu'elle provient de la faiblesse ; à l'exté-
» rieur, ni crédit, ni considération ; à l'intérieur,
» lassitude, découragement ; nous allons périr
» si une main ferme ne nous sauve, et cette
» main n'est pas en France, ni même en Europe ;

» pourtant on l'implore, sans elle tout est com-
» promis et perdu.

» On négocie avec la maison de Bourbon, son
» retour maintenant nous serait fatal; plus tard,
» je ne dis pas; et on vous oublie, et on ne se rap-
» porte qu'à cinq personnes tout au plus, car le
» reste de la République ne voit que le conqué-
» rant de l'Italie, le vainqueur de Malte et des
» Pyramides; vous vous devez à la patrie, et
» votre place n'est plus au Caire, mais à Paris;
» venez-y, nous vous attendons; avec vous nous
» serons forts; sans vous, tout est perdu; je ne
» suis, en vous appelant, que la trompette de
» l'immense majorité; vous êtes, non à quel-
» ques uns; mais à tous; ceux même qui vous
» craignent n'espèrent leur salut que de vous;
» voici une note exacte des affaires; les noms
» de ceux sur qui vous pouvez compter, des
» timides, des ennemis; ici tout est *passé au*
» *tamis*, voyez, réfléchissez. Voudriez-vous
» qu'on allât à Moreau; non, sans doute, et pour-
» tant les choses ne peuvent rester comme elles
» sont, et le secours viendra de dehors, il dé-
» pend de vous que ce soit du midi plutôt que du
» nord. »

Cette missive partie, je ne fus pas sans in-

quiétude, j'avais affaire à des fripons qui avaient bon nez; ils ne me devinèrent pas, je m'en applaudis, je reçus très tard une réponse, je crus devoir en faire un sacrifice à la prudence, elle disait, si ma mémoire me sert bien :

« Ce qu'il y a de positif, c'est que je n'ai plus
» rien à faire en Égypte...; je conçois les em-
» barras de la France, si mal conduite, si chau-
» dement attaquée...; je suis prêt à me dévouer
» pour elle, on nous taxera d'ambition, parce
» que nous l'aurons tirée de l'abîme..., n'im-
» porte; il faut faire avant tout son devoir et
» laisser crier la canaille....; je savais bien.....,
» un misérable, je ne l'aurais pas cru traître...;
» les Bourbons!... *ils ne pourront rentrer que*
» *sur deux cent mille cadavres...* »

RÉAL interrompit le comte Fabre.

« Mais c'est la phrase de sa lettre à Louis XVIII. »

LE COMTE FABRE. C'est vrai, vous me le rappelez, cela prouve la fixité de ses idées, je poursuis... « Quant à Moreau, avec un coup d'épaule, on le déplacera toujours du haut chemin. »

Nous nous mîmes tous à rire; à tel point Moreau nous parut bien caractérisé.

« Je vais aller vous rejoindre, le plus tôt
» sera le mieux ; si vos notes sont exactes, le pé-
» ril est imminent et les ressources immenses... ;
» je viendrai et je verrai..... »

Il arriva vingt-cinq jours après que j'eus
reçu cette dépêche, je ne vais pas plus loin,
j'aurais trop à dire, ce sera pour une autre fois ;
à vous la balle, comte Réal, apprenez-nous
les détails de votre première entrevue avec le
général Bonaparte. »

LE COMTE RÉAL. A la suite des campagnes
d'Italie, et pour éloigner sa venue à Paris, le
Directoire imagina de l'envoyer à Rastadt, où
l'on devait traiter de la paix. Nos directeurs
avaient de lui une frayeur bien légitimée par
les événemens qui suivirent, et ils trem-
blaient au nom de ce jeune homme qui, en moins
de deux ans, s'était acquis une réputation co-
lossale ; elle effaçait toutes les renommées con-
temporaines, et si l'on parlait des autres géné-
raux de la République, c'était quand on était las
d'entretenir la conversation sur Bonaparte.

» Je voyais beaucoup Barras, il me confiait
certaines de ses pensées, et je ne sais pourquoi,
lui, plus encore que ses collègues, ressentait de

l'impatience lorsqu'il entendait louer devant lui Bonaparte, et ceci avait lieu souvent. On l'avait donc envoyé à Rastadt, espérant le retenir là jusqu'à la fin des conférences; c'était peu le connaître; lui, qui savait sa place à Paris, ne fit que toucher barre, et arriva inopinément.

» J'étais chez moi, couché, je dormais; il pouvait être deux heures du matin, on frappa à ma porte, qu'est-ce? alors, tout faisait peur.—De la part du citoyen directeur Barras, une dépêche.—Diable! voici la frayeur qui me gagne, on allume des bougies, je tremble en ouvrant la missive déplaissante; il y avait :

« Je prie le bon ami Réal de venir me trouver
» sans retard et toute affaire cessante. »

« Signé BARRAS. »

« Le sommeil était alors mon travail; cependant la prière d'un directeur ressemblait comme deux gouttes d'eau à l'ordre d'un prince de l'ancien régime. Je me lève et questionne le messager : qu'y a-t-il de neuf? parle-t-on d'une conspiration? veut-on tenter un coup d'Etat? à chaque

phrase, plein motus ; la frayeur continue à me gagner, je prends mon parti, un fiacre attendait, nous avions alors peu de luxe. Les directeurs n'allaient qu'en voiture de remise (ceci s'adressait à moi, jeune homme ; le prince et le comte Fabre s'entre-regardaient en riant comme pour se moquer de cette époque odieuse et ridicule), je monte dans le triste Phaéton, et fouette, cocher.

» Le Luxembourg était gardé comme une place de guerre, mon conducteur échangea divers mots d'ordre avant de parvenir au cabinet du directeur. Barras était levé, il écrivait à la clarté de deux lampes à Lange; dès qu'il me vit, il se leva, vint à moi, me prit affectueusement les deux mains; cet accueil me rassura, j'en avais besoin, car je ne sais tous les lugubres châteaux en Espagne que je m'étais bâtis malgré l'expression du *bon ami* de la lettre.»

« Tu dormais peut-être? me dit le directeur. »

— « Et du meilleur appétit, répondis-je. »

— « Ah! traître, tu es assez tranquille pour trouver le sommeil; quant à moi, il ne me vient

qu'après une horrible fatigue ou provoqué par une potion calmante. »

— « Aussi, es-tu directeur ! »

— « Et comme Damoclès, l'épée est suspendue à un cheveu sur ma tête. »

— « Tu as besoin de moi ; dans ce bon temps on se traitait familièrement ; à quoi puis-je te servir ? »

— « Sais-tu la nouvelle ? »

— « Il y en a trente. »

— « Bonaparte est arrivé. »

— « De quand ? »

— « A minuit. »

— « Eh bien ! »

— « Eh bien ! c'est un gaillard revêche, méticuleux, de mauvaise humeur, qui boude et grogne en attendant qu'il crie et gronde. »

— « Sur quel chapitre ? »

— « Que sais-je ; on lui a fait croire des mensonges, on a prétendu..... »

Et Barras, très mal à son aise, se promenait de long en large dans son cabinet. Je compris ce qu'il n'osait m'avouer, que le survenant était jaloux, et qu'une langue infernale l'avait brouillé

avec le directeur ; j'en dis quelque chose ; Barras, charmé de l'ouverture, alla au devant.

« Oui, me dit-il, une sœur de Bonaparte (je n'ai point su laquelle ce devait être, l'aînée) lui a mandé des choses horribles ; sa pauvre femme est désolée, cela ne me contente pas, il veut faire du bruit, et pour rien, je te jure ; tu as du sang-froid, de la prudence, va le trouver, offre-lui toute explication, conseille-lui la retenue. »

— « Je ne le connais pas. »

— « Qu'importe ! je t'envoie en messenger de paix, va. »

— « A présent, à trois heures de nuit, il ne doit pas être visible. »

— « Tu crois ? »

— « Assurément. »

— « Eh bien ! à sept heures, ce matin ; il se lève, je présume, avec l'aurore, il a d'ailleurs dû faire lit à part. »

Je secouai les oreilles, la mission était scabreuse, mais on tenait à satisfaire un directeur, c'était alors une manière de roi. « Prince, vous avez failli d'être... »

LE PRINCE. Oui, mais on y mit empêchement. Je dois ma fortune consulaire à mon exclusion

du Directoire ; ce fut la pierre de touche qui prouva à Bonaparte que je n'appartenais pas à Barras. »

RÉAL. Je pris mes instructions et me retirai embarrassé, cela va sans dire ; à six heures trois quarts j'entrais dans la rue Chantereine, que cette même nuit on venait de qualifier de *rue de la Victoire*. Ce fut une galanterie de la municipalité de Paris, adressée au vainqueur de l'Autriche, au pacificateur de l'Europe. Je me figurais arriver là en pleine solitude ; il y avait déjà foule. Oh ! comme on est prompt à se tourner vers le dieu qui se lève. C'étaient des militaires, surtout ceux-là sont les plus âpres à courir au soleil levant. L'indépendance leur pèse, l'égalité de la République leur était odieuse, ils avaient besoin d'adorer, de servir au moins quelque chose, et ces héros, sur le champ de bataille, étaient déjà bons serviteurs en face de Napoléon ; on aurait dit qu'ils devinaient son avenir. •

» La plupart ne devaient pas le voir, n'importe, on tenait à s'inscrire à sa porte ; l'impulsion donnée par certains, tous la suivaient ; je me vis en présence du général C...., espèce de long serpent que j'ai vu ramper devant tout pouvoir ; aussi

a-t-il fait son chemin, plus dans les antichambres qu'à l'armée; il vint à moi, et m'embrassant :

« Êtes-vous donc en grande liaison avec le général en chef Bonaparte, mon ami? vous jouissez là d'un bonheur que j'envie, dites-le-lui bien, je l'admire.... »

« J'arrêtai ce citoyen en lui jurant que je n'avais jamais parlé au héros; alors il me tourna le dos : combien depuis il m'a récompensé de son satisfaction par ses mille courbettes, quand il m'a vu en passe de fortune ! Messieurs les *civils*, comme dit le prince de Benevent, ne sauront jamais faire leur cour aussi bien que les militaires. »

Nous tombâmes d'accord sur ce point, et le comte Réal poursuivit :

« Un aide de camp vint à moi, ma figure inconnue me valut cette distinction; c'était Junot, si ma mémoire ne me trompe, beau garçon, tout obligeant, dévoué à son général comme à la patrie, ardent, valeureux, serviable, digne d'une meilleure destinée; il me demanda ce que je voulais. »

— « Voir le général, dis-je, et de la part d'un directeur. »

— « Lequel ? »

— « Je ne peux le nommer qu'à votre chef. »

» Junot me salue et part... Cinq minutes après, un domestique à qui, sans doute, il m'avait bien désigné, entre dans le salon, cherche mon signalement et me demande mon nom, que je venais de dire au futur duc d'Abrantès; je le répète; ce garçon me conduit, par un escalier étroit, dans un entresol à pli de corps, il tourne un bouton, un panneau s'ouvre, j'entre machinalement et je me trouve à deux pieds de distance du général Bonaparte..... Oh! quels yeux il arrêta sur moi. Le frisson m'en prit.

« Qui vous amène, citoyen ? »

— « Le désir de complaire à un homme que l'on a calomnié près de vous; je viens... »

— « Taisez-vous, me fut-il répondu d'une voix sourde et qui néanmoins retentit dans mon cœur comme si c'eût été les éclats de la foudre; on n'a calomnié personne, on a dit vrai, oui, vrai..., et la mort... »

» Il s'arrêta, je tremblais, j'aurais voulu être en plein air, j'étais là mal à mon aise; cependant j'étais messenger de paix, et, faisant un effort, je repris la parole, je répétai ce que Barras m'avait

dit, j'affirmai son innocence, je montrai combien on avait intérêt à le brouiller avec le général, que jamais il ne s'était vanté de ce qui était faux, bref, je pérorai en me rassurant avec tant de véhémence que Bonaparte me saisissant tout à coup par un bouton de mon habit, tandis que sa physionomie devenait moins sombre, me dit :

« Il est possible que l'on me trompe, que ceux qui affirment le mal en soient les inventeurs, ce ne serait pas la première fois que j'aurais eu à déjouer pareille menée..... : dans celle-ci, pourtant, on a précisé des faits..... »

» Il s'arrêta, je compris mon avantage, et reprenant, je lui fis observer que ces faits prétendus n'étaient au fond que des allégations, que, d'une part, on jalousait son mariage avec une femme bien née, veuve d'un homme de qualité, que, de l'autre part, on enviait à madame Bonaparte l'attachement que lui portait son mari; je fis parler la raison, les convenances, et nul mieux que lui n'apprécia l'avis de la sagesse; sa colère s'amoindrit par degré, et cette tempête, d'abord élevée, tomba soudainement en simple feu de paille; il me renvoya vers mon mandataire, porteur de paroles de paix; j'en fus charmé, je le revis

souvent, il me fit l'honneur, plus tard, de se souvenir de moi, il m'employa et s'en trouva bien, j'ose le dire. »

Le comte Réal ayant terminé son récit, mon tour vint et je me mis à raconter ainsi la circonstance la plus importante de ma vie.

Le ciel, ce jour-là, dis-je, était sombre; d'épaisses vapeurs enveloppaient le soleil, j'errais au hasard dans Paris; ce hasard me conduisit sur la place du Louvre; le musée impérial frappa mes yeux et me retira de ma rêverie, je possédais une carte d'entrée pour tous les jours; la pensée d'en profiter m'advint, je la présentai à la porte particulière, et, l'ayant franchie, j'hésitai si je monterais à la galerie des tableaux ou si je parcourrais d'abord les salles des Antiques; ma bonne étoile déterminâ mon choix vers celles-ci, et ce changement de direction ne fut pas sans influence sur le reste de ma carrière.

Le ciel, dis-je, ne nous prêtait qu'une lumière dépouillée de tout éclat; les salles des Antiques, presque abandonnées, ne voyaient errer dans leur enceinte vaste qu'un petit nombre de curieux, aucun dessinateur ne s'y trouvait. Cette solitude, convenable à ma disposition mélancoli-

que, me plaisait trop pour que je la quittasse aussi vite; j'errais çà et là d'un pas incertain, tantôt ne voyant rien, tantôt jetant un regard sur certaines de ces statues sublimes, œuvres des grands maîtres, et où se montrent dans toute leur gloire le génie, la grace, la science et le goût.

La Diane chasserresse, cette merveille de l'art, placée alors dans la salle spéciale que Prudhon le peintre décora avec tant de talent, captiva mon attention d'une façon plus particulière; j'admirais cette beauté si noble, si divine, ces formes où se combinaient une jeunesse immortelle et une expression qui ne l'est pas moins; pensif, immobile devant cette statue, je ne m'apercevais pas que j'étais l'objet de la curiosité d'un personnage entré là depuis un peu de temps, et qui, avec une gravité sérieuse, jouissait d'un enthousiasme d'autant plus sincère qu'il était concentré.

Ce personnage, quoique d'une taille médiocre, par un effet d'optique qu'il produisait toujours, dominait les autres hommes, quelle que fût la hauteur de leur stature, tant il avait de la majesté dans ses gestes, et en lui quelque chose d'imposant qui rapetissait les autres; ses yeux à volonté lançaient la foudre ou exerçaient un em-

pire irrésistible dans le cœur de tous ceux sur qui ils se reposaient : rien n'égalait la magie entraînant de sa bouche ; souriait-elle, la séduction était irrésistible ; se fermait-elle avec l'expression du mécontentement, alors les plus fermes tremblaient, chaque parole qui s'en échappait tombait avec un poids énorme ; elle épouvantait les monarques puissans, assurant l'immortalité à qui en recevait des louanges ; elle faisait enfanter des prodiges, et le monde y répondait toujours en écho obéissant.

Une des mains de ce personnage pendait, en cet instant, négligemment le long du corps ; l'autre, relevée, se reposait, passée entre les boutons d'un gilet de piqué blanc ; toutes les deux se montraient remarquables par leur blancheur délicate et leur dessin parfait ; un habit militaire, de drap vert, deux épaulettes d'argent, un chapeau à trois cornes, petit et d'une forme particulière, des culottes courtes, de casimir blanc, des bas de soie blancs, des souliers à boucles d'or, le grand cordon de la Légion-d'Honneur cachant presque en entier une épée à fourreau blanc, à poignée de nacre et d'argent, composaient le costume de S. M. I. et R. Napoléon Bonaparte, em-

pereur des Français, roi d'Italie, etc., car c'était lui-même.

Souvent il pénétrait dans le musée par la porte intérieure qui communique aux Tuileries; là, il se promenait pour se distraire d'un travail opiniâtre et sans fin; dès lors on ne laissait ni entrer ni sortir les inconnus, ne voulant ni que la foule y accourût avide, et de manière à le gêner dans son délassement, ni que l'on en chassât ceux qui l'y avaient précédé; sa fantaisie, ce jour-là, l'ayant amené jusqu'à la partie inférieure du musée, mon immobilité, sans doute, attira son attention.

Il avait patienté pendant une ou deux minutes avec une longanimité qu'il ne possédait guère; mais, voyant que je me perpétuais en contemplation devant la Diane, il prit son parti, s'avança vers moi de deux pas, et, soulevant la main qu'il tenait abaissée, de manière à s'attirer mon coup d'œil :

« Monsieur, me dit-il en riant, n'oubliez pas que Pygmalion devint amoureux d'une statue. »

Ce propos, frappant mon oreille, me ramena du monde intellectuel vers celui d'ici bas, mon

regard se dirigea rapidement vers qui me parlait; je reconnus l'empereur, un courtisan aurait tant espéré de cette rencontre heureuse qu'il en aurait perdu la raison; moi, satisfait de me trouver en face du grand homme, que jusqu'alors je n'avais aperçu que de loin, je sentis battre mon cœur et n'eus aucune de ces faiblesses si communes aux ambitieux. Incertain si l'empereur voulait ou non être connu, je me contentai de le saluer en conformité aux usages du monde envers plus haut que soi, et répondis non moins vite :

« L'erreur de l'artiste prouve la puissance de l'art. »

— « Êtes-vous sculpteur ? »

— « Non..., monsieur. »

Napoléon sourit à mon hésitation marquée, elle prouvait que je savais à qui je parlais, puis il dit :

« Peintre ? »

— « Pas davantage. »

— « Qu'êtes-vous donc ? » me fut-il demandé avec une sorte d'impatience.

« Je suis aspirant à des fonctions majeures, où la jeunesse peut se former pour servir utilement un jour son souverain. »

— « Vous voulez être auditeur au conseil d'État ? »

— « C'est mon désir. »

— « Qui vous connaît ? »

Je vous nommai, Monseigneur, dis-je au prince, et vous aussi, comte Fabre de l'Aude.

« Votre nom ? »

Je le lui dis.

« Où est votre père ? »

— « Je l'ai perdu. »

— « Émigré ? »

— « Non, sur l'échafaud de 1794. »

— « Ah !... et vous voulez me servir ? »

— « C'est un honneur dont je serais fier. »

— « Vous me connaissez donc ? »

Je m'inclinai profondément et croisai les bras sur ma poitrine en signe d'amour et de dévouement.

« Ah ! vous me connaissez et n'en avez fait semblant, reprit-il ; vous serez diplomate. »

— « Je suis le sujet de S. M. I. ; me convenait-il de soulever le voile dont il plaisait à l'empereur de se couvrir ? »

— « Bien ! très bien ! continuez comme vous avez débuté et vous vous rendrez facile la route

qu'il vous reste à parcourir; surtout soyez soumis. »

— « Je mettrai à servir Sa Majesté Impériale et Royale le zèle avec lequel mes ancêtres ont servi les rois ses prédécesseurs. »

LE PRINCE. Vous ai-je conté que le même soir il s'enquêta de vous auprès de moi, et qu'il me répéta textuellement cette dernière phrase; elle l'avait frappé, il en partit pour me dire que les gens de qualité convenaient fort aux cours.

Moi. Monseigneur aurait dû lui faire observer en outre qu'aux révolutions venus, ils sont toujours les derniers à parler au vainqueur; un seul dans tout le conseil d'État n'a pas adhéré à sa déchéance, un seul, et celui-là est noble, c'est encore bon à remarquer.

RÉAL. Et comment finit votre rencontre?

Moi. A la suite de la phrase dont il parla à S. A. S., il me sourit de nouveau, et puis donnant à ses traits une expression imposante :

« Perdez le souvenir de cette rencontre, et je me souviendrai de vous. »

Il m'a tenu parole : lui, après ces mots terminés, me salua d'un geste affectueux, et poursuivit son chemin en se dirigeant vers l'ancienne salle

des gardes de Henri II ; moi, au contraire, je demeurai comme attaché à ma place en forme d'enchantement magique, toute ma fermeté m'ayant abandonné avec le départ de Napoléon , et j'eus besoin de faire un appel à la force physique pour ne pas succomber à l'excès de ma joie.

Dirai-je que mes yeux se remplirent de larmes, et qu'un feu ardent allumé aux battemens de mon cœur couvrit mon visage. La génération actuelle, qui ne voit sur les trônes que des hommes ordinaires, ne pourra peut-être concevoir cette agitation, c'est qu'il ne lui a pas été accordé par la Providence la faveur qui fera toujours notre gloire, celle de se trouver face à face avec Napoléon, d'entendre sa voix remplir notre oreille et troubler notre ame, de contempler son visage si calme, si majestueux ; ce n'était pas pour nous un roi, un empereur, mais bien un être d'une classe plus relevée, une de ces créations sublimes de la Divinité qui nous aident à comprendre ce que peut être la Divinité elle-même. Napoléon parlait à nos sens, à notre ame avec plus d'entraînement qu'une femme chérie avec passion ne l'aurait fait ; il était notre père, notre maître, un peu notre idole, et nous autres jeunes gens, nous nous ré-

gardions comme ses fils; il y avait entre nous une sympathie positive, une réciprocité d'affection, qui, de notre part, faisait envisager, comme des devoirs de famille et sacrés, ce qu'aujourd'hui les *jeunes Français* appellent servage et honteuse vassalité; il est certain que nous voyions en l'empereur la *meilleure des républiques*, et pourtant quel franc despotisme c'était.

Il me fallut du temps pour replacer mon esprit dans une assiette ordinaire, pour classer les sensations qui m'assiégeaient en foule, pour parvenir à me rendre supérieur à ma bonne fortune, car c'en était une complète que d'avoir attiré l'attention de l'empereur et acquis sa protection spéciale. Dès lors tout prenait un nouvel aspect autour de moi, je ne marcherais plus seul dans la vie, je n'aurais pas besoin de ces appuis qui, roseaux fragiles, éclatent souvent dans notre main quand nous nous confions trop à leur apparence. La protection d'un étranger ne me serait plus nécessaire, elle qui pesait si péniblement à ma délicatesse.

Qui m'eût vu entrer au musée ne m'aurait pas reconnu à la sortie; ce n'était plus la même démarche, la même figure: électrisé par le contact

du grand homme, il y avait en moi une fierté modeste, un calme rempli de pétulance, une confiance en l'avenir, désormais inébranlable. Napoléon était notre religion, nous croyions en lui comme en la Providence. Le redirai-je aux hommes d'aujourd'hui ? avec son aide rien ne me manquerait, je n'aurais pas à craindre les impulsions données par une influence hostile. Le souverain n'était pas une machine à signature ; et qui dans le monde aurait osé contre-signer moralement celle de Napoléon ?

Au milieu de mon allégresse, je me renouvelai précipitamment l'ordre d'un profond silence que l'empereur venait de m'intimer, j'aurais regardé comme un crime d'en révéler rien à qui que ce fût, et Monseigneur me pardonnera si j'ai gardé cette réserve, même envers lui.

LE PRINCE. Je vous en loue. Ah ! jeune enthousiaste, que vous avez su nous peindre la jeunesse d'alors !

RÉAL. Maintenant on dit qu'elle était hostile à l'empereur.

Moi. Flagornerie pure. La conscription, cette affreuse coupe réglée désolait nos parens ; mais, nous !! oh ! que nous étions fiers de nos broderies

administratives, de nos fourrures magistrales, de nos épaulettes militaires! Un seul homme a réellement compris la jeunesse, c'est Napoléon; il ne la cajola pas lâchement, mais il lui ouvrit la route de la gloire, et il nous y devançait avec tant d'éclat, qu'aucun de nous n'en vit jamais les ronces, les fondrières et les abîmes.

:

CHAPITRE II.

Cambacérés et Carnot au Palais-Royal au 10 août 1793. — David et Robespierre. — Le premier fait un errata à un propos fameux. — Prétendues tables de proscriptions dressées par la cour. — Effroi des Jacobins. — Danton et Barrère se disputent un axiome. — Théroigne de Mericourt. — Détails curieux et presque tous inédits sur les préliminaires du 10 août. — Journée du 10 août avec de nouveaux faits. — Scènes dramatiques. — Révélations nouvelles. — Cambacérés raconte les approches et la journée du 18 fructidor. — Conciliabule entre Cambacérés, Talleyrand, Barras, M^{me} de Staël et Benjamin-Constant. — Ozun. — Colloque de Cambacérés et de Barras. — Causerie avec Barthélemy. — Le prince de C.... — *L'ordre de la boue*, anecdote. — *La Madame et le verre de bière*, anecdote. — Carnot raconte sa fuite avec de nouvelles particularités. — David et Napoléon en scène. — Récit du comte Fabre de l'Aude au sujet du rétablissement des titres et des armoiries. — Le coq et l'aigle en lutte. — Napoléon veut rétablir la monarchie. — Détails piquans et ignorés.

La première fois que je dinai chez le prince Cambacérés depuis les événemens de 1814, six convives, moi compris, étions la compagnie de S. A. S. Il y avait là le comte Fabre de l'Aude,

le comte Dubois-Dubay, Carnot, le baron Denon, le baron Louis David, peintre. La conversation fut générale tant qu'on resta à table ; mais, après notre rentrée au salon, il se forma divers groupes ; le prince était avec Carnot, qui lui raconta comment j'avais fait sa connaissance. Le prince dit alors à l'ex-directeur :

« Il y a long-temps que nous ne nous sommes vus, depuis le jour qui, vous et moi, nous mit en présence pour la première fois. »

Carnot demanda si ce n'était pas à une séance du comité de sûreté générale.

« Non, nos rapports sont antérieurs ; je vous ai vu le 10 août 1792, nous soupâmes ce soir-là au Palais-Royal. »

Je ne sais pourquoi la mémoire de Carnot lui fit faute sur ce fait si simple. Il voulut n'avoir jamais été en familiarité avec M. le duc d'Orléans.

« Du moins, reprit le prince un peu mécontent, nous sommes-nous vus en des journées chaudes. »

— « Oh ! pour ceci, je ne le nie pas : d'abord, pendant le procès de Capet (ici je regardai l'ex-archichancelier, qui fit une demi-grimace.

L'interlocuteur ne la vit point ou la négligea, et continuant), au 31 mai, au 1^{er} prairial, au 9 thermidor, au 18 fructidor, ou, pour mieux dire, je cessai de vous voir. »

— « La fuite vous fut heureuse. »

— « Vous trouvâtes-vous bien de demeurer? »

— « Je me fis innocenter, ce fut un moment bien rude. »

On annonça le comte Rœderer, cela rompit les colloques. Le prince, peu à peu, se mit à dire au survenant :

« J'allais raconter à M. Carnot des particularités qu'il ignore peut-être, et relatives au 18 fructidor; mais il vaudrait mieux que vous nous apprissiez ce que nous pouvons avoir oublié touchant le 10 août. »

Rœderer parut d'abord peu charmé d'accéder à la prière du maître de céans; mais, comme il nous connaissait tous :

« En voilà un, » dit-il en désignant David, « qui peut me relever si je bronche. »

— « Oh ! j'ai si mauvaise mémoire, repartit le peintre; d'ailleurs, je ne parle plus que de tableaux. »

Nous nous mîmes à rire de cette prudence

surabondante. Carnot, en s'asseyant, se tournant vers celui-ci :

« Robespierre, dit-il, *je boirai la ciguë avec toi.* »

— « Tu répètes, Carnot, une calomnie, reprit David avec véhémence. Mes ennemis m'ont prêté cette phrase. Jamais elle n'est sortie de mes lèvres : il est cruel qu'on me prête ainsi des niaiseries ou des horreurs. J'ai eu ma part de l'exaltation commune. Eh ! Messieurs, ce jeune homme à part (il me désigna du doigt), qui n'a pas été, plus ou moins, fou de 1789 à 1799 ? »

Aucun des assistans ne contredit, et le grand peintre protesta de nouveau contre l'apostrophe à Robespierre. Je dirai, en outre, que plusieurs fois il a tenu, en ma présence, le même langage. Lorsque le brouhaha occasioné par cet incident fut apaisé, Rœderer reprit la parole :

● « Depuis plus d'un an la question était résolue, que la royauté serait désormais en opposition à nos intérêts : il fallait ou la détruire, ou nous prendre la fuite, car la réaction s'opérait ; nous étions bon nombre qui avions peur des vengeances de la cour. Je me souviens que, du 15 au 20 juillet 1792, à une soirée à Mousseaux,

on nous montra une liste écrite par une main qu'on nous dit être celle de l'ex-ministre de la marine, de Bertrand-Molleville, et annotée de celle de la reine. Si un faussaire adroit n'avait point passé par là, il y avait trois cents noms et cinq catégories : 1° les exécutés, 2° les envoyés aux galères, 3° les prisonniers perpétuels, 4° les exilés à perpétuité, 5° le bannissement, la détention à terme; et à tous, la pleine confiscation des biens. MM. les ducs d'Orléans, de Biron, d'Aiguillon, et soixante membres de l'Assemblée constituante, étaient sur la première colonne, avec Robespierre, Pétion, Lameth, Marat, quoique en dehors de nous; la deuxième n'était guère moins chargée, j'avais l'honneur d'y figurer en bonne compagnie; M. le duc de Liancourt ouvrait la troisième; et Monsieur, frère du roi, la quatrième. Cette pièce infâme portait le cachet de l'évidence. A entendre Pétion, il l'aurait eue de madame Campan, ce qui était faux; mais alors on croyait à tout, et principalement à ce qui portait à la peur. Le duc d'Orléans paraissait consterné, Sillery et Voidel n'étaient pas bons à jeter aux chiens; Barbaroux, qui se voyait déjà aux galères sans terme,

en la compagnie de Vergniaud, nous demanda ce que nous comptions faire. « Quant à moi, ajouta-t-il, mon parti est pris; j'attends les Marseillais, eux venus, je me mets à leur tête, je vais au château, et je tue le roi, la reine, ou je meurs sur les degrés de l'escalier. »

A ces paroles énergiques, la terreur saisit à la gorge les plus braves, Pétion était blanc comme sa chemise, et Robespierre un peu plus, le duc d'Orléans voulait s'en retourner en Angleterre, et Robespierre et Marat aspiraient à l'y accompagner; Danton alors élevant la voix :

« J'égorgerai, dit-il, les jean.... qui décamperont; f....., le vin est tiré, il n'est question que de le boire; il n'y a pas à baragouiner, suivons Barbaroux, et.... jetons les Tuileries par la fenêtre: cet acte de vigueur désarmera les royalistes; ils trembleront, fuiront, et le succès sera complet. »

Laclos parla dans le même sens et en meilleurs termes : on convint des dangers de l'hésitation, du péril surtout. Pétion interrogé montra la garde nationale royaliste en partie, moins deux ou trois bataillons hostiles au roi, si on mettait à l'écart Mandat, son commandant.

« A l'écart, dit Danton; qu'on le tue, les morts ne reviennent pas. »

Nous tous.

« Le mot est volé à Barras. »

DUBOIS - DUBAY. Plusieurs peuvent avoir la même idée.

ROEDERER. Elle sortit ce jour-là de la bouche de Danton. Cette manière de se débarrasser du pauvre Mandat étonna plusieurs de nous qui étions là. Danton répondait : « Il vaut mieux manger la bête qu'être mangé par elle : » on aurait pu repartir que cela n'avait ni sens ni foi. On se tut. Il fut donc résolu qu'on attaquerait le château, dès qu'il y aurait assez de Marseillais pour encourager les gens de Paris. On ne pouvait imaginer que le roi se livrerait sans tenter la bataille; aucun de nous n'imagina la portée de son abnégation. Une personne à qui on ne cessait de promettre la couronne fournit l'argent qui lui restait pour solder les hommes du 10 août : en voilà un qu'on a joué sous jambes, certes, il le méritait. On se sépara, nous allâmes donner connaissance à nos amis de la dite table de proscription.....

LE PRINCE. Qui l'avait dressée ?

ROEDERER. J'ai su depuis que c'était l'ouvrage du nommé Dupart, écrivain public, près de l'église de Saint-Eustache. Ce misérable, en employant la main gauche, contrefaisait admirablement toutes les écritures possibles ; on l'employait beaucoup au Palais-Royal pour dresser des comptes : cette fois il fit un chef-d'œuvre, ce fut Théroigne qui le paya, non de ses deniers.

MOI. Qu'est-elle devenue ?

ROEDERER. Elle est morte.

DENON. Sortez de cette erreur, la malheureuse vit encore à la Salpêtrière, mais en pleine folie : son existence est horrible ; elle mange et boit ses excréments.

LE PRINCE. Monsieur Pinel m'a fait un cadeau très bizarre : la copie originale de la correspondance imaginaire de cette créature, avec une drôlesse de sa sorte. Théroigne a cru écrire à une amie ; c'est un dévergondage d'idées et de mots (s'adressant à moi) : vous me la demanderez, je vous en ferai présent à mon tour, mais si nous interrompons le comte Roederer.

« C'est une note, dis-je pour m'excuser, que j'ai mise à sa narration.

LE PRINCE. Réservez-la pour la fin et non pour le bas des pages.

ROEDERER. Cette fille, vrai démon, reçut la mission d'assassiner Suleau, brave et digne citoyen, homme d'esprit et de mérite, royaliste à l'excès. Elle se mit en rapport avec Danton, avec le lâche Saint-Hurugues, avec Maillard, Méhée, Sergent, Hébert, Ronsin, Merlin de Thionville, Chabot, Manuel, Bourdon de l'Oise, Santerre, Bazire, Fabre d'Églantine, Panis, Chaumette; quant à Robespierre, il quitta la ville, sa frayeur fut si forte; et quoi qu'en ait dit Marat, on ne vit plus celui-ci nulle part. Henriot fit là sa veille des armes; il se chargea du faubourg Saint-Victor, Panis de celui Saint-Marceau, et Santerre de celui Saint-Antoine.

» Barbaroux dirigea ses Marseillais, ils prirent de lui les mots d'ordre, de passe, de ralliement. La police, sans mandat en règle, délivra, le 4 août, cinq mille cartouches à des fédérés et à un millier de gens de sac et de cordes, pillards, voleurs, brigands, car tout était bon pour la sainte cause. Il est de fait que qui veut la fin veut les moyens; il ne nous était plus

permis de tâtonner , Août ramènerait l'ancien régime , ou le perdrait à jamais.

» Quant à moi , j'ignorais la majeure partie de ces mesures , je savais seulement où était le péril , je savais ce qui me menaçait , la cour victorieuse ; et j'étais peu à mon aise. Le 8 , au soir , j'avais été au Château ; l'aspect des affidés était lugubre , de tristes pressentimens les agitaient ; le roi semblait avoir perdu la tête , il riait à faire pitié ; madame Élisabeth se montrait silencieuse et abattue ; la reine , calme , fière , irritée , restait l'âme de tous ses partisans. Je ne sais qui s'avisa d'annoncer la venue de M. le duc d'Orléans , dont on avait , disait-on , rencontré la voiture dans la cour. A ce nom prononcé , il s'éleva une unité de haine , d'indignation tellement énergique , on montra une si forte exaspération , que je m'attendis à être le témoin d'une scène sanglante ; pour l'éviter , je m'en allai : au reste , la nouvelle fut fausse , le prince ne parut point.

» Je descendais le grand escalier , lorsqu'un ex-garde du corps , M. de Gaston , si je ne me trompe , marchant derrière moi , me dit à voix basse : « *Monsieur , le roi vous ordonne de me*

suivre, il veut vous parler. » Surpris du mystère mis à ce message, j'hésite si je consentirai à obéir à cette injonction courtoisanesque. La réflexion me fit honte de ma frayeur ; M. de Gaston me regardait, je baissai la tête en signe d'acquiescement. Nous traversâmes le vestibule, nous prîmes la galerie à gauche de la cour, et qui s'ouvre en arcades sur le jardin ; mon guide me devança tout à fait, parla à une sentinelle, puis à un valet de pied, et on nous fit monter par un escalier jusqu'à un entresol ; là, je demeurai seul pendant dix minutes à peu près : j'aurais cru y avoir attendu la durée d'une heure, sans une très belle pendule de Lepaute qui marquait la division du temps.

» J'ouïs le frôlement d'une robe ; je me levai du fauteuil que j'avais pris ; on entre, c'était la reine, j'attendais le roi ; ma physionomie fit lire cet étonnement sur mon front ; les yeux d'aigle de Marie-Antoinette s'en aperçurent : ceci devint le texte et le début du colloque.

« Vous êtes surpris de me voir, monsieur de Rœderer, vous pensiez avoir affaire au roi ; le roi donne une audience à M. Mandat, il n'est

pas libre; j'ai craint que vous ne vous impatientassiez. »

» Je balbutiai une formule d'usage, le devoir, le désir de prouver mon affection... Autre regard inquisiteur de Marie-Antoinette, suspendu par un soupir, puis elle me dit :

« Devoir, affection, respect, amour même, sont des mots qu'on nous prodigue et auxquels on n'attache aucun fonds : qui aujourd'hui aime le roi ? »

— « Toute la France, Madame, je vous l'assure. »

— « Toute la France, dites-vous, et ceux qui le chérissent le laissent isolé, sans crédit, sans puissance, contraint à lutter contre la vile canaille, et en butte à des outrages... Ah, monsieur Rœderer, je le répète, qui aime le roi ? Monsieur ! si on l'aimait on lui en fournirait la preuve, on le défendrait, on écarterait ses ennemis, on lui faciliterait les moyens de faire du bien : il est bon et reconnaissant surtout ; il récompenserait avec munificence et promptitude les services majeurs qu'on lui rendrait. »

» La reine s'arrêta, attendant ma réponse avec

une anxiété visible; je vis le piège, et me mis à dire que, si on ne se rapprochait pas davantage du roi, c'est qu'on craignait qu'il ne voulût pas sincèrement de la constitution. La reine, alors, avec impatience :

« Eh, mon Dieu! monsieur, à part le roi, dont elle est la sauvegarde unique, nommez-moi ceux qui en veulent de cette belle constitution; certes ce ne sont pas les meneurs qui tendent à une République. Vous avez de l'esprit, monsieur Roderer (je suis, messieurs, historien fidèle, et, dans la situation, un compliment m'était dû), vous reconnaissez bien où l'on nous mène. Pourquoi ne cesse-t-on de forger des piques? Que font ces mille bandits en réserve à la barrière, et ces Marseillais qui les amènent? Est-ce le désir de cimenter la constitution, quand on travaille contre nous la garde nationale, quand on désorganise nos défenseurs? Qu'est-ce, je vous le demande, que ces actes patens? à qui en veut-on? surtout, que veut-on? Vous, Monsieur, que voulez-vous? »

» Et ce regard, ce regard de perquisition, d'arrêt me suffoquait, tant il me coûtait à soutenir, d'autant que je sentais la nécessité de ne pas

laisser connaître tout ce que j'éprouvais ; ces questions d'ailleurs si pressantes, si vives, si adhérentes (à la chose) me préoccupaient.

« Madame, dis-je, on exagère tout ; je sais qu'hier la police a distribué des munitions, mais à la garde nationale. Les gens sans aveu, dont Votre Majesté me parle, j'ignore qui ils sont et où ils se trouvent ; peut-être les confond-on avec des fédérés voisins qui s'offrent par zèle à la défense de Paris ; les Marseillais feront de même.... »

» Je fus interrompu par un geste de dédain, les yeux de la reine s'allument, et elle dit :

« Ah ! Monsieur, j'aime mieux vous croire aveugle que fourbe, vous êtes l'un ou l'autre, c'est ce qu'il y a de sûr. »

— « Madame... »

— « Croyez-vous trouver du profit à nous faire la guerre ? La position du roi n'est pas si désespérée qu'il ne puisse encore s'aider ; ses partisans, ses ressources sont immenses. L'opinion du département est bonne, ne vous en séparez pas. »

— « Nous voulons tous le bonheur de la patrie. »

— « Pourquoi ne pas dire du royaume, la République est-elle proclamée? »

— « Qui y songe? Madame. »

— « Les meneurs des prétendus fédérés; ils s'imaginent que l'Europe souffrira ce foyer de perturbation... »

» Elle allait poursuivre, lorsque le bruit d'une marche lourde vint à nous.

« Voici le roi, Monsieur, je souhaite qu'il soit plus heureux que je n'ai été heureuse auprès de vous. »

» Et, sans attendre ma réponse, elle alla vers une porte voisine, l'ouvrit, me salua, et disparut en refermant le panneau, mais pas assez vite pour que la glace qui couvrait ce battant ne m'eût laissé voir madame Élisabeth, qui nous avait entendus sans doute. A la cour il ne faut jamais compter sur une solitude absolue. Le roi parut, il s'excusa avec une bonhomie parfaite sur le retard qu'il avait mis à me rejoindre. Il me dit ces paroles, qui me frappèrent peu au moment où il les prononça, et qui me troublèrent presque lorsque je me les rappelai, le surlendemain. Vous ne perdez pas de vue, messieurs, que nous étions au 8 août au soir; le roi,

me disant que M. Mandat l'avait retenu, ajouta :

« Ce pauvre commandant, il est triste, il a des pressentimens terribles ; *il m'a dit qu'on le tuerait.* »

» Je me récriai.

« Je fais comme vous, répliqua le roi, mais on ne guérit pas de la peur ; quant à moi, j'ai plus de confiance dans le peuple, on ne renouvellera pas les crimes de 1789.

— « C'est aussi ma pensée, Sire. »

» Puis il me questionna sur le département, sur les membres de la commune ; me demanda si Bailly ne devait plus espérer que l'opinion publique revint à lui, si la garde nationale ferait son devoir en cas d'attaque du Château ; il me pria de lui parler franchement sur ce point. « Certes, ajouta-t-il, je ne commencerai pas la guerre civile ; mais enfin, si l'on tire dans mes fenêtres, il y a une défense légitime. »

— « Et qui sera bien douloureuse pour un cœur tel que le vôtre, dis-je... » Aussitôt Louis XVI me prit la main dans les siennes, la serra fortement, et d'un ton pénétré :

« Ah ! monsieur le syndic, je ne peux dormir, tant cette idée me tracasse de verser le sang

de mon peuple, ce sont mes enfans; j'aime mieux cent fois, si cette extrémité se présente, laisser répandre le mien jusqu'à la dernière goutte. »

Ces paroles de Rœderer arrachèrent un cri presque universel à ceux qui étaient là, et pour- tant on y comptait plusieurs régicides. Rœderer, charmé de son succès, et se rappelant du propos d'Eschine l'orateur, lisant un discours de son antagoniste Démosthènes à ses élèves, l'appliqua à la circonstance avec goût et bonheur, ajoutant : *et qu'eût-ce été si vous aviez entendu ceci sortir de sa propre bouche ?*

« Quant à moi, j'en fus tellement ému, que l'envie me vint un instant de tomber à ses pieds, de lui révéler ce qu'on tramait, ce ne fut qu'un éclair; rendu à la prudence, je compris que, vu où la chose en était, je me perdrais sans le sauver. Je me contentai de phrases générales; il me proposa naïvement de passer à lui, me fit entendre qu'il payait plusieurs membres de la gauche. Je feignis de ne pas comprendre; et de guerre lassé, il me congédia. »

Le narrateur s'arrêta ici : on le complimenta sur une révélation aussi curieuse; il n'en avait dit auparavant que peu au prince Cambacérés.

Carnot ni David n'ouvrirent la bouche; le premier était mécontent, le second pas à son aise, le reste paraissait charmé : ce que nous dimes engagea Røederer à poursuivre :

« Mandat, au fond, était royaliste, et néanmoins, par une fatalité bizarre, le roi s'était imaginé primitivement de le ranger parmi ses ennemis, et cela, au point que devant le comte de Rochefort, M. de Goyon, M. le duc de Brissac et quelques autres affidés, et des derniers fidèles, il avait dit en parlant de lui : « En cas de péril, Mandat prendra mon parti, parce qu'il exécutera la loi; mais, en définitif, c'est un républicain. » Mandat, à qui on répéta ce propos, répliqua : « Je vois qu'il me faudra mourir pour persuader le roi de mes vrais sentimens. » Il part de là, va trouver Pétion, lui prouve la probabilité d'une attaque prochaine contre le *pouvoir exécutif*; il péroré avec tant d'énergie, que le maire de Paris, pressé au pied du mur, et, à la suite d'un long débat, lui remet un billet ainsi conçu : *Monsieur, la constitution est précise; si des brigands attaquent une autorité constituée quelconque dans l'exercice de ses fonctions, vous devez, sous peine de forfaiture en-*

vers la nation, défendre, avec le concours de la garde nationale, cette autorité; le roi, comme vous pouvez le croire, n'est pas excepté du devoir que la loi du pays vous impose.

Signé PÉTION.

» J'ai vu cet écrit dans la main de Mandat ; il me le montra le 9 août, je le relus trois fois, et depuis, il est demeuré gravé dans ma mémoire. J'ajouterai, et j'en fais ma coulpe, que je suis la cause indirecte de la mort de ce malheureux citoyen. Il me quittait, lorsque Pétion vint à moi ; j'étais tout occupé de ce que je venais de lire ; et, rencontrant le maire de Paris, je le félicitai sur la lettre honorable qu'il avait écrite à Mandat. Alors Pétion pâlit et se mordit les lèvres, puis me dit : « J'ai fait une faute. » Il n'ajouta rien, c'était même trop. Le 10 au matin, un ordre impérieux de la commune appelle Mandat à l'Hôtel de Ville ; là, on lui cherche querelle sur les dispositions qu'il prend contre le peuple ; on le destitue, et on le remet prisonnier sous la garde de Rossignol ; celui-ci le fait assassiner sur-le-champ, et on reprend sur le cadavre le petit billet.

» Tout le 9 août fut employé utilement par

nos amis; ils ameutèrent, ai-je dit, les faubourgs et se tinrent prêts à marcher. La nuit du 9 au 10 fut affreuse; chacun la passa en crainte, beaucoup ne dormirent pas chez eux, ils cherchèrent un lit étranger; je fus de ce nombre. On ne répètera jamais assez que l'on ne pouvait se figurer l'inaction absolue de Louis XVI. La ville fut illuminée presque dans tous les quartiers; le tocsin ne cessa de sonner; les rues, encombrées d'une multitude furieuse et déchainée, n'étaient pas sûres; malheur à qui portait un habit vert, c'était être un signal de proscription; on traînait des canons, on préparait des armes, on s'excitait réciproquement à l'attaque des Tuileries; enfin, on y marcha.

» La prudence de Pétion, le 10 au matin, l'abandonna; appelé au château, il s'y rendit, et on l'y retint captif en otage sous divers prétextes; s'étant aperçu de sa faute, il écrivit à Vergniaud un billet pour le prévenir de l'embarras dans lequel il se trouvait et afin qu'il l'en arrachât le plus tôt possible. Vergniaud ne trouva rien de mieux que de faire rendre par l'Assemblée législative un décret qui l'appelait à la barre, où il aurait à rendre compte de ce qu'il avait fait la

veille. L'huissier, chargé de le sortir de ce mauvais pas, le rencontra dans le jardin des Tuileries; Pétion le vit venir en dieu libérateur, on n'osa lutter contre la volonté de la législature, et le maire de Paris, échappé à ce péril, courut se renfermer dans sa maison, où les meneurs le consignèrent, afin de le sauver de toute responsabilité en cas de malheur; il l'avait exigé d'eux.

» Danton vint chez moi de grand matin, il était à moitié ivre; il me dit :

« Nous allons sauter le pas. »

— « Gare la culbute, » répliquai-je.

« Oh, non ! tout est prévu, nous triompherons; mais on veut la mort du roi, aujourd'hui, et je ne la crois pas nécessaire dans la circonstance, ou plutôt elle serait nuisible. Ceux qui veulent sincèrement le duc d'Orléans seraient charmés que Louis disparût, et comme cela alourdirait trop les affaires, je suis pour que l'on ne tue pas le roi. Charge-toi, continua-t-il, de lui faire peur; détermine-le à quitter le château, à venir chercher un refuge au milieu de l'Assemblée; là, nous le traquons, et on procédera paisiblement à sa déchéance. »

» J'avoue que je ne me souciais pas trop de

ce rôle dangereux ; mais Danton, avec ses yeux hagards, me regarda, puis le colosse me prit à la gorge, et me serrant à m'étouffer :

« Prends garde, dit-il, que dans cette tragédie chacun a son office ; qui ne voudra qu'être simple spectateur, il lui en coûtera la tête ; ne va pas broncher, sinon il t'en souviendra ; je ne te perdrai pas de vue, et l'on te traitera selon ton œuvre. »

» Je baissai les yeux et promis tout ce qu'il voulut ; il fut convenu que , présidant le département, je me rendrais au château, et que je tenterais d'en faire déguerpir le roi. Nous causions encore lorsque le canon gronda.

« Entends - tu, cria Danton, on commence le branle. Morbleu ! il faudra qu'on le danse, car nous en jouerons bien l'air. »

» Il partit en forcené, je me vêtis en entier et j'allai au département ; j'étais pensif, mélancolique, néanmoins je souriais aux groupes d'énergumènes qui m'arrêtaient à tout moment ; j'avais le mot d'ordre, la carte de reconnaissance ; aussi ceux qui ignoraient ma personne me laissaient passer dès mon interrogatoire complété.

» Ce ne sera pas à vous, Messieurs, que je

raconterai les évènements du 10 août; j'ai écrit ma justification; je ne vous répéterai que ce qui m'est particulier. Le roi, malgré tout ce que la reine tenta, ne put se résoudre à se défendre; il aurait dû se montrer en costume militaire, avec le panache blanc de Henri IV, botté, éperonné, et à cheval. Il parut vêtu d'un habit violet, couleur de deuil et de fâcheux augure, ayant des culottes courtes, les bas de soie, les souliers à boucles de diamans et la brette au côté; sa physionomie pâle, hagarde, étonnée témoignait de la terreur de son irréflexion; il parcourut, par manière d'acquit, les rangs de la garde nationale. Certains l'insultèrent de paroles, tous auraient marché aveuglément sous ses ordres s'il avait osé en donner; Barbaroux lui-même m'a dit que, si le roi s'était montré, la bourgeoisie se serait rangée de son côté, et la contre-révolution eût été faite.

» Cependant, le moment d'agir arrivait. Fouquier-Tinville, qui ce jour-là était l'aide de camp de Danton, vint de la part de celui-ci pour m'enjoindre de monter au château avec mes collègues, nous nous y rendîmes à huit heures et demie; j'entrai d'abord dans les cours, où successive-

ment je parlai à divers bataillons; ceux des Filles-Saint-Thomas et des Petits-Pères étaient pour le roi; je leur recommandai la retenue, je leur dis : « Ne soyez pas assaillans, restez sur la défensive. » L'un me dit : « Nous ferons notre devoir ; malheur aux traîtres ! »

» Ce propos m'inquiéta; nous fûmes vers le roi, sa famille était avec lui, il me demanda conseil, je lui dis que soutenir le combat serait une dure extrémité, qu'il valait mieux aller au sein de l'Assemblée, qui apaiserait le tumulte.

« Le roi a mieux à faire, dit Antoinette; c'est de punir les factieux, sa loyauté encourage à l'outrager. Tenez, monsieur, dit-elle, en lui présentant un pistolet, prenez ceci, Dieu vous aidera. »

» Le roi la regarda d'un air piteux.

» Un membre du département, s'adressant à la reine, lui dit je ne sais quoi.

« Taisez-vous, monsieur, répondit-elle, vous n'avez aucun droit de parler ici; ces émeutes n'auraient pas lieu si vous eussiez rempli votre devoir; les gens qui pérorent ne manquent pas, et à cette heure-ci il en faut qui agissent. »

» Je ne pourrais, Messieurs, vous peindre l'effet incroyable que produisirent ces paroles de la reine; ceux qui les entendirent en furent électrisés. Mon Dieu, qu'il est facile aux souverains de conserver leur couronne, et s'ils la perdent c'est qu'ils le veulent bien. Alors, je m'adressai à Marie-Antoinette, et lui demandai si elle voulait prendre la responsabilité de ce qui allait suivre, du malheur de tant de fidèles serviteurs et peut-être même de la famille royale; je vis pâlir la reine, les ministres demandèrent de tenir conseil, on résolut d'aller à l'Assemblée; Antoinette me dit :

« Vous l'emportez, monsieur Rœderer, et le roi est perdu. »

— « Je le sauve, madame. »

— « Vous le tuez. Ah ! Sire, vous m'aviez promis mieux que cela. »

» Des larmes, des sanglots l'empêchèrent de poursuivre; elle demanda un verre d'eau, le goblet se brisa dans ses dents, à tel point elles claquaient avec force. Nous nous mîmes en marche, nous arrivâmes au manège..... Le reste est connu, je ne le répéterai pas; ce qu'il y a de certain, c'est que dans le trajet j'ai deux fois sauvé

Louis XVI de la mort qu'on voulait lui donner. Un des assassins dont je relevai le fusil me dit d'un air d'intimité : *mais, c'est convenu*; et moi, prenant le même ton, et avec plus de mystère, afin de mieux en imposer, je répliquai : *Non, on a changé de plan, ce n'est pas pour aujourd'hui.*»

Le comte Rœderer termina son récit, il l'avait semé de particularités inédites, je me promis de ne pas les perdre. Carnot, se tournant vers le prince, lui dit :

« Monseigneur, et le 18 fructidor ? »

LE PRINCE. Tout allait mal, j'en souffrais, ma correspondance avec Bonaparte devenait active, je lui peignais la France aux abois, et lui ne me répondait que ces mots : *Il n'est pas temps*. Je voyais, d'une part, la conspiration royaliste marcher tête levée, conduite par Pichegru et Vilot, et on retournait hardiment à l'ancien régime ; d'un autre côté, la vieille Montagne se remuait. Barras, au milieu de tous, cherchait à se maintenir dans sa belle position, il négociait avec le comte de Lille (S. M. Louis XVIII), avec le général Hoche, avec Bonaparte et avec la queue de Robespierre ; vous saviez tous que les cinq directeurs alors étaient Barras, Rewbell,

La Reveillère-Lepeaux, vous, monsieur Carnot, et Barthélemy ; les trois premiers aspiraient avant tout à ne pas tomber. Le *marquis* de Barthélemy penchait vers le roi, vous, monsieur Carnot, vouliez la République ; mais les trois autres, dont vous gèniez les menées , avaient plus d'envie de se débarrasser d'un surveillant fâcheux que de s'unir à un bon citoyen.

» Vous souvient-il de votre conversation avec M. de La Rue ? »

— « Oui, dit Carnot, et je l'ai rapportée dans mes mémoires. »

LE PRINCE. Je vous préviens que votre interlocuteur la rapporte en d'autres termes, et que vous n'êtes pas d'accord (1). Quoi qu'il en soit,

(1) Extrait de l'ouvrage de M. le chevalier DE LA RUE, intitulé *Histoire du 18 Fructidor*, etc.

« Le danger devenant chaque jour plus évident et plus imminent, nous pensâmes que Carnot reconnaîtrait enfin tous les avantages de sa situation, et consentirait à en profiter pour sa propre gloire et le salut de la France. Un de nous, qui avait eu des relations particulières et assez intimes avec ce directeur, se chargea d'une nouvelle tentative. Après lui avoir démontré que toutes les circonstances de la conspiration nous étaient connues, il lui prouva que le sort de l'État était entre ses mains, que jamais homme n'avait été appelé à jouer un rôle politique

il était certain que le Directoire était scindé en deux divisions opposées, que trois de ses mem-

plus important, et le pressa vivement de saisir une aussi belle occasion de rendre à sa patrie le plus grand service qu'elle pût recevoir.

« Votre tableau, répondit Carnot, est très séduisant, mais je vois derrière la toile, des royalistes; jamais je ne me rallierai à leur bannière. »

— « Comment nous jugez-vous? répliqua le député, malheur à celui qui penserait, dans ce moment, à rétablir la royauté. Notre unique but est de vous donner des collègues aussi dignes de gouverner la France que capables et jaloux d'assurer son bonheur. Sans doute, il est des députés qui pensent que le pouvoir exécutif serait mieux placé entre les mains d'un seul gouverneur que réparti entre cinq qui se déchireront sans cesse; n'en offrez-vous pas la preuve, puisque déjà des haines, des jalousies vous animent les uns contre les autres; vous-même, citoyen, vous êtes trop habile politique, vous avez trop médité sur les diverses formes de gouvernement pour ne point partager cette opinion; mais un tel changement ne peut être que le fruit de l'expérience; il doit s'opérer sans violence, sans commotion, et n'être que le résultat de l'opinion et de la volonté nationale. »

— « Nous y voilà, répond Carnot; la République doit se résoudre en monarchie, et la monarchie ramener les Bourbons; c'est ce que j'empêcherai de tous mes moyens. »

— « Votre imagination, citoyen directeur, fait marcher les évènements avec une grande rapidité; je crois que nous sommes fort loin de la monarchie, et encore

bres travaillaient à en expulser deux. Au milieu de ce conflit, il y avait force périls à marcher

plus loin du rappel des Bourbons : mais enfin je suppose que l'un et l'autre arrivassent, et que la France, entraînée par les évènements, vit les vicissitudes politiques se terminer comme celles de l'Angleterre ; qu'en conclure ? que votre plus puissant intérêt vous conseille ce que vous commandent la gloire et l'amour de la patrie. Je connais la cause de votre éloignement pour les Bourbons, mais quel moyen plus sûr d'effacer vos torts politiques, quelle plus noble justification ! Qui doutera que vos erreurs n'appartinrent qu'aux circonstances, et non à votre cœur ? Quel prince pourrait se rappeler les écarts de celui qui lui aurait rouvert le chemin du trône ? Et enfin, si nous devons un jour revenir à la monarchie, ne serait-il pas désirable, pour le bonheur et la tranquillité de la France, de recouvrer des princes devant lesquels se tairaient toutes les ambitions, disparaîtraient toutes les prétentions ? Si, au contraire, l'armée disposait de la couronne, ainsi que nous en sommes menacés, n'aurions-nous pas à craindre le sort de la Macédoine, que les généraux d'Alexandre se partagèrent après sa mort ; ou celui des Romains, lorsque l'empire devint le prix des intrigues des chefs de légions, dont la plupart n'arrivèrent au trône que par la révolte et le crime. Pensez-vous, d'ailleurs, qu'un roi parvenu affectionnât plus tendrement qu'un roi légitime les destructeurs des rois ? Nécessairement plus ombrageux, il serait peut-être beaucoup moins indulgent qu'un Bourbon, à qui sa position, autant que la bonté caractéristique de cette famille, conseillerait le pardon du passé. »

isolé ; je n'étais pas sans inquiétude. Un beau soir on vient à moi dans mon humble demeure ;

— « Jamais vos raisonnemens, dit Carnot, quelque captieux qu'ils soient, ne me convaincront de cette indulgence : j'aurais dans ma poche ma grâce, bien cimentée de la parole royale, que je n'y aurais pas de confiance : le lendemain de son élévation au trône, le roi serait peut-être obligé de la révoquer. »

— « Que je vous plaindrais, citoyen, d'être en proie à de pareilles alarmes, si nous ne discussions pas sur une chimère ! Revenons donc à l'objet de ma démarche : vous voyez qu'on nous pousse vers l'anarchie ou le despotisme militaire, les plus cruelles de toutes les tyrannies : voilà le danger auquel il faut échapper aujourd'hui, et c'est à vous que le sort a réservé l'honorable avantage de préserver la France de ces nouveaux fléaux. Réunissez-vous franchement à votre collègue Barthélemy ; saisissez les armes que vous présente la constitution contre les conspirateurs, suivez avec nous, et de bonne foi, la route qu'elle vous trace, et cette patrie, que vous dites tant chérir, vous devra son salut. »

— « Je me suis déjà expliqué sur cette proposition, dit l'inébranlable Carnot, jamais je ne me porterai accusateur de mes collègues. D'ailleurs, je n'aperçois aucun des dangers qui vous alarment, quoique je sois mieux placé que personne pour les découvrir ; je crois, au contraire, qu'il existe parmi vous des meneurs imprudens ou ambitieux qui ne créent tous ces fantômes de conjuration que pour calomnier les patriotes, et vous porter à quelque fausse démarche, dont les royalistes ne manqueraient pas de profiter. Calmez donc vos inquiétudes, devenez plus confians, et tout ira bien. »

je vais moi-même ouvrir, et, à ma surprise inexprimable, j'vois... : eh, parbleu, Messieurs! je vous donne à deviner entre mille le quatuor qui se trouva face à face de moi... : c'étaient, le croirez-vous, le directeur Barras en personne, M. de Talleyrand-Périgord, madame la baronne de Staël, M. le baron Constant de Rebecque. »

La vivacité de nos exclamations convainquit Cambacérès qu'en effet nous eussions été loin de lui signaler de pareils personnages.

« Quant à moi, je crus avoir la berlue, je me frottai les yeux. Barras, alors :

« Vous ne nous attendiez pas ? »

— « A vrai dire..... »

MADAME DE STAËL. Vous êtes de bon conseil, et ces Messieurs, d'après mon avis, ont voulu causer avec vous.

« Je les fais entrer ; je me barricade, je tire les rideaux ; et clos et installé, je demande sur quoi roulera la consultation. A cette époque, M. Constant était un Suisse très empressé de redevenir Français ; il se montrait déjà de la manie d'être quelque chose, n'étant pas assez sage pour se contenter d'être homme d'esprit et du monde. Il prêtait sa plume, *per fas et nefas*,

à qui promettait de la payer en belles broderies ; et lui, qui aujourd'hui penche vers les idées libérales-monarchiques, était vers ce temps singulièrement saturé de despotisme républicain. Il porta la parole, faisant fonction de rapporteur, dit de très belles phrases obscures, à force d'être brillantes ; je ne le compris qu'à demi : d'ailleurs madame de Staël lui soufflait paroles et pensées, c'était plus amusant que convenable. Barras me vit sourire, me devina, s'en impatienta, et interrompant brusquement son mandataire, me dit :

« Je n'ai pas voulu d'abord de vous au Directoire, non à cause de vous, mais en raison de mes engagemens. Je vous y verrai avec plaisir, à une condition que vous nous assurerez la coopération de Bonaparte. »

— « A quelle fin ? » demandai-je.

« On s'entre-regarda, le moment était venu d'employer la franchise ; et, sur un double geste de l'ex-évêque d'Autun et de la baronne, Barras poursuivit ainsi :

« Nous sommes entre deux abîmes, l'ancien régime à droite et le terrorisme à gauche ; à force de nous pousser et repousser, nous per-

drons l'équilibre : le bon serait de tenir ferme , de ne pas tomber , et mieux encore de fermer ces gouffres ; on y parviendra , si l'on continue à marcher dans la voie ouverte par la constitution actuelle (celle de l'an III et non de 1793) ; mais pour cela il faut l'appui d'un sabre.

— « En manquez-vous, dis-je, Hoche, Moreau, Bernadotte, Augereau ? »

« Il y eut des objections contre tous , et le dernier fut déclaré bon seulement à un coup de main ; c'était , me dit-on , un bras , ce ne sera jamais une tête. Un seul , oui , un seul , en se liant sincèrement à nous , prêterait un appui immense. Il faudra désormais , dans toutes les combinaisons , appeler ce militaire en première ligne. On lui a fait parler par Ozun (1), deux

(1) Marie-Joseph Ozun, né à Sarraucolin, dans les Pyrénées, appartenait à une ancienne famille du pays. Spirituel, gracieux, habile et de figure agréable, il vint à Paris, et commença sa carrière administrative dans les bureaux de la trésorerie nationale ; il entra au conseil des Cinq-Cents en 1795, il devint tribun après le 18 brumaire, fut nommé préfet de l'Ain, et mourut peu après des suites d'une chute de cheval, au moment où le premier consul, dont il était l'ami intime, l'appelait pour être préfet du palais. Dès son entrée aux Cinq-Cents

cents lui ont écrit, je voudrais que vous eussiez son dernier mot.

« S'il demande part au gâteau ? »

BARRAS. Auquel ?

— « Place au Directoire. »

TALLEYRAND. Il n'a pas l'âge.

— « Oh ! il est émancipé, nul ne le lui contestera, en face surtout. »

« La compagnie se mit à rire, moi aussi. Madame de Staël alors, prenant la parole, que jusque-là elle n'avait cédée que par une condescendance visible, se mit à dire :

« J'ai proposé au directeur de me charger de la négociation ; une femme est sans conséquence, n'est-ce pas ? Messieurs, c'est chose convenue (notre galanterie se récria) ; je peux aller en Italie, c'est maintenant de tous les voyages le moins sujet à éveiller la curiosité. Je joindrai le héros, je parlerai à son ame, je lui montrerai la gloire et l'avenir. Ah ! s'il y a là

jusqu'à sa mort, il se mêla de tout ce qui concerna les intérêts de Napoléon, avec qui il était en correspondance intime ; il a laissé des mémoires très curieux qui sont la propriété de M. le baron de Lamotte Langon, neveu par alliance de M. Ozun, et qui s'étendent de 1784 à 1803.

L. L. L.

une étincelle de feu patriotique, j'en profiterai pour allumer un incendie. Je serai sa prophétesse, la sibylle, l'Égérie d'un Numa conquérant. On réussira par ce mode, tandis que, si vous employez de simples négociateurs, ils feront de la politique froide; Bonaparte s'en impatientera et tout trainera en longueur. Qu'en pense monsieur de Cambacérès ? »

« Je ne me souciais aucunement de me poser en intermédiaire entre Barras et l'autre; aussi saisis-je avidement la proposition de l'ardente fille de Necker. Messieurs, dis-je, madame est un homme en politique, et les grâces peuvent toutes avec avantage négocier avec les héros.

» Je vis que ni Barras, ni M. de Talleyrand n'avaient mon opinion; le premier dit :

» Je crains que le général, dont l'austérité m'est connue, s'effarouche de voir, pendant la République, les affaires être traitées comme elles l'eussent été sous le règne de Louis XV. »

TALLEYRAND. Le monsieur (Bonaparte) est très positif, peu porté aux gracieusetés, à la chevalerie, et avant d'avoir consenti à écouter Minerve il se reculera de la ceinture de Vénus.

» La pilule dorée ne fut pas moins offerte; ma-

dame de Staël se fâcha presque, on l'apaisa, et l'on partit en me faisant la sotte et très ridicule recommandation du secret. Trois heures après, j'étais au Luxembourg, je me réclamai à une petite entrée, du premier valet de chambre de Barras; il vint, je lui dis d'aller prévenir son maître que je me rendais à ses ordres. Barras me fit arriver à lui par la porte des Bonnes-Fortunes, et dès qu'il me vit :

« Que vous semble de notre équipée ? Ne m'accusez pas ; ce sont deux sages à qui Sapho a fait tourner la tête ; plus tard ils s'en défendront, aujourd'hui la chose est. Au reste, elle a de l'esprit à en revendre aux quarante d'une Académie française. »

« Le mot me parut heureux.

« Vous voulez donc un autre acte à la Révolution ? »

— « Il le faut, le Français est un peuple étrange, on ne peut le contraindre à rester calme lorsque l'agitation lui plaît ; il a tant pris de goût aux émotions vives que le repos lui est pénible, et quand il dit : nous ne marchons pas, traduisez la phrase par celle-ci : *On se couche et on se lève tout comme on a fait la veille, c'est par trop*

ennuyeux; sortez - nous , par de la paix , de cette vie insipide. »

— « Vous aviez raison, » répliquai-je.

« Eh bien ! il faut donc servir le souverain à sa fantaisie, que sa pitance lui soit en goût. D'ailleurs vos Conseils veulent ma perte, celle de La Reveillère et de Rewbell ; ils ont pactisé avec Carnot et Barthélemy. Vous avez l'air d'en douter ; le pacte est là. Le *féroce* Carnot (fidèle historien, je conserve l'épithète appliquée, au moins sans en certifier la valeur). *Ici Carnot salua, et nous de rire.* Le républicain Carnot veut être marquis (il fut comte en 1815) et avoir charge en cour. »

— « Mais, dis-je, ce que vous contez est une charge, » et je jouai sur le mot.

« Je vous répète que c'est ce qui est. Connaissiez-vous si peu les hommes ? Que ne fait-on pas pour le plaisir de se venger ? Celui-là nous exécra ; ne s'est-il pas tantôt colleté avec Rewbell ? Il faut le surveiller et le prévenir, et si vous n'êtes pas pour nous, on vous inscrira contre, et mal vous en cuira. Si donc le bon-sens vous guide, vous tirerez de Bonaparte le dernier mot ; il faut surtout qu'il envoie des fonds, la

caisse est vide à n'en pouvoir extraire le coût d'un souper de filles :

Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes. »

» Cette citation d'un vers de Corneille, si drôlement appliquée, me mit en hilarité; bien que le texte fût peu gai, je hochai la tête.

« Que dira Hoche ? »

— « Ne vous embarrassez pas de lui. »

— « On le compromet. »

— « C'est sa faute. »

— « Et s'il parle ? »

— « On lui clora la bouche. »

— « Comment réduire au silence un homme dans sa position ? »

— « Les moyens existent..., il y en a d'infail-
libles. »

« Je ne sais, mais à la manière que cela fut dit j'en eus le frisson, et répondant :

« Je sais qu'il y en a pour tous; et, attendu que cela ne me regarde pas, je ne m'en tourmente guère. J'écirai à Bonaparte. »

— « Allez le voir. »

— « Écoutez, dis-je, ce ne sont jeux d'enfans; ma course ferait du bruit : lui plairait-elle? S'il s'en accommode, je partirai; sinon, non. »

— « Les Cortès d'Aragon ! il est certain qu'on ne peut agir envers *ce gentilhomme* aussi cavalièrement qu'avec le premier venu.... Vous êtes pourtant un de ceux qui me l'aviez jeté aux jambes en vendémiaire. »

— « En seriez-vous à vous en plaindre ? »

— « Je ne dis pas cela... ; mais c'est pire qu'une barre de fer ; on rompt au moins celle-ci, si l'on ne la ploie ; et, lui, le briser serait aussi difficile que de le faire ployer. Ces ames rudes, ces bâtons épineux finissent toujours par plus gêner qu'ils ne servent. Au reste, vous, à votre tour, êtes-vous en droit de me dire, *tu l'as voulu, Georges Dandin !* Je l'avoue, je ne vis alors que sa bravoure, son sang-froid, son talent militaire. Qui se serait imaginé, au temps où nous sommes, qu'il existe un soldat ayant du courage moral, qui voit autre chose que les appointemens et le grade ? Sa correspondance..., oh, elle est unique ! C'est Frédéric II écrivant à son conseil d'État... ; des pensées d'aigle..., une probité folle..., des prévisions à stupéfier... Si on le laisse jamais prendre pied à Paris, il n'y aura bientôt pour lui qu'une demeure, les Tuileries, qu'une coiffure, la couronne de France. »

« J'écoutais avec anxiété ce que disait le directeur ; il peignait Bonaparte sous les couleurs convenables, et cependant je craignais que se mettant trop à le redouter il n'employât à son égard le moyen sûr de s'en défaire qu'il m'avait signalé obscurément au sujet de Hoche ; dans cette frayeur, je pris la parole, j'affaiblis la vigueur du portrait qu'il venait de tracer, et néanmoins je lui accordai que cet habile capitaine ne manquait pas d'autres qualités.

« Je sens, ajoutai-je, toute l'importance de son concours, je vais lui écrire, je verrai la Vallette, mais sera-t-il satisfait de votre confiance accordée à Augereau ? »

« Barras médit alors que ce dernier général n'était venu prendre sa part du mouvement qu'en vertu de la désignation expresse que Bonaparte avait faite de lui ; comme il le sait incapable de gouverner, il ne lui porte pas la jalousie que lui inspirent Hoche, Joubert, Championnet, Moreau, ou Bernadotte ; ce dernier, au demeurant, vaudrait Bonaparte, son génie est égal : je l'ai fait sonder, il a répondu que, regardant Carnot comme le plus excellent des Français, il ne consentirait pas à aider à le perdre. Sans cette réplique je ne me serais pas embarrassé de Bonaparte,

on lui opposera toujours Bernadotte avec avantage.

» Dans ce moment, arrivait à Paris un aide de camp du vainqueur de l'Italie, M. la Valette, qui tarda peu à s'allier aux Beauharnais; ce petit compagnon, tellement gonflé d'être porteur des intimations de Bonaparte, faisait un tapage d'enfer à Paris; à l'entendre, on aurait cru que sa mission était de faire rendre à tous les membres du Gouvernement des comptes secrets. Je lui avais conseillé d'être un peu plus circonspect, mais, comme on l'a dit, sa jeunesse, sa position faisaient tant de bruit à son oreille qu'il ne pouvait entendre autre chose. Au reste, la Valette était un délié compère, fin, adroit, et qui jouait assez bien son rôle de Patrocle pendant l'absence d'Achille.

» De tout ce qui me vint de positif, je conclus que les trois directeurs, en passe de former la majorité, en voulaient au fond moins aux royalistes qu'à Carnot, uniquement; celui-ci, par sa probité de dogue chagrin, les poussait au désespoir. Son désintéressement admirable faisait la censure terrible de leurs dépravations. Tant pis pour qui se trouve ici et qui m'écoute parler, dit avec gaité le prince.

» Et moi, attaché à examiner l'ex-directeur, je le vis rougissant et embarrassé des éloges qu'on lui prodiguait. Pourquoi ce haut esprit avait-il cru nécessaire la mort tragique et injuste du meilleur des rois? Le prince poursuivit :

« Barras me quitta, je vis Ozun, il me rapporta les hésitations de Bonaparte; le baron de Rebecque vint à son tour se plaindre, au nom de M^{me} de Staël, de ce que je l'abandonnais; j'y allai, ce fut pour ouïr des plaintes contre tout le monde, le Directoire ne se modelait pas sur les plans de la dame; M. de Talleyrand n'en faisait qu'à sa guise; Bonaparte ne voulait accorder aux femmes que des sentimens de faiblesse. Je me retirai de cette maison; il en résulta que je dus me tenir heureux si je ne figurai pas au nombre des proscrits du 18 fructidor.

» Cependant, les généraux Pichegru et Villot ne s'endormaient point, ils n'étaient pas secondés par leurs collègues, trembleurs, mollasses, méticuleux, parlant toujours de la lettre de la constitution et n'ayant jamais cette énergie prompte avec laquelle on déconcerte les plans ennemis; je savais tout ce qui se passait de ce côté, je voyais la marche lente des royalistes. Je ne pus, au der-

nier instant, me retenir, ainsi que la sagesse l'aurait voulu, de donner avis au directeur Barthélemy du péril où il entraît. Le hasard me mit en sa présence; en traversant les Tuileries, je me heurtai presque contre cet honnête homme. Nous nous connaissions. « Bonjour, comment vous portez-vous ? » Il allait continuer son chemin, je l'arrêtai.

« Mon Dieu ! dis-je, les gens de bien sont malheureux ! »

— « C'est vrai, » répondit-il.

« Ne serait-ce pas, répliquai-je, que cela vient de leur cécité naturelle ? Ils ne voient rien de ce que les méchants devinent : par exemple, je gage que chaque nuit, en vous couchant, vous avez la ferme conviction que le lendemain vous vous retrouverez dans votre lit ? »

« Il me regarda avec une sérénité si singulière que j'en fus ému.

« Où va ceci ? » dit-il.

« Citoyen, je vous conseille de veiller à votre sûreté personnelle ; le péril vous serre de près. »

— « Que savez-vous ? »

— « Rien, et tout. »

— « Oh ! alors.... »

— « J'en sais assez pour vous plaindre; je ne veux pas entrer dans ce qui vous occupe, mais, à votre place, ajournant tout projet de réforme, qui plus tard aura lieu nécessairement, j'irais voir Barras et Rewbell, je leur dirais que mon dessein est de m'unir à eux intimement, que je comprends le tort que me feraient les royalistes, et que je ne veux plus me perdre avec eux. »

— « Je vous remercie, citoyen, mais il m'est impossible de suivre cet avis; les trois membres de la majorité dont vous me parlez sont des misérables que je méprise; je préfère la chute à pactiser avec eux. »

— « Mais la chute est très prochaine. »

— « *Impavidum ferient ruinæ...* »

— « C'est sublime dans Horace, et à Paris, à la fin du xviii^e siècle, c'est la conduite... »

« Je m'arrêtai.

« Achevez, » me dit-il.

— « Eh bien ! c'est la conduite de qui veut être dupe. »

« Ah ! monsieur, me répondit alors ce personnage loyal, vous ne pouvez concevoir le dégoût, le mépris que m'inspirent tant de menées honteuses qui souillent la vie de mes collègues ;

je les vois avec horreur, ils conspirent, je le sais; en veulent-ils à ma vie? je la leur abandonne, qu'ils n'exigent pas mon acquiescement.»

— « Ce sera demain, peut-être, » dis-je en baissant la voix.

« Demain? c'est bien prompt! Or, puisqu'il n'y a pas d'autre délai, je dois être déjà traqué, me débattre serait impossible...; que la volonté du ciel soit faite en toutes choses. »

« Cela dit, il me salua, me laissant en un tel état que j'aurais peiné à le décrire; je n'eus pas le loisir de lui apprendre que le prince de C....., personnage de l'ancien régime, instruit par son père, principal ministre de S. M. Louis XVIII, de toute la conspiration, cherchait à la vendre au Directoire, qui, sans doute, traiterait de ces révélations. Je savais que ce malheureux ingrat allait couronner, la prochaine nuit, par une trahison horrible, les fautes de sa vie. Qui ne le connaît, ce prince de C...? »

« Je l'ai vu plusieurs fois, se mit à dire M. Vivant-Denon. J'étais, sur un des bas-côtés de la rue Richelieu, à causer avec M. le comte de Roche.....-d'Al....., lorsque nous voyons venir à nous, en grande vitesse, un méchant cabriolet

de place, dont le cheval, en piaffant, couvre de la fange du ruisseau voisin mon interlocuteur ; alors, du fond de la voiture, une voix s'élève, celle du prince de C... ; elle dit :

« Ah ! mon cher monsieur de Roche....., je suis bien malheureux, je voulais vous faire une politesse ; je vous ai taché, vous voilà couvert de boue, et si un méchant passait, il dirait que vous portez la plaque de l'ordre de la crotte, dont tous me font le grand-maitre. »

« Quoi ! dimes - nous tous, il a réellement tenu ce propos ; vous ne l'embellissez pas ? »

— « Je le répète textuellement ; au reste, M. le comte de Roché.... vient voir Monseigneur ; il ne taira pas, sans doute, ce qu'il entendit comme moi, ce qui nous terrifia tant que nous ne sûmes quoi lui dire. Un autre jour, j'entrais aux Tuileries ; on m'appelle, je me retourne ; que vois-je ! ce même infortuné, car il est à plaindre, assez élégamment vêtu, paré d'ailleurs de ses graces naturelles et donnant le bras, non à une grisette, à une femme du peuple, mais à une marcheuse abominable ; je le regarde stupéfait, et lui riant de ma surprise :

« Très cher, me dit-il, madame a soif, je

voudrais lui payer un verre de bière; avez-vous un écu à me prêter?... Ma foi, la colère, l'impatience me dominèrent tant, que, sans lui répondre, je partis comme un trait et je crois que j'en cours encore. Or, ce beau seigneur venait, le 16 ou 17 fructidor, d'écrire à Barras en ces termes; j'ai dans mes cartons une copie de la pièce originale.»

Le prince, en effet, ouvrit une armoire, chercha parmi des papiers, et en tira la lettre suivante, que plus tard il me permit de transporter sur le livre de mes souvenirs, où je la retrouve maintenant.

« CITOYEN DIRECTEUR,

» Ma position doit vous inspirer peu de confiance; je suis émigré, non encore rayé définitivement, et fils d'un M....., *de celui qui s'appelle Louis XVIII, et se dit roi de France.*
» Mon père, dont il a méconnu les services et la probité, est en pleine disgrâce; j'ai sa cause à venger, et je veux sauver la République; veuillez-vous m'entendre, mais vite, car il n'y a pas un instant à perdre; une heure de retard peut même vous être funeste, je suis si assuré de la gravité des révélations que j'ai à vous faire, que je ne crains pas de vous proposer de me retenir

» en otage jusqu'au moment où vous auriez acquies l'assurance de ma sincérité et de l'exactitude des documens que je vous apporte; je suis dans la rue de Vaugirard, sous le portique de l'Odéon, à attendre votre réponse; méditez-la, car l'existence de l'ordre actuel est à l'attendre avec moi.

» *Signé C.....* »

» Barras, réveillé par cette missive, assembla Rewbell et La Reveillère, Sottin et Merlin de Douai, l'un ministre de la police et l'autre de la justice; on décida que cette nuit Barras et Sottin auraient une conférence avec le dénonciateur. La chose eut lieu. Le prince de C..., à qui on promit une forte somme, révéla tout le plan des royalistes, et avec tant de clarté qu'on y lut à livre ouvert; on sut comment le déjouer et où les prendre; on précipita le coup d'État, dont l'exécution eut lieu dans la nuit du 17 au 18 fructidor. Vous en connaissez les circonstances extérieures, M. Carnot peut nous dire comment il s'échappa.

« Je l'ai imprimé, dit celui-ci; néanmoins il y a des particularités que j'ai tenues secrètes; je peux aujourd'hui ne rien ménager. Je me méfiais, et avec raison, autant des royalistes que des ja-

cobins ; aussi, restai-je sourd aux insistances multipliées des membres de la droite des deux conseils, entre autres de de Larue, qui a imprimé ou rapporté ce qu'il a voulu ; ma frayeur était le retour des Bourbons ; pouvais-je m'imaginer qu'eux venus, ils me laisseraient tranquille et que les jacobins, en possession du pouvoir, l'emploieraient à me persécuter ? Le monde est sens dessus dessous, je vous assure. Le 17, de très bonne heure, et à une manière d'audience publique, où je laissais entrer qui portait un uniforme, je vis un jeune officier, ayant au plus vingt ans, se détacher de la foule, venir à moi, me présenter la main, et, comme je lui tendis la mienne, il se hâta de formuler de tels signes maçonniques dans les hauts grades, que je dus le traiter avec plus d'égard que ne comportait son habit de sous-lieutenant ; aussi, je le suivis dans l'embrasure d'une fenêtre ; là, il me dit à voix basse, et après avoir bien examiné les alentours :

« Citoyen directeur, la République est trahie par Barras, je le sais ; ce perfide nous vend à ses vices, le souffrirons-nous ? Les Brutus ne craignirent pas d'immoler leurs fils et leur père au salut de Rome, devons-nous reculer devant

le meurtre d'un tyran? Je suis déterminé à en délivrer la République : pour peu que tu m'autorises à tenter un coup d'État, ce fourbe va mourir d'une mort prompte, tantôt il ne sera plus. »

» A cette révélation intempestive, je me récriai : La loi seule a droit à verser le sang du coupable, et vous êtes criminel, par cela seul que vous anticipez sur la loi.

» L'officier, dont j'ignore le nom, car sa proposition était un attentat, ne se rendit pas d'abord ; il prétendit que Barras traitait avec les Bourbons, qu'il le savait de bonne part, qu'au moins il fallait le prévenir.

» J'eus fort à faire pour le détourner de ce plan ; j'en vins à bout momentanément. Je me réjouissais de ma victoire, lorsqu'une seconde fois le même individu rentre dans mon salon ; celle-ci, il était seul, il m'écrivit un billet au crayon, je le fis arriver jusqu'à moi, et dès qu'il fut en ma présence :

« Eh bien ! citoyen, vous n'avez pas voulu me croire, l'action est engagée, les troupes ont reçu l'ordre d'entrer dans le cercle constitutionnel ; Hoche n'est plus rien, l'autorité passe à Augereau, qui a l'ordre de vous arrêter ; tout cela

peut être déjoué; il faut que Barras meure, et alors le parti sans chef se dispersera en vaine fumée : donnez - m'en le commandement, vous verrez la scène changer promptement de face. »

» Pendant qu'il parlait, je le regardais avec pitié, et lorsqu'il eut achevé :

« Citoyen, dis-je, tout à l'heure je te croyais un homme effrayé, maintenant tu es un fou furieux. Le plan que tu m'offres me rendrait odieux à toute l'Europe; si tu crois traitres un ou plusieurs membres du Directoire, attaque-les en face et non par côté, dénonce - les aux conseils, on t'y fera justice. »

» Je pérorais encore ce fanatique, lorsqu'on m'annonça mon collègue Barthélemy, et en même temps un de mes secrétaires me mit dans la main un billet non signé; on y disait :

« Carnot, prends garde à toi, ta perte est résolue; dès que la nuit obscure aura remplacé le flambeau du jour, tes ennemis se mettront en mouvement. Un coup de canon, tiré à une heure du matin, sera le signal du meurtre; on entrera dans ta chambre pour te donner la mort, et une nouvelle révolution sera consommée. »

» Cette pièce, écrite en style poétique, me frap-

pa ; tout tombait à la fois sur moi. Je dis au jeune officier, dont je n'ai jamais connu le nom, de ne rien tenter sans m'avoir prévenu et de revenir le 18 au matin. Il secoua la tête et me dit avec tristesse : « Demain, il ne sera plus temps ! » Il me quitta, mon collègue prit sa place ; celui-ci, entrant en matière, me dit :

« Barras sort de chez moi, il prétend que la minorité du Directoire lutte contre la majorité ; que celle-ci se maintiendra, et que vous et moi nous sommes perdus ; que l'on voit avec peine notre alliance, vous savez ce qui en est ; il dit encore que, comme l'on m'aime, on désire me sauver ; que pour cela il faut donner ma démission dès aujourd'hui : par là, a-t-il ajouté, vous démontrerez victorieusement votre innocence et serez à l'abri de la tempête sous laquelle on vous accablera. J'ai répondu selon que je le devais, en homme qui regarderait comme lâcheté toute démission imposée par la circonstance. J'ai dit, en outre, que mes collègues pouvaient scruter ma vie, qu'ils n'y trouveraient rien de coupable.

» Barras a persisté dans sa prière pour que j'abdiquasse ; je m'y suis refusé, il est parti me laissant entendre qu'on me laisserait une ou deux

semaines de réflexion. Dès que j'ai été libre, j'en ai profité pour vous venir trouver et pour vous faire connaître le péril de la situation dans laquelle nous sommes, vous et moi. »

— « Eh ! mon collègue, repartis-je, lorsqu'il eut fini, je viens d'entendre des gens plus sincères que Barras, le péril nous menacerait avec une bien autre imminence ; tenez , prenez connaissance du billet que l'on m'a remis tout à l'heure. »

» Je lui passai l'écrit solennel ; Barthélemy le lut une fois, le recommença, y revenait une troisième fois.

« Assurément, dis-je, vous le savez par cœur ; eh bien ! que vous semble de ceci ? »

— « Eh bon Dieu ! qu'allons-nous devenir ! dit Barthélemy d'une voix piteuse ; quoi ! pensez-vous que la nuit prochaine sera celle où l'attentat se réalisera ? »

— « Tranquillisez-vous, dis-je, et j'en fais ici ma coulpe, Messieurs, à tel point j'étais confiant en la sainteté de la constitution ; les triumvirs (les trois directeurs) sont aussi mal à leur aise que nous ; ce qu'on nous mande en apparence mystérieux est uniquement un appel fait à notre crédulité ; ces *Messieurs* y regarderont à

deux fois avant que de déchirer avec autant d'éclat le pacte sacré qui nous lie tous ; Barras est un fourbe, vous êtes comme moi, homme de bien ; il serait charmé de nous faire tant de peur que nous le laissions libre de nous remplacer par des mannequins, alors il pêcherait en eau trouble ; tenons-nous fermes, ne nous lions pas avec les royalistes et nous braverons nos ennemis. »

» Je me méfiais de mon collègue, je le savais enchevêtré dans les plans de Pichegru, et je comptais peu sur sa sincérité ; pourtant elle était entière, mais je ne le présumais pas. Je fis tant, que je lui redonnai du courage ; et que l'heure du Conseil général du Directoire ayant sonné, nous nous y rendîmes tous les deux ensemble, comme notre sort était réglé ; nos trois fourbes se tinrent en réserve ; aucun mot aigre ne fut prononcé, on nous écouta parler, sinon avec bienveillance, du moins avec tranquillité. J'aurais pu deviner quelque chose à la décomposition de la figure de La Reveillère ; elle avait une empreinte de joie si singulière, de tels mouvemens convulsifs agitaient ses muscles furieux, qu'un observateur prudent aurait vu la joie du crime

prête à saisir son ignoble victoire, et déjà contemplant ses victimes sous ses pieds.

» La séance levée, nous nous retirâmes; chacun dinait à part; dès le coucher du soleil, une multitude de scélérats, d'officiers sans pudeur de l'armée d'Henriot, de crocs de billards, de souteneurs de mauvais lieux, et parmi eux quelques militaires réellement trompés, entrèrent individuellement ou par groupe dans le jardin du Luxembourg, dont on ne laissait plus sortir qui que ce fût; je vis, par moi-même, cette nouvelle garde prétorienne digne de ses maîtres; elle commença à me retirer de mon aveuglement. A onze heures, une femme, madame de Les..., alors intime avec Chénier, et que je payais cher, me fit remettre un écrit de La Reveillère, adressé à *Monsieur Chénier*, et qu'elle avait subtilisé; on y disait en propres termes :

« *Tiens-toi prêt à nous aider cette nuit, nous l'avons choisie pour le grand coup; que nos amis nous secondent et tout ira bien.* »

» Allent, mon secrétaire, était avec moi lorsque le voile fut déchiré; ma consternation lui en donna la première nouvelle; en ce moment, on frappe à l'entrée de mon appartement, c'est le

général Chérin qui, ignorant le complot, me prévient que des hommes sans aveu garnissent le Luxembourg; il me demande des ordres, on ne l'avait pas mis dans la confiance, je lui dis que, n'étant plus président (j'avais fini mon temps), il devait s'adresser à La Reveillère; il avait été chez celui-là, mais le coquin de théophilanthrope, le moment d'en découdre venu, avait eu tant de frayeur que, quittant le Luxembourg, il s'était réfugié chez un de ses amis; on ne sut ce fait que plus tard; en ce moment, on ne put que constater sa disparution; ma foi, je ne balançai pas, et quoique sans pouvoir, je donnai au commandant l'ordre de faire évacuer le Luxembourg. La canaille qui le souillait était en telle frayeur légitime de l'autorité, qu'obéissant à la mesure constitutionnellement très contestable, elle partit et alla chercher asile chez un bandit du voisinage, où on la trouva après une heure du matin.

» Celui-là parlait lorsque Barthélemy accourut; il quittait sa partie de trictrac, parce qu'on était venu, comme à moi, lui annoncer les mouvements des sicaires de Barras; il me demanda ce qu'il fallait faire.

« Vous sauver ! dis-je, sous peine d'être tué ; ces misérables ne vous pardonneront pas. »

« Il était là encore, atterré, ne sachant que faire, lorsqu'un aide de camp d'Augereau parut : il me faisait une visite, il dit, je répondis :

« Citoyen, sois plus franc, dis que tu fais une reconnaissance. » Il balbutia, se troubla, je le congédiai avec l'indignation qu'il méritait. Quand il fut parti, Barthélemy revenant à la charge, me pria de le conseiller.

« Le temps d'agir nous manque, nous restet-il celui de pérorer ? »

« Barthélemy, désolé, s'en fut

..... victime obéissante,

Tendre au fer de Calchas une tête innocente.

» Pour moi, je me couchai un instant, tout vêtu, non dans mon lit journalier, mais dans un autre, caché par une boiserie de la salle à manger ; j'y restai peu, puis, muni d'une ceinture de précaution, je sortis, par une porte secrète, d'un des jardins privés qui environnent celui du Luxembourg ; je tenais à la main deux pistolets ; en ce moment, on tira le canon d'alarme, j'errai pendant trois heures dans les rues, non

sans péril, avant d'oser entrer où l'on m'attendait; enfin, je m'y glissai, j'y fus en sûreté, et dès lors, bonsoir la compagnie.

» Le signal parti de la batterie du Pont-Neuf, Barras appelle précipitamment le général Cherin, nommé *novissimè* au commandement suprême de notre garde; il lui intime l'ordre de s'emparer de ma personne, mort ou vif, dût-il *hacher* les portes pour arriver à moi; Cherin court; il va, pour témoigner de son zèle, employer le pétard, si on ne répond à la première sommation; Allent entend du bruit, accourt, ouvre, on fond sur lui et, l'épée à la gorge, on l'oblige à conduire ces assassins vers mon lit; ils le *trouvèrent chaud*, dit leur rapport, je n'y avais pourtant pas reposé.

» Allent riait, *in petto*, de la mine désolée de Cherin, dont, sans doute, on accuserait le zèle; il ne se trompait pas, on le destitua peu de jours après, et, à l'instant, Rewbell, dans un emportement de mâle rage, mit le poing fermé sous le nez de Cherin qui garda le silence, crainte de pis.

» Barras fut plus heureux, il s'était chargé de la noble mission d'arrêter lui-même Barthélemy, il le saisit dans ses draps; Barthélemy, levant les

yeux au ciel, s'écria : *ô ma patrie!* Puis, comme un agneau, s'en alla au Temple, d'où on le fit partir pour Sinamary.

» L'infame triumvirat profita, vous le savez, de la victoire avec une cruauté sans pareille; je ne lui pardonnerai jamais le style de la première proclamation :

« Citoyens, un grand nombre d'émigrés, d'é-
» gorgeurs de Lyon, de brigands de la Vendée,
» attirés ici par les intrigues du royalisme et
» le tendre intérêt qu'on ne craignait pas de leur
» prodiguer publiquement, *ont attaqué les*
» postes qui environnent le Directoire exé-
» cutif, mais la vigilance du Gouvernement et
» des chefs de la force armée, a rendu nuls
» leurs criminels efforts. »

« Dans la seconde édition, à la place des mots par trop menteurs *ont attaqué*, il y eut, *devaient attaquer*, et on y menaçait de la fusillade; *ipso facto*, quiconque rappellerait la monarchie, la constitution de l'an III ou d'Orléans. »

Moi. Mais le duc était mort à cette époque.

LE PRINCE. Il avait laissé des fils; l'aîné qu'on avait vu en si bonne posture auprès des modérés,

avant février 1793, travaillait encore à se faire un parti, et je lui en connaissais un.

Mor. De tout ce qui m'étonne le plus aujourd'hui, c'est de voir en France M. le duc d'Orléans. Les Bourbons sont bien faciles à contenter, puisqu'ils ne voient pas le péril constant qu'il y a pour eux à laisser à deux pas du trône un prince très capable d'y monter.

Je fus surpris du froid avec lequel on accueillit ma réflexion; aucun des présens ne la releva, et David se mit à dire, comme si la tournure de la conversation l'y eût amené :

« L'empereur, sans peut-être aimer les arts, connaissait leur importance dans un État; il voulait qu'ils y jetassent un grand éclat. Je fus lui rendre mes devoirs peu après le 18 brumaire, et aussitôt qu'il me vit :

« Apelles français, dit-il, quel sujet traitez-vous? »

Je lui parlai de mon Léonidas aux Thermopyles, il fit la grimace.

« Ah! David, toujours des Grecs, des Romains, et pis encore, des vaincus... Oui, citoyen David, des vaincus! et rien que cela! Est-il

convenable, et conforme même aux principes de la raison, que trois cents hommes en affrontent trois millions ? S'ils le font, je n'y vois pas des héros, mais des fous, des enragés; il les faut punir ou les envoyer aux Petites-Maisons. Toute résistance doit être rationnelle, doit reposer sur une probabilité de succès; sans cela, de quel nom qu'on la pare, c'est pure extravagance, qu'on ne doit pas encourager par des tableaux à cause du mauvais exemple. Il y a des gens capables, en petit nombre, de faire manquer un grand mouvement par une défense intempestive et opiniâtre. Je vous conseille de choisir dans notre histoire de beaux sujets, les temps modernes n'en manquent pas. »

Désolé de l'embarras que ces paroles jetaient sur ma composition antique, je baissai la voix, et de manière de n'être guère entendu que du premier consul, je dis :

« Une intronisation royale aurait du succès. »

— « Pas encore, répliqua-t-il en riant. Oh ! républicain ! qu'il y a loin de là aux Thermopyles ! Au reste, faites à votre guise ; je sais que votre pinceau est une des célébrités de mon époque. Tout grand tableau d'apparat qu'il

vous plaira de peindre vous sera payé cent mille francs. »

Plus tard, il fut proclamé empereur. La première fois qu'il me vit, lui, rempli de son idée, me fit signe d'approcher, j'obéis, et aussitôt :

« Avez-vous des dessins prêts ? »

Je le compris ; et, m'inclinant : « Ce ne sont pas, dis-je, les dessins qui manqueront ; mais sais-je où se fera la cérémonie, et sous quel costume ? »

— « Nous en reparlerons. »

Qui n'aurait cru qu'après cette conversation ce serait moi qu'on chargerait du programme artistique du sacre. Eh bien, on me mit de côté, et Isabey l'emporta sur moi. Aussi tous ces attirails furent petits, mesquins, étriqués ; on tourna en cercle autour du passé, tandis qu'on pouvait rappeler toute la pompe de l'empire romain.

Au reste, lui-même s'occupa beaucoup de tous ces objets du détail, des vêtements, des honneurs ; il fit l'écusson de l'empire.

LE COMTE FABRE DE L'AUDE. Messieurs, en ma qualité de procureur général du conseil du sceau

des titres, je peux vous rapporter, à ce sujet, des particularités que vous ignorez sans doute.

Dans le principe, certains proposaient au premier consul de le faire roi.

« Cela ne me convient pas, répliqua-t-il; on a tué la royauté sur l'échafaud de Louis XVI, il faudrait la retirer du milieu des décombres où elle est ensevelie. Le titre d'empereur, bon, il me fait franchir l'intervalle de dix siècles; je me trouve dès lors, non le successeur de Henri IV, de Philippe-Auguste, mais celui de Charlemagne, et me rattache à l'ancien empire romain; il me donne des droits à la suprématie sur les têtes couronnées et au protectorat de l'Allemagne; avec le titre d'empereur, je peux me dire le chef suprême de l'Italie. Je ne viole ni ne fais violer aucun serment, et chacun sera satisfait. »

C'était au comte Regnault que Napoléon parlait ainsi; tout homme d'esprit qu'il est, il se mit à sourire. « Je vous assure, dit-il, que je ne me fâcherai pas si vous me contraignez au parjure. Nous avons prêté tant de sermens que démêler le bon devient parfois difficile. Vous

êtes pour le titre impérial, soit, sa nouveauté plaira parce qu'elle est antique; la nation s'en accommodera; elle ne déteste que les comités de salut public et les directeurs. Mais des armoiries sont nécessaires à qui prend rang parmi les souverains. Avez-vous des armes particulières, ou bien prendrez-vous l'écusson de votre père, qui est *d'azur, au râteau d'or en pal, accosté de trois fleurs de lis, deux en chef, une en pointe.* »

— « Mon cher, repartit Napoléon, vous vous trompez; qui vous a dit que c'était là le blason des Bonaparte? On n'a donc pas consulté les registres de l'École militaire, pour mes frères et pour moi, et les archives de Saint-Cyr pour ma sœur Élisabeth, qui y fut élevée. Là on aurait vu que notre écu porte *des gueules aux deux barres d'or, accompagnées, en chef à sénestre et en pointe à dextre, d'une étoile de même. L'écu, en dehors, est accosté, en guise de support, de deux lettres gothiques, B et P, et est sommé d'une couronne de comte.* Madame de Permon me fait cadeau aussi du blason des Comnène, qui est le sien; je ne le prendrai

pas non plus. Je veux en tout être amalgamé avec la France, c'est ma mère adoptive; elle et moi nous aurons le même bouclier, »

— « Alors, répliqua Regnault, vous choisirez l'ancien coq gaulois, il pourrait tenir dans ses pattes un étendard tricolore. »

— « Le coq, dit Napoléon, malgré ses qualités, n'est pas assez noble pour représenter une grande nation; il faut un animal qui en impose davantage, qui soit l'emblème de la puissance; un éléphant par exemple, un lion, couché sur la carte de France, la patte en avant, posée sur la ligne du Rhin, et pour devise : *Gare à qui me cherche.* »

— « Ma foi, reprit Regnault, pourquoi fixer ainsi des limites que le lion me paraît *homme* à dépasser? »

Napoléon approuva la réflexion; on se mit à chercher. Regnault proposa les fleurs de lis; ce nom fit l'effet de la machine électrique.

« Jamais, s'écria Napoléon, ces signes d'une maison proscrite ne reparaitront parmi nous : je ne suis pas le fils de Louis XVI, je commence une nouvelle dynastie, ou, pour mieux dire, je fonde un empire. Ne rappelons pas ces vieux

souvenirs, tenons-nous-en à nos jeunes institutions. Je fonde un empire, ce n'est pas celui de Hugues Capet, il ne remonte qu'à moi ; les choses, les mots sont les mêmes ; vos fleurs de lis, vos drapeaux blancs appartiennent aux Bourbons ; je garde les trois couleurs avec lesquelles on les a chassés ; il faut que l'on reconnaisse, à la différence de forme et d'éclat, la bannière autour de laquelle on se rangera si la lutte recommence. Vous ne connaissez pas le pouvoir des souvenirs sur les hommes : arborez un drapeau blanc fleurdelisé, et la moitié de la France va croire au retour inévitable de Louis XVIII, auquel personne ne songe aujourd'hui. Je suis empereur..., je succède à Charlemagne, aux Césars, je dois avoir leurs emblèmes. L'empire et moi nous aurons un aigle aux ailes déployées, armé de la foudre ; il sera d'or et placé sur un champ... Quelle est la couleur la plus noble ? les gueules, je crois... Eh bien ! sur un champ de gueules... Mais, non, les Parisiens trouveraient cela trop rouge ; ils en feraient des plaisanteries, ils seraient capables de prétendre que mon aigle, au lieu de voler en l'air, nage dans le sang. »

— « Le manteau sera-t-il semé d'aigles ? »

— « Non, ce serait d'un mauvais effet; on y mettra des étoiles, ou plutôt des abeilles d'or, ce dernier emblème aura quelque chose de national; on en trouva dans le tombeau de Chilpéric. Cet insecte est le symbole de l'activité; un aigle d'or, la foudre en ses serres, posé sur un champ d'azur, image du ciel dans lequel il règne. Les étoiles seront pour moi, les abeilles pour le peuple; en voilà plus qu'il ne faut : quant à ma livrée, je la prendrai verte; je ne la veux pas bleue, dans la crainte que cette couleur ne rappelât les Bourbons : le pavillon tricolore nous conduira à la victoire, et les Français à venir n'auront rien de ceux d'autrefois; l'empire des lis sera aboli sans retour; nos couleurs, nos emblèmes, tout se rattachera à moi; je serai pour nos enfans le commencement de toutes choses. »

Nous admirâmes, lorsque le comte Fabre eut achevé de parler, la profondeur des vues de Napoléon, et en cette occurrence le prince Cambacérès nous dit :

« Vers le 2 janvier 1804, je travaillais avec lui, étant second consul. La séance finie, je me levai : lui, me retenant, se mit à dire :

« Il n'est pas tard; demeurez, nous cause-

rons ensemble. Je ne serais pas fâché, cher collègue, de prendre langue avec vous sur ma position actuelle. Les étrangers me traitent bien, mais comme dans notre gouvernement rien ne leur paraît stable, ils hésitent à s'unir plus intimement avec moi : cette hérédité du consulat leur donne à penser ; ils trouvent étrange que je sois le chef héréditaire du gouvernement, et que, d'une autre part, je ne sois que le premier magistrat de la République. Cela gêne les rapports diplomatiques ; que vous semble ? n'est-il pas moyen de sortir d'un pareil provisoire ? »

« Je ne vous cache pas, messieurs, dit le prince, en s'adressant à nous, que chaque jour mes idées reculaient vers un meilleur ordre de choses. Les tristes essais que nous avons faits de la République avaient assez prouvé que ce mode d'administration était incompatible avec un État vaste, où chaque citoyen ne peut surveiller l'universalité des citoyens, et, par suite, ne s'opposer que très imparfaitement à l'établissement de la tyrannie. La prospérité qui avait succédé chez nous à la terreur, à la famine, au découragement ; le commerce rétabli, l'agriculture florissante ; les arts, la religion restaurée : tout

cela m'avait convaincu de l'avantage d'une monarchie, surtout avec un chef tel que le premier consul. Je m'étais donc exercé à traiter ce sujet assidu, et, me voyant attaqué, l'envie me prit de faire assaut de franchise, de rompre la glace; et, m'arrêtant tout à coup, car je marchais dans le cabinet, par contenance :

« Il s'agit de savoir si la poire est mûre; si elle l'est, pressez-vous de la cueillir. »

— « Qui nous l'apprendra ? »

— « Les préfets, les collègues électoraux. Jetons en avant des paroles hasardées; voyons comment on les accueillera. Quant à moi, je suis persuadé qu'il y a dans la masse de la nation un retour complet vers la monarchie. »

— « Vous présumez donc que la reconstruction de la monarchie ne sera pas vue de mauvais œil ? »

— « Tous les bons esprits la demandent. »

— « Puis, mon cher collègue, ce ne serait pas au profit des Bourbons qu'on la rétablirait. »

— « Je l'entends bien ainsi. Quant à moi, je suis prêt à coopérer à ce grand œuvre. »

— « Vous êtes sage.... j'ai réfléchi.... au titre de roi, il ne me convient pas; je me présenterai

à la France, à l'Europe, avec un titre nouveau, plus imposant, plus solennel, plus auguste; je laisserai sans retour la royauté de Hugues Capet; je reconstitueraï l'empire de Charlemagne, ce qui, dès l'abord, élèvera le César créé au dessus des rois, et, dans la suite, lui facilitera la reprise de tous les droits annexés à l'empire d'occident, et que l'Allemagne a ravis à la France. »

— « C'est une belle pensée. »

— « C'est, d'ailleurs, que nous tous, qui avons juré haine à la royauté, n'avons pas songé à prêter serment contre l'empire; ce titre d'empereur ne choquera aucune cervelle républicaine; je crois qu'à vouloir autrement que ce qui existe, c'est à cela seul qu'il faut s'attacher. »

— « Mais, dis-je, en adoptant les formes de la République romaine, dont nous avons déjà le sénat, les tribuns, les questeurs, les préfets, conserverez-vous sous l'empereur les deux consuls, l'un, chargé des finances, l'autre, de l'administration générale? »

— « Non, me fut-il répondu vivement, le titre de consul disparaîtra dès qu'il ne peut être annuel; ceux de prince archichancelier et de prince architrésorier le remplaceraient peut-être avec éclat. »

— « Va pour l'archichancelier, » dis-je, satisfait au fond que le lion me fit une si belle part.

Notre première conférence finit là ; d'autres suivirent, où furent appelés particulièrement MM. Regnault, Fabre de l'Aude, Maret, de Fermont, Fourerroy, Fontanes, Monge ; les maréchaux Davoust, Pérignon, Masséna, Moncey, Mortier, Ney, Bessièrès et Bernadotte ; ce dernier n'était pas le plus maniable ; on lui détacha son beau-frère, Joseph Bonaparte, qui, à force de le maquignonner, parvint à le détourner de frapper d'un vote négatif la création de l'empire ; la Providence l'a récompensé de ce retour à de saines idées, en le portant, lui aussi, sur un trône dont il fera la gloire et où il trouvera le bonheur.

Il me semble que jusque-là le général de la république, le maréchal de l'empire, le prince de Ponte-Corvo, le prince royal, enfin le roi de Suède, Charles-Jean Bernadotte, n'a pas été traité comme il le mérite, ni examiné sous tous ses aspects : la passion a dicté presque la totalité des jugemens portés sur ce haut et auguste personnage. Mon projet est de tenter d'écrire une his-

toire exacte de sa vie, là on le verra, j'espère, tel qu'il est. La France, plus le siècle marchera, comprendra tout ce que vaut cet homme, l'un des plus illustres de ses enfans ; et l'avantage, lorsqu'on lui fait perdre l'Espagne, qu'elle retirera, d'avoir dans le nord de l'Europe un monarque sorti de son territoire, et dont la postérité se ressouviendra toujours que ses pères étaient concitoyens de Henri IV. La vie de Charles-Jean et celle du prince Eugène m'occuperont bientôt.

CHAPITRE III.

Audience secrète accordée par S. M. Louis XVIII à Cambacérés.

— Peinture du lieu. — Portrait du roi. — Détails curieux. —

Pressentimens sinistres. — Comment on eût pu éviter leur réalisation. — *Frans-maçons et Pénitens blancs*, anecdote carcassonnaise. — Scène plaisante entre trois personnages sérieux.

— *Je veux une couronne fermée*, anecdote inédite, extraite des archives de la famille impériale. — Madame mère, sa haute sagesse.

— Calomnies redressées en passant. — *Un vampire au XIX^e siècle*,

histoire racontée par un ministre de la police. — *Disparition*

terrible et mystérieuse, anecdote languedocienne. — Fierté

extraordinaire de lord Bathurst. — Baron Pasquier, préfet de

police. — Ses trente mille fripons. — *Les boucles de diamans*,

historiette. — *L'écrin et la tabatière*, ou le voleur dupé, anecdote.

— Robespierre et les Anglais. — Le mariage impossible.

— Scènes curieuses en 1794. — L'habit bleu et le bouquet de

roses de Robespierre. — Récit de Tallien. — Le second hymen

royal, et cause vraie de la mort du duc d'Orléans.

J'arrivai un soir, de bonne heure; le prince avait diné seul, et ses intimes s'étaient dispersés; je le trouvai fort gai, je le lui dis.

« Mon enfant, me répondit-il, cela ne doit pas

vous surprendre ; j'aime Paris, en homme qui ne saurait vivre ailleurs. Eh bien ! on me tourmentait, on voulait que je sortisse de France, je n'ai fait ni un ni deux, et, laissant de côté MM. l'abbé de Montesquiou, alors ministre de l'intérieur, de Talleyrand, encore grand chambellan et ministre des affaires étrangères, et de Blacas, ministre de la maison du roi et favori de S. M., je me suis adressé directement à Louis XVIII. Ma lettre franche et ferme a plu ; le roi m'a fait dire qu'il consentait à me voir, mais en très grand mystère, et sous condition que les journaux de l'opposition n'en diraient rien ; j'ai tout promis, et ce matin j'ai vu le roi. »

— « Vous l'avez vu ? répétait - je. Eh bien ! Monseigneur, avez-vous été content de lui ? »

— « Il était seul dans sa chambre ; je suis venu là par un escalier de service, que, du temps de l'empereur, je connaissais bien ; je suis entré, j'ai fait mes révérences en homme qui sait les faire, et le roi alors m'a dit :

« Duc de Cambacérès, je suis charmé de vous voir ; je sais tous les services que vous avez rendus à mes fidèles serviteurs ; je sais que votre vote dans le fatal procès n'a pas compté pour la mort,

et que votre intention était d'éluder; je sais, enfin, combien vous êtes sage. J'ai fort à me louer que Bonaparte n'ait pas écouté vos avis. Je ne demande pas mieux que de vous donner des marques de ma bienveillance. »

— « La bonté du roi me confond, ai-je répondu; il sait que pendant son exil j'ai cherché à le sauver de plus d'un péril; à Varsovie, par exemple. »

— « Oui, mon cousin, sans vos avis, l'homme envoyé me faisait périr; il y a ici quelqu'un qui a voulu se donner les gants de cette révélation; je vous l'ai restituée, que désirez-vous? »

— « Vivre à Paris, de manière à pouvoir jouir des grandes qualités du roi. »

— « J'ai résolu de ne bannir personne; je ne débiterai point par vous. Je voudrais être en position de vous appeler à mon conseil, cela n'est pas encore possible : trop de gens, trop de préjugés s'y opposeraient; mais le temps s'écoulera, les inimitiés seront moins vives; je me rappellerai que Bonaparte, qui s'y connaissait, vous signala comme la meilleure tête de l'empire. Je gage que vous n'auriez pas fait la faute coupable que vient de commettre l'irréflexion de M. Car-

not? » (Carnot venait de livrer au public son fameux mémoire, où il justifiait le régicide.)

« Je me suis récrié ; j'ai assuré au roi, et c'est vrai, que, hors de me mettre à genoux devant Carnot, j'avais fait tout ce qui était possible pour le détourner de lancer au jour ce mémoire malencontreux. Sire, ai-je dit, j'ai fait observer à M. Carnot le tort qu'il causerait à tous les votans, beaucoup se repentent ; on va les persécuter de nouveau. Il n'a tenu aucun compte de mes instances. Du moins, ai-je ajouté, ne l'exposez pas en vente. »

— « C'est une bien mauvaise action, a dit Louis XVIII. On voudrait que je punisse ce régicide ; je me suis lié les mains, j'en suis bien aise, mon cousin. Tout le bonheur de la restauration serait perdu s'il me fallait verser du sang. N'est-ce pas, Monsieur, qu'un tel événement, net de catastrophes sanglantes, est presque incompréhensible ? »

— « Je vous avoue, mon cher Léon, me dit le prince, que j'ai été charmé d'être conduit sur un terrain où, sans lâcheté, je pouvais louer le roi franchement. Je lui ai adressé les mots suivans :

— « Sire, votre rentrée est un miracle ; votre conduite, l'effort sublime de la sagesse ; l'exécution du testament de Louis XVI vous rend à jamais cher et vénérable à la nation ; mais, Sire, réglez long-temps, bien long-temps ; il le faut pour la consolidation de l'édifice. »

— « Vous êtes content de la charte ? »

— « C'est un pont jeté sur un abîme, le seul au moyen duquel on a pu franchir le gouffre en pleine sécurité. Ce sera le phare éternel des Français et leur constante étoile polaire. »

— « L'œuvre me semble claire et bien coordonnée. »

— « Elle réserve au trône toute la puissance nécessaire à sa conservation ; elle laisse au peuple toute la liberté dont il a besoin. Le roi a résolu victorieusement un problème bien difficile. »

— « Mon Dieu ! monsieur le duc, engagez les hommes de la Révolution à se rallier à nous, ils s'en trouveront bien. Notre intention est de faire comme Bonaparte, de tout accueillir, d'employer les gens utiles, militaires, civils. Dans le premier instant on m'a fait commettre des injustices, je les réparerai, soyez-en sûr ; j'apporte avec la

paix une prospérité inconnue; la France n'en a pas eu encore de pareille. J'ai vu en Angleterre les avantages de la protection accordée à l'industrie. Mon seul désir est union et oubli; quant à vous, homme de sens, de tact, de réserve, vous jouissez à l'étranger d'une haute réputation. On s'étonne que vous ne soyez pas dans mon conseil. Je vous le répète, vous y viendrez et bientôt; restez à Paris, voyagez, allez, venez, faites-en à votre aise; si par hasard des combinaisons d'intrigants tentaient à vous troubler dans votre intérieur, adressez-vous à moi, je soufflerai sur le château de carte malicieux, et il s'écroulera sans vous blesser sous ses ruines. »

« Le roi m'a salué, je suis parti rayonnant de joie. Ceci ne sera su que de peu; vous êtes discret, vous m'êtes attaché, je vous ai mis du nombre.

» Je remerciai le duc de sa bonté; je la méritais par l'attachement sincère que je lui portais et que je lui voue encore. Je me plais à lui rendre justice et à proclamer ses vertus. Ce jour-là, je lui demandai ce qu'il pensait sur la position des choses; il ferma les yeux, serra les lèvres, selon

son usage, l'une contre l'autre, fit une demi-grimace, qui ne l'embellit pas, et, après une minute de méditation :

« Je voudrais ne nous prédire que des prospérités, et je vois l'avenir gros de tempêtes. L'empereur ne peut être à l'île d'Elbe que provisoirement; on le pousse à revenir en France; s'il y rentre, tout sera bouleversé, et l'Europe en feu pour plus de cinquante années. Le roi est un monarque du plus rare mérite; si un coup de tonnerre ne le déracine pas, il mourra sur le trône; mais, après lui, les conseillers inhabiles seront écoutés, les femmes reprendront du pouvoir; on aspirera à la futilité, comme l'une des quatre fins de la bonne compagnie, on mécontentera l'armée, les gens de lettres, qui forment un ordre dans l'État; et un *dégringolando* universel suivra. »

— « Et pour l'éviter, Monseigneur, que faudrait-il faire? »

— « Il eût suffi de se coucher dans le lit de l'empereur, on n'eût dû voir, dans ce qui a eu lieu, qu'une question de personne et non de principes. *L'empereur est mort, vive le roi!*

— Ah! le roi! — Oui, le roi, c'est la même

chose que l'empereur. — En êtes-vous certain? — Comment en douter? chaque chose n'est-elle pas à sa place? — Oui, certes! — Et chaque fonctionnaire a son poste. Jusqu'aux dénominations sont pareilles; voyez les toques sur tous les écussons, les codes sont en vigueur; je vous le répète, sauf que le chef s'appelle roi, nous sommes en plein empire, le drapeau est demeuré tricolore, l'aigle le surmonte, et on l'a semé de fleurs de lis au lieu des abeilles; tous les changemens se sont bornés là, et on ne sera évincé chacun de son poste que par mort naturelle ou abdication volontaire. Que vous semble de ce rêve, en le réalisant on eût ôté le prétexte aux inquiétudes, aux récriminations; l'habitude nous avait façonnés à l'obéissance, on se passait de liberté de la presse, de liberté individuelle: la conscription amoindrie par l'état de paix aurait rendu tout le monde heureux; au lieu de cela, on nous menace d'une réforme complète, on fait peur, on intimide. Cela finira mal; qu'allez-vous faire?

— « Me tenir à l'écart, attendre et voir. »

— « Ne vous mettez d'aucune association. »

— « Monseigneur, je n'ai voulu, je vous en demande pardon, ni de la franc-maçonnerie, ni

des pénitens, et je me garantirai des complottiers divisés en deux sections bien tranchées, fripons et dupes. »

— « Quoi ! un Montpeilleraise, enté sur Toulouse et greffé de Carcassonne, n'a endossé ni le froc bleu, ni le noir, ni le gris, ni le blanc.

— « Mon beau-père, prieur de la Confrérie blanche, à Carcassonne, s'imagina de livrer mon pom à *Messieurs*, mais il fallait ma personne; c'était moins facile; il rêve et se figure qu'un refus direct est impossible; en conséquence, un matin que j'étais chez lui dans mon cabinet à écrire, on en ouvre les deux battans, et un maître Jacques me jette à l'oreille :

« Messieurs du bureau des pénitens blancs de Carcassonne. »

« Stupéfait, je me lève; voilà tous les dignitaires devant moi, moins le prieur qui, pour cause, s'était retranché derrière la porte; le bel-esprit de la compagnie me harangue, me cite tous mes aïeux jadis *pénitens*, et que tous les miens le sont aujourd'hui encore; il conclut en disant que, sur la demande expresse de M. G..... de M...., mon beau-père, j'ai été nommé à l'unanimité.

» C'était le moment décisif, refuser paraissait

impossible, il y aurait peut-être même un danger d'éluder; le fanatisme dans le Midi n'est pas éteint; je salue de nouveau, et prenant mon parti :

« Messieurs, dis-je, mon bonheur serait grand de pouvoir m'associer à vos œuvres, mais un obstacle formel s'y oppose, je suis janséniste, et, à ce titre, ne peux être pénitent blanc. »

« La solennité mise à mes paroles interloque ces bons bourgeois, tous très entendus en commerce, en pratique, mais ne sachant, et Dieu les y maintienne, rien des propositions de l'évêque d'Ypres, ignorant son nom, les querelles suscitées par la bulle *Unigenitus*. Être janséniste, qu'est-ce?... sans doute une confrérie rivale et jalouse de Messieurs *les blancs*; et l'on chuchote autour de moi : »

« Ah! puisque Monsieur est janséniste....., il ne peut pas....; mais son nom, rien que son nom? »

« Eh! Messieurs, vous savez trop les devoirs d'un janséniste pour lui faire sérieusement cette proposition. »

« Ceux qui connaissent le moins, je le répète, l'interprète de saint Augustin, et Molina, son antagoniste, sont loin de convenir de leur igno-

rance. On recommence les exclamations de politesse et de regrets, je fais les révérences, et, avec cette habitude de savoir pousser hors de son cabinet qui ennuie et fatigue, je provoque une retraite à travers ma chambre à coucher, les salons, l'escalier, et je la presse tant que sous le vestibule d'entrée elle est en pleine déroute. Là j'abandonne la poursuite de l'ennemi qui se rallie pour quereller mon beau-père (le respectable prieur) de la fausse démarche qu'il a provoquée, et je remonte en riant, prêt à soutenir l'orage de famille. »

— « Vous êtes donc janséniste ? me demanda S. A. S., que le récit avait amusée.

— « Moi, Monseigneur, Dieu m'en préserve; je suis en religion comme en politique, pour l'unité; j'approuve et condamne ce que condamne et approuve l'Église, j'aime la science et la sévérité de Port-Royal, mais je crains qu'on y tende au républicanisme. »

— « Nous avons eu, dans la Révolution, des jansénistes par douzaines sous les drapeaux jacobins. »

— « Hélas ! je l'ai vu, Monseigneur. Foi de charbonnier; soumission à l'autorité, on dort

tranquille et on ne vaut pas moins pour ça. »

— « La position pénible où l'on vous avait placé, à bonne intention toutefois, me rappelle quelque chose d'à peu près semblable. »

— « Oh ! que Son Altesse Sérénissime me fasse la grâce de me le répéter, ce sera pour moi une bonne aubaine pour grossir ces notes dont Monseigneur d'abord, puis Messieurs les comtes de Roche... d'Al... Regn... et Fabre de l'Aude sont les providences visibles. »

— « Je le sais, et aussi j'ai ma pensée quand je vous livre tant d'anecdotes, il y a force traits piquans que j'aurais du regret à perdre ; peut-être ne me conviendrait-il point d'en parer mes mémoires ; si je ne les écris, elles seront perdues : dès lors je vous les abandonne à vos risques et périls, faites-en votre profit maintenant ; et, après le préambule d'apparat, écoutez moi :

« L'empereur prospérait, Napoléon faisait des rois presque autant que des maréchaux, Murat passait du grand duché de Berg au trône de Naples, lorsqu'un beau matin, voilà qu'on m'annonce qu'une voiture est descendue dans ma cour, et qu'un grand, vigoureux et bel heiduque a transporté dans mon plus somptueux

salon et couché sur ma plus moelleuse bergère une dame..... Ah ! miséricorde ! je m'écrie, c'est S. A. I. Madame la princesse de Guastalla (madame Borghèse, la jolie Pauline Bonaparte). Je courais déjà épouvanté de tant d'accrocs au cérémonial, lorsqu'en jetant les yeux au travers d'une fenêtre donnant sur le jardin, je vois venir à moi..., qui..., l'empereur en personne ; il s'est fait ouvrir la petite porte de service ; le prince Berthier est, je crois, avec lui... ; quelle rencontre !... Charybde et Scylla. En vérité, j'aurais feint peut-être de ne pas reconnaître le chef suprême, si lui, d'un geste impérieux, que je ne pus traiter incognito, ne m'eût appelé. Vous le savez, mon enfant, l'obéissance était passive pour vous comme pour moi, je fis donc volte-face et, m'exclamant, j'allai à Napoléon :

« Prince, me dit-il, je sais que ma sœur désire vous parler, je vais écouter ses coups de tonnerre ; consolez-la, ne m'engagez en rien et ne la faites pas plus attendre long-temps, elle ne vous le pardonnerait pas. »

« Me ressouvenant de la position fatale de Britannicus avec Néron, dans la tragédie de Racine, lorsque Junie va se plaindre, au premier,

des cruautés du second, je répétais en cheminant et pour ma gouverne, des vers de Racine.

» Jem'attendais à une fâcheuse réception, mais, le dirai-je, je me trouvais en arrière de mon attente; la princesse, dès qu'elle me vit, s'emporta contre mon *manque d'usage*, se plaignit de ne m'avoir pas trouvé à la porte de mon hôtel, et lorsqu'elle eut épuisé la kyrielle de sa mauvaise humeur :

« Madame, lui dis-je, si Votre Altesse Impériale eût songé à me prévenir de l'honneur qu'elle voulait me faire, je me serais conformé de tout point au cérémonial de la cour; mais comme la science infuse ne m'est pas accordée, je n'ai appris que par mes gens, et lorsque Votre Altesse Sérénissime était déjà chez moi, que je possédais la sœur de notre auguste monarque. »

— « Sa sœur, Monsieur, ah! dites la malheureuse, l'abandonnée, la misérable esclave.

— « Eh! madame! répondis-je, est-il possible que, traitée avec tant de faveur par S. M. I., vous puissiez vous plaindre? »

— « De la faveur à moi? quelle dérision, à moi que l'on traîne dans la boue! »

— « En vous élevant à la dignité de princesse

impériale, en vous donnant le duché de Guastalla, en vous faisant épouser un prince romain ! »

— « Le beau mariage, la superbe position; en effet, je dois en être fière, lorsque je vois Caroline, reine, ma belle-sœur, reine, la fille de Joséphine, reine ou prête à l'être, il y aura un royaume pour la femme de Jérôme, Élisabeth sera hors de pair avant peu, et moi, rien, moi. Écoutez, Monsieur, ce que j'ai à vous dire. Allez trouver Bonaparte, dites-lui que s'il ne me fait reine, je lui réserve un coup de tête qui ne lui plaira pas. »

— « Et que votre amitié nous épargnera. »

— « Moi, l'aimer, je le déteste, c'est un monstre. »

— « Eh ! princesse ! m'écriai-je tout épouvanté, sachant qui nous écoutait, en France les murailles ont des oreilles. »

— « Oh ! je m'en moque comme de la police, je le lui chanterais à ses oreilles; oui, je me réfugierai en Angleterre, ou il ne mourra qu'à ma main. »

« Plus effrayé encore, j'allais répondre lorsque l'empereur m'en épargna la peine; il ouvrit la

porte, et, se présentant à la princesse stupéfaite :

« Folle, dit-il, vous n'irez pas en Angleterre, mais à Charenton. »

— « Ah ! tu m'as suivie ! répondit la beauté capricieuse ; m'as-tu crue assez folle pour qu'en te quittant j'allasse me jeter à la Seine, comme je t'en avais menacé ; j'ai voulu employer Monsieur (elle me désignait du geste), et le porter à te parler, je veux une couronne, mon bon petit Napoléon, une, n'importe laquelle, fais moi reine de Portugal, de Danemark, d'où tu voudras, j'irais même régner en Suisse, à Corfou, n'importe, mais je veux une couronne fermée, serai-je la seule qui ne la porterai pas ainsi... Ah ! méchant, va, tu me feras mourir. »

« Et aussitôt, des torrens de larmes coulent des plus beaux yeux du monde ; la voix passe de l'aigreur à la mignardise. La princesse sans doute était toujours charmante, eh bien ! dans ce moment, elle me parut adorable ; je ne m'étonnai pas de l'ascendant qu'elle prenait sur l'empereur. »

» Celui-ci, d'abord furieux à mesure qu'elle débitait ses patenôtres, perdait insensiblement de sa colère, et, à la fin du discours, désespéré des

pleurs répandus en abondance, il se mit à dire :

« Mais n'es-tu pas contente? je te comble; les royaumes ne viennent pas à ma volonté; d'ailleurs, ton mari n'est point Français. »

— « Laisse-moi divorcer. »

— « Que Dieu t'en garde! »

— « Je veux être reine ou je vais à Londres. »

« — Tu iras à Vincennes: »

— « Je t'en défie, car je m'étranglerai en y entrant. »

Je ne sais ce que cette menace rappela au cœur de Napoléon, mais je vis ses muscles se crispier, ses yeux étinceler, ses dents mordre les lèvres jusqu'à en tirer du sang, et avec une voix saccadée :

« Tant mieux, madame, vous me débarrasseriez d'une extravagante qui me donne plus de peine à gouverner que toute l'Europe ensemble. »

— « Je le crois et ne m'en étonne pas; tous ces souverains sont des poltrons, je suis ton sang, j'ai ton caractère; ah! Napoléon! tu devrais

être fier qu'une aussi jolie femme te ressemble ! »

» Et la coquette le regarde en souriant, lui lance des regards incendiaires; la sévérité de mœurs de Napoléon n'aimait pas ce manège dont la malice aurait empoisonné l'innocence; il savait les bruits horribles et atroces qu'on avait fait courir, et il éprouva du dépit que sa sœur y prêtât par un acte qui n'était que l'action naturelle d'un enfant gâté; et aussi pour que moi-même je ne pusse prendre le change, et accréditer un mensonge infame :

« Madame, dit-il, vous me faites pitié, je vois qu'il faut vous conduire à la baguette; je vous ordonne de vous rendre sur-le-champ chez Madame mère, et là, d'attendre les ordres que Monsieur le prince archichancelier vous intimera de ma part. »

— « Je veux une couronne fermée. »

— « On dirait, à ouïr vos plaintes, on dirait que je vous fais tort de la succession du feu roi, notre père. »

« Ce fut, me dit Cambacérès, dans cette circonstance que l'empereur tint ce propos pour la première fois : il l'a répété dans un autre; ce qu'il

y a de certain, c'est que la plaisanterie fit ce que la raison avait en vain tenté. La princesse Borghèse reçut un tel coup de ce persiflage parfait, que la honte lui vint de son emportement, surtout lorsqu'un coup d'œil rapide jeté sur le passé lui eut fait voir d'où elle venait, et où, grâce à son frère, elle était montée; je reconnus en elle ce changement, à la position inclinée qu'elle donna à sa tête, au sourire qu'elle réprima pour ne pas laisser apercevoir sa défaite. Napoléon lui demanda si elle était venue seule, elle nomma une de ses dames, je ne me souviens plus laquelle, qui l'attendait dans un autre salon.

« Eh bien! qu'elle entre ici, dit l'empereur. »

« J'allai sonner; l'ordre fut donné; la dame parut: S. M. I. et R. lui commanda de ne pas perdre de vue madame la princesse Borghèse, et puis se tournant vers moi, ajouta :

« Passons dans votre cabinet. »

— « Ah! sire! je suis à vos ordres, mais puis-je laisser partir S. A. I. sans lui rendre les honneurs qui lui sont dus? »

— « Vous avez raison, faites vite. »

» Il partit le premier ; on vint enlever la princesse , tout comme on aurait fait d'un petit enfant , et la malicieuse ne me congédia que lorsqu'elle ne put plus me retenir convenablement. Dégagée d'elle , et à ma grande joie , j'eus un saut où S. M. m'attendait , je la trouvai marchant à pas précipités. Dès qu'elle me vit :

« Eh bien ! prince , voilà l'une des mille scènes qu'on ne cesse de me faire , que je supporte , moi , si rude tyran. Ce matin elle est venue me trouver , m'a querellé , a pris le haut ton , finissant par dire qu'elle se noiera ; je la vois si exaspérée , je la sais si mauvaise tête , que la frayeur me gagne ; elle sort , monte en voiture , je m'empare du premier cabriolet que je trouve dans la cour des Tuileries ; elle passe les ponts , je me doute où elle va , je puis m'introduire par votre fausse porte , vous savez le reste..... Une couronne fermée à un Borghèse... ; je soulèverais toute l'armée ; ce sont de vrais princes , je le sais bien , mais les rois de ma façon doivent être de mon sang , ou avoir reçu le baptême du sabre ; je veux cependant la contenter en quelque chose. Son mari deviendra gouverneur gé-

néral du Piémont ; vous le lui direz de ma part, je lui donnerai, à elle, un million pour nettoyer ses dettes et faire remonter ses diamans. . . . Un million, c'est une somme ; que d'heureux on ferait, en la distribuant ! Ah ! prince ! les familles nombreuses sont une croix pour ceux à ma place ; j'ai toujours envié le bonheur de Melchisedech à qui on n'a connu ni père, ni mère, ni frère, ni surtout des sœurs. »

« Cette fin nous fit rire. L'empereur me détailla ses intentions et retourna aux Tuileries. Je m'en allai chez Madame mère ; c'était une digne et sage matrone, que cette vénérable dame ; on la ridiculisait parce qu'on ne la connaissait pas. Jamais il ne fut meilleure mère et femme plus forte et plus énergique. Lors des derniers événemens qui ont amené la chute de son fils, la dernière fois que je l'ai vue elle m'a dit :

« Je ne me plaindrai aucunement, de quelque manière que ceci finisse, pourvu que Napoléon s'en retire sans aucune perte d'honneur ; tomber n'est rien quand on finit avec noblesse ; tomber est tout quand on termine avec lâcheté ! »

« Et, en s'énonçant ainsi, elle se grandissait, relevait sa belle tête. Je croyais voir Agrippine,

mais Agrippine vertueuse, et seulement épouse de Germanicus. Lorsque j'arrivai chez elle, on lui avait déjà tout appris; elle ne permettait pas la révolte parmi ses enfans, et leur répétait sans cesse : « *Mon mari a transmis son pouvoir à Napoléon, nous devons tous lui obéir, car il est votre père!* » En vertu de ce principe, elle avait déjà querellé, rabroué la jolie et maligne princesse, qui boudait à l'écart. Madame mère me reçut avec la solennité d'usage, que savait si bien maintenir la parfaite comtesse de Fontange, sa dame d'honneur; je fus reçu par M. le ci-devant duc de Brissac, alors comte, sénateur et chevalier d'honneur de madame Lœtitia. Celle-ci me dit :

« J'ai chapitré la princesse, elle reconnaît sa faute. »

« Je répétais les paroles sacramentelles de l'empereur. Madame Borghèse, en les écoutant, fit une moue superbe, et, voyant qu'une autre querelle s'élevait à ce sujet entre la fille et la mère, je me hâtai de battre en retraite et de courir aux Tuileries instruire l'empereur que ses ordres étaient accomplis. »

« Est-elle reconnaissante? »

— « Je lui contai la vérité. Lui, alors : »

« Oh ! elle n'en démordra pas ! je la connais ; elle veut être reine ! la pauvre femme ne le sera jamais. »

« J'espère, poursuivit le prince, que vous n'êtes pas de ceux qui croient au double incesté dont on a souillé Napoléon ? »

— « Moi, Monseigneur, m'écriai-je ; je le connais trop pour me changer en l'un de ses vils calomniateurs, lui, si chaste, si austère ; lui, si parfait dans son intérieur, aurait déshonoré sa belle-fille et sa belle-sœur tout ensemble, et sa propre sœur ; ce sont abominations dont il était incapable, et qui doivent être familières, au contraire, à ceux qui, les premiers, ont osé les lui imputer. Grâce à Dieu ! je ne suis pas de ceux-là. »

Il y avait toujours quelque fait intéressant à apprendre de S. A. S. Je me ressouviens que, dans une de ses après-dînées, il me raconta le fait suivant :

« Un jour où l'empereur m'avait retenu plus long-temps qu'à l'ordinaire, le ministre de la police, duc d'Otrante, fit demander une audience prompte. — Voyons ce qu'il veut, dit Napoléon. Prince, restez ; j'aime assez à avoir un témoin de ses œuvres. » (L'empereur commençait à se mé-

fier de lui). Fouché entra; il parla d'abord de police générale, puis il dit :

« Un fait bien étrange se passe dans la rue Saint-Éloi, hôtel Pepin; il est arrivé là un individu, il y a douze jours, nommé Rafin. Ses papiers, remis au propriétaire, ont paru suspects; on a environné cet homme d'une surveillance spéciale. Le jour, il va dans diverses maisons : il est très bien mis; sa figure est agréable, bien que sévère. Le soir, il sort de l'hôtel à onze heures précises, prend souvent un fiacre, d'autres fois va à pied, toujours vers le même lieu, le cimetière du Père-Lachaise, et, chaque fois qu'il y arrive, mes agens le perdent de vue; mais, à quatre heures du matin, on l'aperçoit aux environs de ce cimetière; il reprend alors le chemin de l'hôtel Pepin, où il arrive avant le jour. Ce manège répété a excité la surprise de mes hommes. On suit Rafin, presque pas à pas, on le peut; c'est facile pendant le trajet. Mais, aux approches du cimetière, le moment arrive toujours où on le perd de vue. On a posté du monde dans l'intérieur : ceux-là n'ont rien découvert. »

— « Vous me dites là, duc d'Otrante, une

anecdote fantasmagorique, repartit l'empereur.
Est-ce un vampire ? »

— « Sire, ils sont rares en France, au dix-neuvième siècle. »

— « Qu'est-ce donc ? »

— « C'est ce que je saurai. »

— « Le ferez-vous arrêter ? »

— « Il ne commet rien de répréhensible, et j'hésite. »

— « Vous faites bien; il est assez fâcheux qu'il faille remplir les prisons d'État d'insensés qui prennent plaisir à courir à leur perte. Je n'approuve point les mesures préventives. La tyrannie est là; car avec ce système où s'arrêtera-t-on ? Cependant, ce monsieur m'intrigue. A-t-on fouillé ses papiers pendant son absence ? »

— « Oui, Sire; on n'a rien trouvé de louche. »

— « Vous dites que son passe-port l'est ? »

— « Il ne se rapporte pas exactement pour le signalement; on a même cru y reconnaître une surcharge. »

« Moi, alors prenant la parole, je dis : Ce sera peut-être un apprenti carabin ? »

— « C'est possible, répliqua le duc d'Otrante,

du ton d'un homme qui a une tout autre idée. Ceci m'intrigua, et quelque temps après, un matin, lorsqu'il était venu me rendre compte de plusieurs affaires, dont l'empereur m'avait remis la solution, le souvenir de l'homme du cimetière me revint et j'en demandai des nouvelles. Fouclié, alors :

« Monseigneur, me dit-il, nous ne sommes pas au dix-neuvième siècle, comme l'autre fois, et devant vous, je l'affirmai à l'empereur; mais, au neuvième, dixième, onzième ou plus tôt, il y a des prestidigitateurs habiles. »

— « Qu'est-il donc devenu ? »

— « La brigade de sûreté, piquée au vif, imagine de commencer la petite guerre avec Rafin; une belle nuit, on l'arrête, à cent pas du Père-Lachaise. D'abord, d'un coup de poing, il renverse dans la boue deux de mes gaillards les plus solides, qui ont prétendu avoir été frappés, non par une main d'homme, mais par une barre de fer. Les autres l'entourent, le somment, au nom de la loi; il se calme, exhibe, à la clarté d'un réverbère, des papiers convertibles : une carte civique, un passe-port, acte de naissance; bref, tout ce qu'il fallait pour avoir le droit de

circuler nocturnement dans la bonne ville; comme on voulait s'y prendre par ruse, on feint d'être satisfait; il paie à boire en retour des taloches appliquées; on se sépare bons amis. Lui, sort, les autres restent chez le marchand de vin où on l'a conduit; mais des camarades apostés en dehors le suivent, et le perdent à point nommé.

» A quatre heures, le signal est donné par un surveillant qui voit Rafin; on y court, et cette fois, afin d'éviter les jeux de mains, un officier de paix se montre, et, pour cacher le jeu, on arrête tous les passans, trois ou quatre amenés là par hasard; on les fouille, et Rafin avec eux; on retrouve sur lui les pièces de tantôt, et rien de suspect avec; au reste, on presse la recherche, car ceux qu'on en a chargés sont, quoique peu délicats, sur le point d'être suffoqués par l'odeur infecte qui s'exhale de toute la personne de Rafin.

» Deux jours se passent, lui continue à faire des visites, notamment à une jeune et jolie couturière; on s'informe de celle-ci, elle vivait paisible, fraîche, rieuse, et depuis que Rafin la fréquente, elle devient pâle, maigre, malade; on va à une autre maison. Ici la femme est

veuve, et elle aussi perd ses couleurs et son embonpoint. Le troisième jour, un jeune homme d'environ vingt-quatre ans arrive au portier de l'hôtel, il est hors de lui; il demande Rafin, qui est sorti, cela le contrarie, il s'assied et l'attend; une heure après, Rafin arrive. Le jeune homme ne fait qu'un saut jusqu'à lui, le collette. La force prodigieuse de l'aventurier nocturne est comprimée par la fureur de l'assaillant, qui l'appelle *assassin*, *monstre*, et qui, sentant sa force faiblir, tire un couteau et lui porte un coup à l'aîne, mais un seul, rien qu'un; quatre témoins l'ont vu, retenez bien ceci.

» Rafin pousse un cri, lâche son adversaire, et tombe roide mort. Le meurtrier prend sa course et se sauve; on ne le poursuit pas, tant on est troublé, lui, laisse le couteau dans la plaie. On envoie chercher un chirurgien et la police; on déshabille Rafin, et l'on voit le sang jaillir par six plaies; deux à la gorge, deux à l'aîne droite, une dans le bas-ventre et l'autre à la cuisse. Les témoins sont confondus; leurs dépositions sont unanimes. Le jeune homme a saisi d'abord Rafin, a lutté, s'est fait une arme de son couteau, n'a porté qu'un seul coup, a laissé

le fer dans la plaie, et, au lieu d'une plaie, il y en a six, et l'instrument représenté à la justice ne s'adapte qu'à l'une des seules blessures, à l'aîne; les autres paraissent avoir été faites, soit par des poignards, épées, stylets, soit par tout autre outil aign et nullement semblable à la pièce de conviction que le chirurgien, en présence du commissaire, a lui-même extraite du corps de Rafin.

» On visite ses habits, sa chambre; on ne trouve que les papiers déjà connus, mais ni or, ni argent, ni effets. Les actes légaux annonçaient un citoyen de Strasbourg, et là on perd la trace. Les autorités locales ne peuvent rien préciser, à cause des soustractions des registres de l'état civil pendant le temps de la Révolution. On s'est mis à la recherche de l'assassin, on l'a trouvé. Voici ce qui en était : ce jeune homme aimait une demoiselle, Rafin se place entre eux, et est préféré; aussitôt la pauvre fille perd la santé, elle se plaint de cauchemars affreux, que son sang est sucé nocturnement par un être hideux qui néanmoins ressemble à Rafin : ces confidences sont faites à la propre sœur du premier amant, qui s'en alarme. Et, lorsque le matin il

a vu mourir de faiblesse la pauvre fille, son imagination s'est allumée; il a couru provoquer Rafin; et, sentant celui-ci prêt à lui arracher la vie, tant il lui serrait la gorge, il a pris son couteau sans intention de tuer, mais seulement pour se dégager.

» On me soumet l'affaire, elle me paraît si bizarre, que je fais relâcher le jeune homme, surtout lorsqu'un incident, plus surprenant encore, complique la situation. Le corps de Rafin avait été déposé dans une salle basse, on devait l'enlever le lendemain de grand matin; ce moment venu, bonsoir la compagnie, le mort a disparu; nouvelle rumeur, qui a fait le coup? les carabins; on fait des recherches, rien n'est trouvé.... Au bout de dix semaines, qu'on juge de l'effroi du portier de l'hôtel Pepin, et de la famille, et de tout le voisinage, lorsque l'on voit arriver Rafin, qui froidement réclame sa clef et ses vêtemens. On l'entoure, on s'écrie, le questionne, sa réponse est brève et simple.

» Des jeunes étudiants ont volé son cadavre pour le disséquer; ils y ont surpris un reste de vie; ils l'ont soigné, ramené du tombeau, et sauvé enfin; mais comme ils ont commis un dé-

lit, il a juré de ne pas les faire connaître, et il subira toutes les peines possibles, plutôt que d'être ingrat envers ceux qui lui ont rendu l'existence. Tout cela, sans doute, est plausible, naturel, on s'en contente, hors moi. Je donne mes ordres, cet homme est arrêté, conduit dans un cachot; je m'y rends; il était bien lié, et, malgré ses cris, ses supplications, sa résistance, je ne balance pas à lui enfoncer dans les chairs un instrument de chirurgie qui ne peut faire que peu de mal, mais qui provoque à l'écoulement du sang; à mon intention qu'il devine, cet être s'abandonne à une rage violente, il fait des efforts incroyables pour se jeter sur moi; il me menace de l'avenir, je le pique...; à peine la première goutte de sang a jailli, que les six blessures antérieures se rouvrent, tous les secours sont inutiles, Rafin meurt de nouveau.

» Nous étions onze personnes présentes à cette expérience remarquable; notre stupéfaction, Monseigneur, ne peut être comprise. Nous sommes au xix^e siècle, et il y a devant nous un vampire, un boucolâtre, une goule, que sais-je : ce fait incroyable confond et MM. Cuvier, et Fourcroy, et Cadet, et Portal, savans de pre-

mière classe, que j'avais appelés. J'avoue que, peu instruits des précédens, ils ne virent là dedans qu'un tour de passe-passe, qu'une rouerie de police devant l'autorité, une manière neuve de se débarrasser d'un individu dangereux ; ils ont cru au poison et pas au sortilège, et le silence qu'ils gardent provient moins de leur parole engagée que du résultat d'une scène dont ils voudraient ne pas avoir été les spectateurs. Quant à moi, qui ai approfondi la chose, je suis abasourdi au dernier point. Certainement, je ne peux admettre la réalité de ces êtres surhumains, voilà pourtant ce que j'ai vu. Je fis constater le décès, on entoura le corps mort d'une multitude de linges, on le mit dans une bière de fer, on lui coupa la tête, les mains, les pieds, tout cela fut enseveli ensemble. Je fis exhumer au bout d'un an, on trouva les diverses parties en putréfaction avancée, aucune n'y manquait; et, pour cette fois, Rafin, de retour encore, ne vint plus redemander la clef de sa chambre. J'ajouterai que la seconde femme (la veuve) à qui il faisait la cour, étant déjà fort exténuée, expira peu de jours après lui. »

Tel fut le récit de Fouché, je l'écoutai comme

on le fait d'un conte. Le même soir, MM. Cuvier, Fourcroy, Portal vinrent me faire leur cour. Je les priai de passer dans mon cabinet; les y ayant suivis, je les engageai de me dire ce qu'ils savaient de ce cas si particulier. Le duc d'Otrante l'avait bien compris; ces messieurs s'obstinaient à voir dans cette fantasmagorie prétendue un des mille dénouemens dont la police se sert en cas de besoin. Tous les trois reconnurent néanmoins que le simple effet de la piqure d'une lancette avait *paru* (je souligne le mot en raison de l'inflexion de voix qu'ils y mirent) provoquer l'ouverture des six autres plaies antérieurement fermées; quant à tout le reste, ils ne certifieraient rien, et ils me conjurèrent de ne pas répandre ce qui leur déplaisait tant. Deux d'entre eux sont morts; et comme une révolution a passé sur les autres, je crois qu'il leur importe peu que je les nomme dans cette mystification. »

Quant à l'opinion du prince, je vis clairement qu'il manquait de confiance en la sincérité du duc d'Otrante, et lui aussi s'obstinait à voir là dessous autre chose qu'un cadavre vivant de sang humain. Au reste, ces disparitions extraordinaires sont moins rares qu'on le pense. Je me

ressouviens avoir entendu raconter au baron de Caffarelli, préfet du Calvados, le fait suivant :

« Vers la fin du règne de Louis XV, il y avait dans la petite ville de Revel, située au pied de la montagne Noire, une famille d'ancienne chevalerie et très connue à Toulouse, surtout les Garriggia; elle consistait, en ce moment (1760), en trois personnes, le père, l'oncle, chevalier de Malte, et le fils unique, jeune homme d'une haute espérance, déjà capitaine à vingt-deux ans, et pouvant espérer de faire un rapide chemin dans la carrière des armes. Il se nommait Eugène, son père l'adorait, son oncle en faisait ses délices. Ce dernier surtout, songeant à l'avenir de la maison, voulait marier son neveu, et cherchait déjà pour lui une femme dans toutes les familles nobles du voisinage.

» Eugène songeait moins à se marier; et, pendant les semestres, son plaisir unique était celui de la chasse. Les dames, qui appréciaient sa figure mâle, ses yeux noirs, la richesse de sa taille, qui en outre lui savaient de la fortune et de la naissance, s'étonnaient de son indifférence; elle n'était qu'apparente. Dans ses courses champêtres, il avait vu, au milieu de la forêt de Cail-

havel, au bord d'un ruisseau, une chaumière modeste; le besoin de se rafraîchir l'engagea à frapper à la porte; on lui ouvrit, c'était une créature, belle à miracle, simplement vêtue, mieux toutefois que les villageoises des environs. Son langage d'ailleurs plus relevé et ses manières achevaient de la mettre hors de pair. Elle offrit du lait, du pain bis, des noisettes, des œufs, vrai régal de chasseur : et comme elle refusa toute rétribution, le capitaine de Garriggia revint quelques jours après pour remercier, et apportant une bagatelle achetée à Revel, sous les Guirlandes : c'est le nom récent qu'on donne dans cette ville aux portiques dont la place principale est entourée en partie.

» L'intimité tarde peu à s'établir au bel âge de la vie, et dès lors bien souvent la chasse conduisait Eugène vers la forêt de Cailhavel. Un soir, son oncle, le chevalier, selon le titre dont on le qualifiait, lui dit : « Il faut que tu te maries. — J'y penserai, mon oncle. — J'y ai pensé pour toi. — Vous cherchez une femme ? — Mon Dieu, non, je t'en donne une. — A moi ? — A toi, à qui donc ? — Mais, une femme doit plaire ? — Eh bien ! — Celle-là me conviendra-t-elle ? — Tu

serais difficile, une Rigaud ! — C'est beaucoup ; mais encore ? — Elle a seize ans, elle est belle, sage. — Mon oncle, je ne veux pas me marier. — Mon neveu, vous épouserez cette demoiselle. » Là dessus une dispute s'engage, et Eugène apprend au chevalier son amour pour la fille de la forêt. — « Tu ne l'épouseras pas. — Si. — Non. — Si. » Nouvelle dispute. Le père s'en mêle ; la discorde est là ; le jeune homme déclare son projet ; on va aux informations, d'où vient la demoiselle ; on ne sait rien ; elle est tombée des nues ; elle n'a ni rang, ni nom, ni fortune : le beau mariage !

» Le chevalier va soudain la trouver, il lui fait part des obstacles qui s'élèvent. — L'amour les aplanira. — Mais on n'entre pas ainsi dans une famille noble. — Qui vous a dit que je ne l'étais pas ? — Vos preuves ? — Je n'ai à les faire que pour Eugène. Bref, on se brouille de plus fort, et de tout côté. Sur ces entrefaites, et en plein jour, à la suite d'une discussion très vive, le capitaine, exaspéré, reproche à son oncle sa tyrannie. « Vous vous en repentirez quand je ne serai plus ! » Il dit, entre dans sa chambre et en referme la porte. Cette pièce, au premier étage,

était sans aucune communication extérieure, si ce n'est avec le salon d'où il sortait en ce moment. On le laisse enfermé; mais une heure après il fallut diner; on met la table devant la famille; le père va appeler le fils, qui ne répond point; il ouvre, entre, et ne voit pas celui qu'il cherche; il va machinalement à la fenêtre, je dis machinalement parce qu'il la savait grillée; il cherche sous le lit, dans les armoires, dans un petit cabinet établi au coin et en forme de tourelle féodale, point de capitaine nulle part. Il sort, instruit son frère de ce qui se passe. « Mais, ni vous, ni moi n'avons quitté le salon, il aurait dû le traverser. » On s'étonne, on mande les domestiques, puis les voisins; on va du grenier à la cave, partout; on ne néglige ni les puits ni les mares d'eau. Le pays est sans rivière. On se transporte à la forêt de Cailhavel, la chaumière est abandonnée, et celle qui l'habite disparue également.

» Dès ce jour, la trace du capitaine fut perdue; jamais il ne donna de ses nouvelles, et on ne put expliquer, de manière à faire concorder la raison et les faits, le prodige de sa disparition. On pensa bien qu'elle avait eu lieu d'intelligence avec la

jolie fille; car il eût été plus singulier que tous les deux, sans s'être donné le mot, eussent simultanément pris le même parti. Quoi qu'il en soit, au moment de la Révolution, les collatéraux se préparaient à faire constater légalement l'absence de ce dernier d'une illustre famille. »

Qui ne connaît également la fin surprenante de l'Anglais, sir Bathurs, près de Hambourg : ses chevaux mis à la voiture, le postillon déjà monté, lui dit à son compagnon qu'il a un besoin ; il fait huit pas, tourne autour d'une petite muraille qui a quatre pieds de hauteur au plus ; la position de la poste commande la plaine, il n'y a pas de fourrée à l'entour ; les chemins ne sont pas creux ; eh bien ! dès lors l'Anglais se rend invisible, et tous les efforts du Gouvernement pour retrouver ses traces sont vains ; on n'a pu rien savoir. Son gilet seul fut retrouvé accroché à un buisson plusieurs jours après ; mais il fut prouvé que peu d'heures avaient dû s'écouler depuis qu'on l'avait mis à la place où on l'aperçut, car ce lieu venait d'être visité tout nouvellement par plusieurs personnes.

Les aventures bizarres ne manquent ; les ministres de la police pourraient faire un beau livre.

de toutes les anecdotes qui leur reviennent. Nous traitions ce fait un jour chez l'archichancelier, et pendant l'empire; M. Pasquier, alors préfet de police, était présent. Ce fut là que j'entendis ce dernier dire, en 1810, qu'en dehors des mendiants de rue et des pauvres honteux on comptait, à Paris, trente mille personnes, hommes ou femmes, qui se levaient tous les matins sans savoir comment ils vivraient jusqu'au lendemain. Dans cette multitude, il plaçait les chevaliers d'industrie, spéculant de dix mille manières sur la crédulité du public, et toujours avec avantage, employant sans retenue des ruses niaises avec lesquelles ils dupaient des gens encore plus niais; mais il paraît que la chose est facile de tromper les avarés, les avides, que l'appât du gain a la propriété d'aveugler les yeux de l'ame et d'endormir la réflexion; ce qui le prouve est cette quantité d'imbécilles que l'on joue au moyen *du vol au pot*, et dont les récits remplissent quotidiennement nos gazettes.

M. Pasquier raconta les deux traits suivans, l'un antérieur à nos troubles politiques, l'autre récent :

« Un riche financier avait à ses pieds des bou-

cles en diamans d'une valeur de mille louis. Ainsi chaussé; on le voyait économiquement au parterre de l'Opéra chercher un coin, s'adosser à la muraille, et là jouir des chefs-d'œuvre de Gluck et de Sacchini. Un soir on jouait OEdipe à Colonne; un monsieur, mis avec autant de goût que d'opulence, se place près du Mondor, entamé la conversation..., tout à coup l'interrompt, se baisse, appuie son pied et sort ses boucles d'or qui sont à ses souliers, les enveloppe de papier et les empoche. Son voisin de le contempler. Lui alors de dire : « Mon action vous étonne. — J'avoue, Monsieur, qu'elle me surprend. — Si, comme moi, Monsieur, on vous eût forcé de vous servir de boucles d'or en vous volant ici d'autres en diamans de la valeur de six mille livres, vous feriez sans doute comme je fais. — Quoi, l'on vous a pris ici... — Oui, Monsieur, pendant que je me livrais à l'extase, fruit d'une musique délicieuse, de jeunes fourbes, aidés par des chefs qui m'environnaient, se glissèrent sous les jambes de mes voisins, et, avec une dextérité parfaite, me détachèrent mes deux bijoux; que vous semble de ce tour de fine scélératesse? — « Eh! Monsieur! vous me faites frémir,

vos boucles coûtaient deux mille écus; je ne donnerais pas celles que je porte pour vingt-quatre mille livres, jugez si j'ai envie de les perdre? Je vais en hâte prendre votre précaution, et puis je serai tranquille. »

» Le brave homme enlève d'un lieu inabordable ses superbes boucles, les plie dans son mouchoir, et, sans y réfléchir, confie le tout à sa poche; dix minutes après, le contenant et le contenu avaient pris la clef des champs, et les compagnons du donneur d'avis, et peut-être le donneur d'avis lui-même, partent ayant fait un beau coup. On comprend le dépit et la colère du dévalisé, sa honte surtout; il en fut pour ses cris, ses plaintes, ses démarches, et pour l'expérience acquise de ne pas suivre l'exemple que fournit le premier venu.

» Un joaillier voit descendre devant sa porte, et dans un somptueux équipage, un monsieur, haut, rogue, impérieux; il veut une parure de mariage, du prix de deux cent mille francs; on lui montre des dessins, en choisit un, accorde peu de temps pour la livraison, et, malgré le refus du joaillier, il laisse sur le comptoir de celui-ci quatre mille francs en billets de banque; de plus, il achète une bague de cent vingt francs qu'on

lui portera le lendemain, et cinq jours après, l'écrin complété. En effet, le jour suivant, le premier commis de la maison se présente rue de la Paix, hôtel de..... Il demande le prince Gargarin, on lui indique son appartement, c'est au premier étage; cinq ou six laquais sont dans l'antichambre; on l'annonce, le prince prend l'anneau, le paie, y joint un cadeau de dix francs, et le jeune homme, joyeux, rentre et félicite son patron du profit qui reviendra d'une pareille clientèle.

« Le patron et le commis à son tour, munis des diverses pièces de la parure brillante, sont exacts au jour indiqué; ils arrivent. Son Altesse est dans la chambre, son secrétaire à cylindre est ouvert, il y pose l'écrin qu'il ouvre, étale chaque pièce l'une auprès de l'autre; tout à coup un valet de chambre accourt : « Monseigneur le prince Dolgorauky ! » — « Ah ! mon beau-frère; je ne veux pas qu'il voie ce que je destine à sa sœur; qu'on le retienne dans le salon, j'y cours. » Il dit, pousse la table, le cylindre joue, le secrétaire est fermé. Tout auprès, une cassette ouverte se montre remplie à comble de sacs de peau; des rouleaux à louis sont là pêle-mêle. Le

joaillier, qui a tout vu en arrivant, suppose là des trésors, et surtout il contemple un gros portefeuille en cuir de Russie, farci de billets de banque à en déborder. « Que Son Altesse ne se gêne pas, j'ai le loisir d'attendre. »

» Son Altesse est déjà dans l'autre pièce ; cinq, six minutes s'écoulent, dix, un quart d'heure, quelque chose de vague atteint le négociant, la porte s'ouvre, voilà le prince, non, c'est le maître de la maison qui, venant au joaillier, lui dit :

« C'est vous, Monsieur, qui faites les affaires de Monseigneur ? »

— « Moi, je viens de lui vendre des diamans pour deux cent mille francs. »

— « Vous n'êtes pas son intendant ? »

— « Je suis sa dupe et vous aussi, mais pourtant..., c'est impossible, l'écrit est là, et tout cet or. »

» Il étend la main, saisit un sac de peau, ce sont des clous... ; dans les rouleaux, rien... ; des journaux dans le porte-feuille... Mais les diamans restent, un serrurier mandé ouvre... ; il n'y a rien, on aperçoit que la muraille est percée, et le meuble l'est aussi : on a, de la

chambre voisine, retiré le dépôt... C'est clair qu'on apprécie le désespoir de ce malheureux marchand ; de son côté, le maître d'hôtel a loué au prétendu Gargarin, celui-ci a trompé, en outre, les domestiques, tous connus et affidés à l'hôtel, excepté le valet de chambre, compagnon et compère du fourbe. On courut après eux, une voiture venait de les enlever ; on fut pendant plusieurs années avant de retrouver leur trace.

» Le bijoutier, ruiné par ce vol, changea de quartier et même de nom ; il prit pour sa maison de commerce celui de sa femme. Un jour on le fait demander de la part d'un Com... Ord... qui est malade, et qui veut plusieurs bagues, M. B... se souvenait de sa mésaventure, il en était devenu méfiant ; au lieu d'envoyer son commis, il prend lui-même les boîtes et va chez le fonctionnaire. Il entre dans une chambre peu éclairée, la position des fenêtres le laissait dans l'ombre, et illuminait, au contraire, l'endroit où était le lit. De quelle surprise n'est-il pas frappé, lorsque dans M. T..., il croit reconnaître le filou qui jadis l'affronta sous un nom et un titre russes ! L'étonnement, le saisissement le rendant

muet, il comprend la nécessité de se modérer, de prendre des informations : cependant il étale ce qu'il apporte; divers bijoux sont choisis, il y en a pour six mille francs.

« C'est beaucoup d'argent pour un pauvre diable ruiné, dit le millionnaire; je ne peux tirer tout cela en numéraire de ma poche, je préfère vous offrir de prendre en déduction cette vieille boîte curieuse, et qui a un grand prix. »

» Le Com... tire d'un nécessaire une boîte octogone en porcelaine avec dix miniatures de Clinchstell, garnie d'or et de rubis, pièce inestimable..... Oh! pour le coup, M. B... n'y est plus : cette tabatière, qu'on lui présente, lui a été ravie quelques jours avant le grand vol des diamans : elle est trop reconnaissable pour qu'il s'y méprenne; d'ailleurs elle a un secret, on peut détacher toutes les peintures; au revers, il y a les sujets pareils, mais traités avec le dévergondage à la mode, Louis XV régnant : cette pièce de conviction devient importante; il veut constater à qui elle est maintenant, et lorsque M. T... lui a dit combien il l'estime, il ne balance pas, et réplique, *beaucoup plus de cin-*

quante mille francs. — Beaucoup plus de cinquante mille francs, réplique l'O...; y songez-vous ? je la croyais précieuse..., mais une telle valeur, cela me passe. »

— « Monsieur, je ne reviens pas sur ce que j'ai dit, je suis homme expert ; elle vaudra pour moi au delà de ce que je fixe, et voici ce que je proposerai à Monsieur : je vais lui livrer les divers objets qu'il a choisis ; il mettra sa boîte sous enveloppe, la reconnaissant comme sa propriété, et si elle ne me rapporte pas au delà de cinquante mille francs, Monsieur la gardera et mes bijoux aussi. »

» M. B... ajouta mentalement : et ce ne seront pas les premiers qu'il aura acquis à mes dépens à aussi bon compte.

» La justice divine aveuglant le coupable, celui-ci, très habile connaisseur en choses d'art, se voit déjà possesseur, sans bourse délier, des bijoux qu'il convoite. Les plus exagérés appréciateurs ne porteront jamais la tabatière à sept ou huit mille francs. Il envoie chercher deux voisins, dont un notaire, et tout s'exécute en confirmation de la proposition. Quand c'est fini, le malade dit :
« Qui fixera le prix de la boîte ? »

— « Vous, Monsieur, répond froidement le joaillier. »

— « Moi, quelle plaisanterie ! »

— « Je ne ris pas, Monsieur, bien que peut-être j'en aie envie, et c'est l'unique fois depuis long-temps... Vous allez, je le parie, estimer ma boîte cinq cent mille francs. »

» Ici l'Ord... regarda les deux témoins, comme pour leur dire : *Il est fou*; mais le joaillier ajoute :

« Oui, vous le ferez, j'en suis certain; mais auparavant il faut que je vous instruisse d'une particularité touchant notre objet, qui vous le montrera sous son véritable aspect. »

« M. T..., intrigué, inquiet, consent à ce qu'on lui parle en secret; les voisins, emportant la boîte, passent au salon, et lorsque les deux autres sont seuls, M. B... :

« Monsieur, il y a seize ans que cette tabatière me fut volée, peu de temps après vous me volâtes pour cinquante mille écus de pierres, en empruntant le nom du prince russe Gargarin. Je vous retrouve, j'ai fait mes déclarations, vous venez de constater que ce bijou est à vous, je prouverai que je l'acquis en vente publique. Il y a un secret qui convaincra les

juges de mon assertion. Voyez, Monsieur, si vous voulez soutenir un procès criminel pour lequel je vais me porter partie civile ? »

» Chaque parole, en sortant de la bouche du joaillier, tombait, dévorante comme la foudre, sur le cœur du connaisseur... Anéanti, il voyait déjà la prison, les assises, un jugement, l'échafaud, et pis encore, l'infamie. Il se taisait, il méditait.

« Monsieur, je vous donne cinq minutes. »

» Lorsqu'elles furent écoulées, le Com..., d'une voix éteinte, indiqua à son bourreau, de nouveau, où il trouverait des billets de banque, des contrats au porteur, et il lui souscrivit en outre une obligation de deux cent mille francs, payable chez son banquier dans la journée. Cela fait, M. B... va chercher les témoins : ils entrent.

» Messieurs, dit-il, Monsieur, qui maintenant connaît le prix de la tabatière, vous dira à quel taux il me la rachète. »

. — « J'en donne cinq cent mille francs (et il spécifie en quelles valeurs). »

— « Gardez-la, dit le joaillier, et avec tous les bijoux que vous avez mis de côté ; ils seront les épingles de la vente. »

« Le notaire, non moins confondu que l'autre témoin, dit :

« Mais il y a sous ceci un mystère. »

— « Soit, répliqua M. B..., que Monsieur vous l'explique s'il veut ; quant à moi, je lui en promets un secret éternel. »

« Il achève, salue et se retire... Le jour même, il encaissa les deux cent mille francs, laissant les témoins former des séries de conjectures. Le voleur, riche encore de plus de trois millions, est mort de désespoir de ce dénouement inattendu de ses vieilles fredaines ; sa victime restaurée lui tint parole. La police a seule dévoilé ce fait surprenant. Au reste, comme le fripon a laissé une famille honorable, je dois prévenir le lecteur, qu'à part celles de la profession, les initiales dont je me suis servi ne sont pas les véritables, le hasard me les a fournies. »

Je tiens d'un ami de Robespierre le récit suivant. Cet ami exige que je taise son nom, je m'en fais un devoir, l'anecdote n'y perdra rien de ce qu'elle présente de piquant :

« Le 1^{er} juin 1794, il était onze heures du soir lorsque Robespierre s'introduisit chez moi avec

des formes mystérieuses qui me donnèrent beaucoup à penser.

« Je viens vous voir un peu tard , me dit-il , mais je n'ai pas dans la journée une minute dont je puisse librement disposer ; les affaires publiques ne me laissent pas respirer , et certes , c'est se montrer fort désintéressé que de travailler pour les autres avec une telle persévérance. »

» Je compris qu'il y avait quelque chose de caché sous ces paroles ; mais comme elles m'ouvraient une voie que le dictateur m'avait fermée jusqu'alors , je n'y répondis point. Ne préjugant rien de cette nouvelle fantaisie , je ne m'exprimai que d'une manière vague , de telle sorte , que s'il avait un but secret , il fallait en venir à s'annoncer avec plus de franchise. Il me comprit , car , après avoir fait plusieurs pas dans ma chambre , en ne m'entretenant que de ce qui formait la matière ordinaire de notre conversation , il s'arrêta en face de moi , croisa les bras et me regardant fixement :

« Je vais bien vous surprendre , me dit-il , l'Angleterre me propose la paix. »

— « A vous ? répliquai-je , sans pouvoir retenir une exclamation d'étonnement ; est-ce à vous ou à la République ? »

— « A moi d'abord , à la République ensuite, me dit-il d'une voix sourde qu'il conserva pendant le reste de la conversation. Ce cabinet me suppose un grand crédit, et se flatte que je lui accorderai des conditions avantageuses, mais je n'y compte guère. Au reste, on peut écouter ce qu'ils diront, sans pour cela s'engager à rien ? »

— « Sans doute, répondis-je , il n'y a qu'à les voir venir ; et comment savez-vous ses projets ? »

— « On a donné commission à M. Edward-Serton de me voir, de s'entendre avec moi, et d'agir en conséquence de ce que nous déciderons. »

— « Qu'avez-vous décidé ? »

— « Rien encore ; je n'ai pas vu cet émissaire, je sais seulement qu'il arrive cette nuit à Paris, et qu'il viendra descendre chez vous, mon cher, si vous le voulez bien. »

— « Chez moi, Maximilien, y songez-vous ? ce serait me compromettre. »

— « Est-ce que je ne suis pas là ? que craignez-vous, lorsque c'est moi qui dirige l'affaire ? »

N'ayez aucune inquiétude, et demeurez persuadé que je ne vous abandonnerai pas. »

— « Mais pourquoi ce mystère ? Cet Anglais ne peut-il donc se loger dans un hôtel garni ? »

— « Non , il faut que je le voie avant mes collègues du comité du salut public ; il ne vient d'abord que pour moi , plus tard il arrivera pour eux. »

— « Vous vous méfiez donc d'eux ? »

— « Je n'ai pas de plus grands ennemis , mon influence les blesse, les traîtres complotent contre moi ; oui, mon cher, le sévère Carnot, Barrère, l'Anacréon du supplice, le féroce Billaud-Varennes, l'érudit Fréron, l'impétueux Tallien ; mes collègues aux comités ou à la Convention ne peuvent plus me souffrir ; ils me chargent de toutes leurs iniquités, ils font de moi le bouc émissaire. A les entendre, je suis seul à faire tomber les têtes, comme si, seul, je me mêlais de ces choses-là ; les malheureux pataugent dans le sang jusqu'aux oreilles : croyez bien que je les ai en horreur. Je voudrais arranger les choses de telle façon que la République pût s'asseoir sur une base large et inébranlable ; je voudrais rétablir l'ordre, je voudrais imprimer

au Gouvernement une marche régulière ; mais comment y parvenir avec autant de monde , avec des fanatiques si mal intentionnés?... me comprenez-vous ? »

— « Je commence, répliquai-je, à lire dans votre pensée ; vous jouez un jeu auquel vous n'êtes pas sûr de gagner. »

— « C'est possible ; la partie est pourtant bien belle.... Mais nous nous sommes écartés du propos principal : cette nuit , entre une heure et deux , sir Serton viendra frapper à votre porte , vous le recevrez devant les gens de la maison et devant votre domestique comme l'un de vos parens ; il parle le français sans accent. J'ai voulu quelqu'un qu'on ne pût soupçonner ; il vous demandera de le laisser reposer tout de suite, ne se levera que très tard demain , se dira indisposé pour ne point sortir. Je viendrai dans la soirée ; il n'est pas nécessaire que vous restiez à notre conférence , cependant vous ne vous éloignerez pas non plus , car enfin il ne faut pas éveiller les soupçons ; soyez discret ; au reste , je ne vous aurais pas choisi si je ne vous eusses connu parfaitement. »

» Il me quitta après cette sorte de flatterie, et

me laissa dans une singulière disposition d'esprit. Je ne savais s'il fallait me réjouir ou m'épouvanter d'être admis dans ce secret important. Je voyais à merveille que Robespierre, traitant à l'insu de ses collègues, avait une arrière-pensée, et j'eus beaucoup à réfléchir sur les phrases qu'il m'avait dites à son départ. Voulait-il imiter Monck ? cela me semblait impossible ; on ne tente de tels coups qu'à la tête d'une armée, et les exemples de Lafayette et de Dumouriez ne devaient pas l'encourager ; voulait-il entreprendre une manière d'usurpation, perpétuer son pouvoir ? la chose était plus probable. Ce fut à cette conjoncture que je m'arrêtai. Dans ce cas, il conspirait contre la République, et je devenais le confident et le complice de son ambition. Il n'y avait là rien qui pût me plaire, mais étais-je libre désormais de retirer mon épingle du jeu ? non, certes, j'étais sous la puissance du monstre, je devais craindre qu'il ne m'envoyât à la mort au moindre soupçon qu'il concevrait sur ma fidélité. En conséquence, ayant tout pesé, tout examiné, je pris la résolution d'abandonner ma tête à ce nouveau péril qui la menaçait.

» Je prévins, mon domestique de l'arrivée pro-

chaîne de ce parent qui m'était imposé ; il se mit en sentinelle. Au coup d'une heure, on frappa à la porte de la maison ; le portier ouvrit sur l'invitation de M. Auger, qui introduisit chez moi deux individus, le maître, sir Edward-Serton, et le valet, Harries. Je les reçus de mon mieux, sans parler au premier du but principal de son voyage. Nous nous embrassâmes, nous nous entretinmes comme gens qui avions passé la vie ensemble. Pour abréger la comédie, je conduisis *mon cousin* dans la chambre que je lui destinais ; je l'y laissai et fus dans la mienne. Je ne trouvai pas le sommeil dans le lit où je le cherchai ; trop de pensées et de craintes m'agitèrent pour que je pusse clore les yeux. Le lendemain, non plus, ne fut pas un jour tranquille ; je craignais une foule d'incidens qui pouvaient devenir dangereux à ma liberté, et surtout à ma vie. Rien de fâcheux n'arriva. Je sortis peu ; je ne vis pas néanmoins mon hôte, son valet seul se montra, il prit le soin de lui porter son déjeuner et son diner.

» A neuf heures, Robespierre parut ; il ne me dit qu'un mot, puis il me pria de le présenter à mon parent, il nous attendait ; je les mis en présence, et me retirai. A minuit Maximilien quitta

la partie, si pressé d'aller sans doute se coucher, que je ne le vis pas; je l'imitai, et cette fois le sommeil, aidé de la fatigue, appela le repos forcément. Je me réveillai tard, mon domestique me remit un billet du *cousin*, qui, prenant congé, me remerciait de mon hospitalité et me prévenait que je trouverais dans un des tiroirs du secrétaire de sa chambre une marque de souvenir *de son père, mon oncle*. C'était une montre enrichie de diamans, et du prix de dix mille francs. Je fus blessé de cette inconvenance; il me sembla que l'on estimait en Angleterre à une haute valeur, l'asile donné pendant vingt-quatre heures. Le brusque départ d'ailleurs m'étonna.

» Robespierre, vers le soir, me fit dire qu'il m'attendait au jardin des Tuileries; j'allai l'y joindre, le cocher eut l'ordre de suivre les boulevards jusqu'à la place de la Bastille. Dès que nous fûmes en chemin, je contai à mon compagnon ce qui s'était passé, la conduite inconvenante de l'Anglais, sa sorte de fuite.

« Vous êtes un enfant, me répondit-il; ne voyez-vous pas que tout est de bonne prise sur les ennemis de la France? Les présens sont une partie essentielle des négociations diplomatiques;

vous êtes néanmoins libre de renvoyer la montre à l'oncle George III : pourtant, je ne vous le conseille pas, il pourrait vous en arriver mal.

» Je le compris, et me tins pour averti; mais ayant rencontré l'occasion de me défaire du bijou, j'en distribuai le prix aux hôpitaux de la capitale. Robespierre ayant épuisé ce texte en entama un autre.

» Savez-vous, me dit-il, que les Anglais ont perdu la raison; ils m'ont fait des propositions tellement extravagantes que j'ai dû croire, ou que leur cabinet radote ou qu'ils me croient privé en plein de sagesse; ils tendent à me faire devenir fou.»

— « Vous vous en serez méfié, je pense? »

— « Oh! de tout point; ne voulaient-ils pas, pour condition première, que je rappelasses les Bourbons, que je reconnusses pour roi l'enfant (Louis XVII, alors détenu), dont je serais le régent. »

— « Eh! Monsieur, qu'en feraient-ils? »

— « Pas grand'chose. Ils ne l'aiment point, et ils s'en méfient, *cela me ferait soupçonner qu'il a plus de mérite qu'on ne lui en reconnaît généralement.* Ils ne veulent, en aucune manière,

le reconnaître dans sa régence. Vous savez que l'Autriche lui en a refusé le titre tant que Marie-Antoinette a vécu ; moi, régent sous la suprématie d'un *fantoccini* et en présence des Jacobins, des aristocrates, je ne garderais pas cette place un jour. »

— « Comment ont-ils osé vous faire proposition parcellaire. Quelle sûreté vous donnaient-ils ? car, enfin, il vous en fallait. »

— « Oh ! les offres déraisonnables n'ont pas été épargnées. Ils prétendaient m'attacher au jeune roi par de tels nœuds, que sa défense me serait une affaire de famille. »

— « Les scélérats ! m'écriai-je emporté par un mouvement d'indignation. Mais, c'est affreux ! ne savent-ils pas que la chose est impossible ? »

— « Non pas physiquement, répliqua Robespierre avec une nuance d'humeur bien marquée. »

— « Physiquement, soit ; mais moralement, vous ne me le contesterez pas ? »

— « Vous n'avez point, me dit-il sur le même ton, une imagination brillante. Vous ne savez pas créer des châteaux en Espagne. »

— « Dites plutôt un château en enfer, un

vrai *pandæmonium*. Maximilien, croyez-moi, un mur d'airain vous sépare... Vous m'entendez ? »

— « Oui, le diable emporte une tourbe de misérables qui m'ont fait tremper dans une foule de forfaits, dont je suis innocent ! puis, je pense comme vous. L'impossibilité m'effraie ; c'est un nœud gordien que l'on ne dénouerait pas..... C'eût été cependant un bon parti. »

— « Et, repris-je sans répondre à la dernière partie de son propos, ils ne vous ont offert que cela ? »

— « Quand on a vu que je refusais, parce qu'au fond de l'âme j'ai juré haine à la royauté : ils ont mis en avant, par l'organe de l'envoyé, une présidence héréditaire avec le même mariage, autre refus ; alors, sir Serton s'est résumé à quelque chose de plus sage. Vingt ans de présidence électorale, cela est honorable, cela ne gâte rien. On peut temporairement présider sans usurper la puissance absolue ; c'est trois fois la durée du chef du Gouvernement américain (il a sept ans), on a le moyen de faire le bien. »

— « Et vous avez décidé ? »

— « Rien, encore. On n'arrête pas de tels actes en un instant ; il faut réflexion et examen sous

toutes les faces. Je vous parais bien maître à cette heure, je le suis en effet ; car c'est d'une façon fort singulière. Mon pouvoir tient à l'opinion publique, à une magie de terreur, à un fanatisme révolutionnaire qui me soutiendra tant que j'irai d'exagération en exagération ; mais je manque de soutiens particuliers. Je ne me connais pas un homme sur qui je puisse m'appuyer. Je suis seul ; ma force est en moi ; elle ne repose sur personne. »

— « Henriot ? »

— « Est un sot, un ivrogne. »

— « Saint-Just ? »

— « Un polisson, encore au maillot. »

— « Votre frère ? »

— « Une poule mouillée, en tout ce qui ne concerne pas les affaires d'intérieur. Je ne suis pas porte-sabre, c'est ce qui me tue. Un homme ne fait une révolution que lorsqu'il commande à des baïonnettes. L'instinct du peuple est pour la liberté ; le militaire est imprégné de despotisme ; les généraux nous dévoreront tôt ou tard. Voyez l'empire romain ; pour deux ou trois empereurs élus par le sénat, vous en compterez cent imposés par l'armée. »

— « Ainsi, vous ne savez que faire ? »

— « Je suis embarrassé. »

— « Et, en renvoyant l'Anglais, vous avez rompu avec le cabinet de Londres ? »

— « Oui et non. On veut que je fasse une tentative ; c'est difficile ; j'ai peur de me compromettre. Tous les yeux sont braqués sur moi. On épie mes actions, on interprète mes gestes ; c'est une inquisition pénible à supporter. Cependant, je verrai à frapper un grand coup, je me montrerai au public de manière à réunir les regards sur moi. Je vois bien que si je ne me montre je ne viendrai à bout de rien de ce qu'il faut pour rendre à la France son repos et son bonheur. »

« Il me demanda ensuite si les royalistes seraient gens à s'accommoder d'un gouvernement raisonnable.

« Ils prendront tout ce qu'on leur donnera, dis-je. Fante d'un roi, vous les verrez accourir à celui qui saisira le pouvoir d'une main ferme. »

« Il changea de propos, ordonna au cocher de nous ramener rue Saint-Honoré, et, pour cette fois, il ne m'en dit pas davantage. Nous nous séparâmes. Je rêvai avec horreur à l'abomination du mariage proposé. Unir la fille des suppliciés

au bourreau lui-même. L'horrible projet ! j'en étais suffoqué. Le 8 juin eut lieu la fête à l'Être suprême ; Robespierre, dès la veille, m'envoya un billet pour que je pusse assister commodément à la cérémonie. David, le peintre, en avait donné les dessins. Le lieu de la scène fut le jardin des Tuileries. En avant de la façade, sur un socle élevé, le Fanatisme, ceint de la tiare papale, tenant une torche et un poignard, était exposé en regard de l'Athéisme, représenté par une femme aveugle, occupée à déchirer le livre de la loi ; une masse de matières combustibles et d'artifices entouraient le groupe ; auprès était un char gigantesque, chargé de chanteurs et de musiciens, qui parcoururent le jardin en débitant des hymnes de la façon de Marie Chénier.

» Une foule immense remplissait les alentours de l'amphithéâtre où la Convention devait prendre place ; elle arriva : Robespierre la présidait, vêtu de bleu et tenant un bouquet de fleurs tricolores. On remarqua que ses collègues laissaient un intervalle considérable entre eux et lui ; on eût dit le souverain. Je ne doutai pas, en le voyant dans cet appareil, que ses mesures ne fussent prises pour frapper un grand coup ; que profitant de la

circonstancé, il ne proclamât une pleine amnistie, qu'il n'anéantît la terreur à la face de la nation, laquelle, en retour, le porterait à la première place.

» Il n'en fut rien. L'étoffe manquait; il y avait là ambition et pas de génie. Robespierre prononça un pauvre discours; il le termina par une phrase atroce. L'échafaud s'était reposé pendant la cérémonie. Eh bien! on lui annonça que dès le lendemain il reprendrait son activité. Cela dit, il mit le feu à un conducteur, le bûcher s'alluma, une poudre factice incendia les deux statues. Celle de la Sagesse éternelle devait apparaître à la place; mais, grâce à la sottise des décorateurs, celle-là flamba autant que les deux autres. Ce fut de mauvais augure, et on s'en amusa beaucoup.

» Le surlendemain, à la nuit tombante, Robespierre arriva chez moi.

« Eh bien, dit-il, vous avez vu comme je tiens ma promesse, et si je sais me montrer. Que pensez-vous de ma manière de présider la fête? Ne me suis-je pas mis furieusement en évidence? La Convention ne paraissait-elle pas me faire cortège? »

— « Les représentans vous tenaient lieu de

garde du corps. Mais j'ajouterai avec franchise que j'attendais autre chose de vous. »

— « Quoi ? »

— « Une protestation solennelle contre les crimes passés ; un discours rassurant et la promesse d'un avenir plus doux. »

— « Vous êtes timbré. Ils m'auraient égorgé sur la place. J'ai vu dans leurs regards ce que j'en avais à attendre ; aussi, ai-je fini mon oraison autrement que j'en avais le projet. »

— « J'entends ; vous avez eu peur, et la peur vous a forcé à nous en faire. On ne réussit pas avec de tels moyens. »

— « Je le crains ; mais que puis-je ? je suis seul, je vous le répète ; et qui sait si les Anglais ne se jouent pas de moi. Leur unique but est peut-être de me pousser à une imprudence qui me compromettrait. Ils ne veulent que ma perte. »

— « Ainsi donc vos nouveaux plans sont.... »

— « De me venger des traitres, s'écria-t-il d'une voix aigre, de les faire tous périr ; ils m'environnent, m'assiègent, je les vois pendant le jour, je rêve à eux la nuit venue. Que de poignards sont tirés contre moi ! que de doses de poison on me prépare ! Savez-vous

que je commence à soupçonner les plus intimes, la petite Duplay, par exemple; je crains qu'on ne la gagne. Ma vie est à sa merci..... Je pourrais bien..... »

» Il s'arrêta.

« Vous êtes à plaindre, dis-je. »

— « Oui, fort à plaindre, et Satan emporte le premier qui m'a lancé dans la voie où je suis. Je lui ai bien rendu, j'en conviens, le mal pour le mal. Mais sans lui!... sans lui!... »

« Il poursuivit. Je reconnus un homme déjà frappé de la main de Dieu; je ne le revis plus, et le 9 thermidor eut lieu.

Lorsque je rendis à Cambacérès ce fragment historique, dont j'avais retenu copie, d'après sa permission, il me dit :

« Rien n'est plus sûr dans notre fatale histoire que l'appât offert à Robespierre de son mariage avec une auguste, une sainte et malheureuse princesse qui ignorait le trafic infame qu'on faisait de son nom. Il osa même descendre dans la prison où on la retenait. Il y parut sous le nom d'un municipal obscur; il en sortit enchanté, sans toutefois

avoir osé lui parler, tant l'audace de cet homme fut anéantie par la majesté de son regard. Il n'y revint plus. »

« Au reste, me dit encore le prince, ce n'est pas la seule princesse du sang de France que ce monstre ait voulu épouser. Voici ce que je tiens de la propre bouche de Tallien, qui lui-même vous le répétera pour peu qu'il n'y voie pas de péril, attendu la position actuelle des choses. Ce n'est plus moi, mais lui qui va parler :

« Robespierre avait, dans le principe, et dès l'Assemblée constituante, songé au duc d'Orléans et travaillé à le faire roi. Mais, à mesure que la révolution prenait de la force, le duc perdait des avantages de sa position. Son hésitation à saisir les chances, à les déterminer en sa faveur, le rejetait dans la foule, tandis que Robespierre croissait dans l'opinion publique. Il en advint ce qui nécessairement devait en arriver; c'est que l'importance du duc s'évanouit, et que bientôt il ne fut plus possible de le regarder comme chef de parti.

» Le procès du roi lui fit le plus grand tort. Robespierre, au contraire, obtint à cette époque une plus haute popularité, qu'il partagea avec Marat. On ne voulut plus faire du prince un roi,

un président, un chef quelconque de la France. Néanmoins, bien des gens se rattachent à lui, et son nom pouvant servir encore, sa coopération franche n'était pas à dédaigner; il était même probable que les Robespierristes, unis aux Orléanistes, prendraient un ascendant d'autant plus grand, que tous les généraux de marque, à cette époque, appartenaient par inclination au duc. »

«Ce fut après avoir examiné avec sagacité ce que je viens d'énoncer que Robespierre conçut son plan. On gratifierait la France d'une constitution; on établirait deux présidens, l'un *de la guerre* ou du dehors; l'autre, *de la paix* ou de l'intérieur. La première de ces places appartiendrait à celui qui, dans ce moment, se rendrait agréable à la majorité de la bourgeoisie, la seconde serait le lot de Robespierre; mais, pour que ce partage fût maintenu, et afin de confondre les intérêts de ces deux chefs imposés à la République, Robespierre, en vertu d'une prétention, pour le moins, aussi folle qu'insolente, demandait par avance, et comme un gage certain, que la princesse, sœur de M. le duc de Chartres, lui fût accordée en mariage. C'était son *ultimatum*.

» La proposition en fut faite par Couthon. Le prince demanda plusieurs jours pour réfléchir; il expédia sur-le-champ à son fils aîné une personne sûre, ayant mission de l'instruire de l'incident. Tout porte à croire que la réponse de M. le duc de Chartres fut négative.

» Cela devait être; Dumouriez, que sans doute on consulta, avait, lui aussi, son dessein que ce projet aurait trop contrarié, c'était par une autre voie qu'il espérait porter son aide de camp au trône de Louis XVI. Au jour fixé, M. le duc d'Orléans manda Couthon et lui dit, en affectant beaucoup de chagrin, que les inclinations de sa fille s'opposaient à ce mariage, que d'ailleurs il serait dangereux de le conclure avant l'exécution du plan auquel il se rattachait, qu'il fallait d'abord établir la constitution, s'occuper ensuite de son acceptation, après quoi le reste deviendrait facile.

» C'était un refus, Robespierre ne s'y trompa pas, il en conçut une vraie rage; cependant, comme il voyait sa fortune solide s'il l'appuyait sur celle de cette branche royale, il tenta un nouvel effort; il savait que j'étais en relation suivie avec le prince, il m'appela, prétendit que

c'était le prince qui avait voulu le premier cette alliance, et me donna la commission de lui faire envisager les conséquences avantageuses d'un consentement et les suites funestes d'un refus. Je devais commencer par des promesses, et terminer par des menaces.

» Je m'acquittai de ce mandat fâcheux sans pouvoir le conduire au gré de Robespierre. M. le duc d'Orléans me manifesta, sans trop voiler sa pensée, une répugnance invincible pour un tel gendre; ce fut en cette circonstance que je le vis agir en vrai prince du sang, il fut insensible aux considérations avantageuses ou sinistres que je fis passer devant lui. Je retournai vers mon commettant, qui entra dans un accès de colère violente; il jura de se venger de cet affront par la perte de toute la famille royale, et y travailla dès lors activement. On sait comment il contraignit Dumouriez à lever le masque, et comment il força M. le duc de Chartres à se réfugier dans les rangs ennemis, tandis qu'à l'intérieur on procédait à l'arrestation de son père.

» Lorsque celui-ci eut été transféré à Mar-

seille, Robespierre lui fit dire que son sort changerait s'il voulait revenir sur son refus, la réponse fut encore négative; alors la colère de Robespierre n'eut plus de bornes, il se décida à provoquer le supplice de celui dont il aurait tant désiré être le gendre. Cependant, je dois dire que lorsque M. le duc d'Orléans eut été amené à Paris, pour y périr, je vins lui faire une dernière offre, et j'atteste, devant Dieu et devant les hommes, que si encore, à l'instant où la charrette qui menait le duc au supplice s'arrêta sur la place du Palais-Royal, le prince eût fait un signe de consentement, les préparatifs étaient faits pour l'arracher au supplice, au moyen d'une insurrection temporaire qui aurait permis de le sauver : ce fut la cause du singulier délai qui retint la marche de la fatale voiture pendant près d'une demi-heure; mais S. A. S., qui venait de manifester tant de fermeté aux débats de son procès, ne donna aucun acte d'acquiescement, et force fut à Robespierre de le laisser aller à la mort.

» Voilà, me dit ensuite Cambacérès, le récit net de Tallien, j'y crois en tout hors en ce qui

concerne la dernière partie. Robespierre se serait trop exposé et il était trop poltron pour risquer si gros jeu. »

Quant à moi, je peux affirmer que, peu de jours après cette révélation, j'en parlai à Tallien ; il me la certifia exacte et persista dans son dire devant témoins.



CHAPITRE IV.

Le duc d'Otrante. — Révélations de police. — Une fille de qualité espionne. — Piéges tendus aux Polignacs. — Voleurs trahis par un spéculateur en filouterie. — Le forçat et la grande dame. — Amour et police. — Anecdote extraite des cartons de Fouché. Récit curieux. — Fouché embarqué dans une intrigue. — *Poison et somnambulisme*, histoire parisienne. — La fille double phénomène. — *Général et pèlerin, brigands et crucifix*, anecdote de 1795, et Berrichonne. — Causerie sur les gens de l'autre monde. — Vision singulière de L.-S. Mercier. — Apparition des fantômes de Napoléon et de Joséphine.

Je n'ai rencontré le duc d'Otrante que deux ou trois fois chez le prince Cambacérès, en 1814; il était presque gai, persifleur, il se moquait volontiers de la marche des affaires; au demeu-

rant, les autres faisaient comme lui; j'étais, moi, jeune homme, surpris de l'imprudence avec laquelle ces vieilles capacités racontaient au premier venu les particularités secrètes ou scabreuses des temps précédens; je leur aurais supposé plus de réserve, on eût dit que la restauration les séparait par un siècle de l'empire et de la République, et que tous les acteurs ou témoins de leurs anecdotes avaient péri, tandis qu'au contraire, ils les environnaient tous et, comme eux, étaient pleins de vie.

Le duc d'Otrante, néanmoins, ne regardant pas sa carrière comme finie, mettait dans ses propos un peu plus de réserve. Cependant il y avait une foule de faits dont il nous faisait part, et qu'à sa place j'aurais tenus sous le voile. J'en ai déjà rapporté beaucoup dans divers de mes ouvrages, et il y en a plusieurs qui sont encore dans mes notes. De ce nombre est l'histoire suivante; je m'interdirai de rappeler les noms que Fouché ne jugea pas nécessaire de nous cacher :

« Je donnais, nous dit-il, des audiences de diverses sortes et j'avais même des lieux hors de mon hôtel où je me rendais pour recevoir les personnes timorées qui ont effroi de la police et qui néan-

moins n'en refusent pas l'argent. Là arrivaient successivement des individus de sexe, de rang et d'âge différens; qui à pied, qui en voiture; certains déguisés de leur mieux, d'autres à visage découvert, et ceux-là ne m'inspiraient pas moins de confiance. Une fois j'étais donc à ma petite maison politique de la rue Saint-Louis, au Marais, baptisée alors du nom de Turenne que, par parenthèse, on aurait dû lui conserver comme celui de Blanche de Castille à la rue de l'Île, de la cité, lorsqu'on m'annonça une jeune dame.

» Figurez-vous, Messieurs, une créature mignonne, poupée grimacière, mais jeune, fraîche, quoiqu'en danger de perdre ses dents, minaudant, faisant petite bouche, et timide, tremblante, ingénue... Ah! comme un vieux Juif ou comme une danseuse de l'Opéra. Je la reçois, l'accueille, elle se nomme...; j'en sus assez, c'est à dire beaucoup : sa mère...; je me trompe, sa tante, fille de qualité, avait été ma pensionnaire dès l'époque la plus reculée; au demeurant, elle datait dans les ministères depuis M. de M...., mais je dois dire qu'alors elle y faisait autre chose que de la police.

» La nièce fûtée débuta par me conter son

histoire ; si jeune , elle avait déjà des malheurs ; car vous saurez que tous les espions de notre police sont les gens les plus infortunés du monde ; bref , elle avait des chagrins , des besoins et pas de fortune. Sa tante lui avait dit que je lui servais de père , et sa tendresse , en retour , serait telle , que je saurais tous ses secrets , que je connaîtrais tous ses amis : elle voyait nombreuse compagnie , des jeunes gens imprudens , des hommes âgés qui manquaient de réserve ; elle me cita cinq ou six grosses maisons de l'ancien et du nouveau régime , où je n'avais pu introduire un seul de mes observateurs ; et me voilà charmé , grâce à elle , de pénétrer dans ce *sanc-tum sanctorum*.

» Notre marché fut bientôt fait : cinq cents francs par mois , mille francs au bout d'un certain nombre d'années , et la part de madame... , lorsque ma jeune beauté aurait acquis autant de crédit et d'expérience.

» Sa première tentative fut dirigée contre MM. de Polignac ; elle pénétra dans la maison de santé où ils étaient , à l'aide d'un émérite de Cythère et de la police , deux cultes qui cheminent de front ; mais elle n'en retira

pas grand fruit. Les deux captifs la reçurent mal, et l'évincèrent : cependant elle rôda tant autour d'eux, fit tant de dépense de royalisme, qu'elle escamota une lettre importante, d'où je tirai de bons renseignements : c'était la relation d'un voyage dans le Midi, entrepris par un émissaire royal qui signalait les chefs de cette opinion, et désignait leur capacité, leur position sociale, leurs caractères ; ce fut un trésor.

» A quelque temps de là, cette jolie fille, car l'hymen n'e s'était pas encore emparé d'elle, me dit, à l'une de mes audiences du mois : « Monseigneur, le zèle du service m'emporte si loin, que pour vous obliger je suis descendue dans la fange (elle ne s'en était pas aperçue plus tôt), et j'y ai fait une découverte majeure. — Laquelle? — Une compagnie de voleurs ravage Paris et les environs ; si vous désirez prendre ses chefs et connaître leurs repaires, voici une note qui vous facilitera cette recherche. »

» Je tends la main, et, à ma surprise inexprimable, je trouve là une multitude de renseignements précieux tels qu'un traître a pu seul les fournir ; j'avais pour règle de ne jamais ques-

tionner mes *mouches*; je recevais leurs confidences, c'était tout; celui qui les tourmente, qui veut tout savoir, les conduit au mensonge; elles ne veulent pas toujours nommer ceux qui les instruisent; je me suis bien trouvé de ma marche et m'y suis tenu, sauf, lorsque je voulais tout savoir, à diriger des contre-batteries, ce fut ce qui arriva dans cette occasion.

» L'envie me prit de connaître à fond les moyens que ma sylphide avait mis en œuvre pour parvenir à de telles découvertes; j'appelai l'homme chargé de la surveillance des vols, je lui dis le cas : cinq jours après, je sus que la belle princesse avait pour amant ténébreux, devinez qui, Messieurs..., l'un des voleurs de Paris les plus célèbres, un homme, la terreur du bourgeois, tour à tour aux fers, ou dans des hôtels magnifiques, sorte de héros du crime, ayant de l'adresse, de l'audace et de l'esprit, mais tellement pervers, que jamais je n'avais pu me décider à l'employer; eh bien! la donzelle se l'était donné en arrière, vous allez savoir de qui!

» Ce misérable, contrecarré, dans ses opérations de brigandage, par un autre coquin son

ennemi, et qui élevait autel contre autel, n'avait rien trouvé de mieux que de me faire dénoncer son rival et ses camarades, afin de s'en débarrasser; on est heureux lorsque les loups se dévorent réciproquement, et moi, je me servais de ce que F.... me faisait savoir, en attendant le moment de le saisir à son tour.

» A la même époque, arriva à Paris un beau cavalier, âgé de vingt-trois ans, fils d'émigré, homme de qualité, connu sous le nom de M. Le Noble, c'était un nom d'emprunt; son but apparent tendait à obtenir la rentrée de sa famille, encore absente, dans la possession de bois qu'avaient pas été vendus; il devait en solliciter la remise. Au fond, agent caché de Louis XVIII, une mission importante lui était confiée.

» Sa mauvaise étoile le conduisit, d'abord, chez une vicomtesse, moitié chair, moitié poisson, dont je ne dirai rien, de peur d'avoir trop à en dire. Là se rassemblait une compagnie étrangement mêlée d'honnêtes gens et de filous, de femmes de bien, d'ignorantes provinciales et de coureuses divorcées, de Paris. Il y avait des joueurs de bonne foi, des escrocs tarés, mélange

trop commun dans cette grande ville, où l'on ne peut assez explorer les individus.

» M. Le Noble rencontra là ma jeune mouche, il se laissa prendre à son caquet. Elle soupçonna dès l'abord qu'il valait mieux qu'il ne le paraissait. La voilà jouant la royaliste à grands sentimens; l'amour est crédule, le sien ne fit point exception; il fut confiant, lâcha une indiscretion, qui fut un trait de lumière. Cependant les soupirs, les œillades vont leur train; on donne et on reçoit des lettres, puis viennent les rendez-vous, l'intimité s'établit, le public le voit, on parle, la tante boude.

» Un matin, il pleuvait à verse, on frappe à la porte du jeune homme; il saute à bas de son lit, s'habille à la hâte, c'est à dire à demi, puis va ouvrir; oh surprise! c'est la *mouche* toute hors d'haleine, elle sanglote, pleure, elle est trompée; c'est une rivière qui chemine et pas une belle Parisienne..... Les exclamations....., les questions rapides, entre-coupées..... : Est-ce vous? quoi vous! — Oui, moi..., moi..., perdue, déshonorée..., moi qui n'espère qu'en vous. — Comment, apprenez-moi... — Mon infortune? ma tante a fouillé dans ma cassette, a saisi vos

lettres, elle m'aurait tuée dans son désespoir; j'ai perdu la tête, j'ai pris la fuite, me voici!

— « Mon Dieu, qu'allons-nous faire? Je ne vous ai pas trompée, mademoiselle, je vous ai fait connaître, dès le premier instant que je n'étais pas mon maître; mu par une volonté suprême, chargé d'augustes intérêts, ce serait les compromettre que de m'attacher à la France, où je ne dois que passer, par un mariage rempli de charmes et qui y concentrerait toutes mes affections.

— « Je sais cela, mon ami, la faute vient de moi, je ne vous demande rien de ce que je ne dois pas exiger, je vous conjure seulement de passer chez le commandeur de Châteauneuf, il est l'ami de ma tante; vous le prierez d'aller là voir et de la calmer : de là vous irez chez la bonne vicomtesse, la supplier de me recevoir dans le cas où ma tante serait inflexible. Vous attendrez chez elle le succès de la démarche du commandeur, et puis tous trois reviendrez ensemble m'apprendre ma destinée. »

« Le pauvre Le Noble, désolé, ivre d'amour, se croyant presque coupable, installe sa belle amie dans sa chambre, et va exécuter ses ordres.

Vous connaissez tous le commandeur de Château-neuf; jouer la tragédie, faire le beau, se donner de l'importance, telle est sa vie; il tenait à m'obliger, et je lui avais fait dire un mot; il causa longuement des amours de Le Noble, poussa des hélas, montra de l'indécision, puis prit son chapeau et partit; enfin, il conduisit le jeune homme chez la vicomtesse, et l'y laissa pour aller à son ambassade.

» Le Noble, assis auprès de la vicomtesse, voyait les heures s'écouler, il était midi; on cherchait à le distraire; son esprit, son cœur étaient ailleurs, sans arrière-pensée, quoique sans soupçon de la vérité. Une heure après midi sonna, le commandeur parut enfin; la tante était apaisée, elle avait entendu raison; il fallait courir apprendre cette bonne nouvelle à la charmante nièce; madame de *** voulut y aller, elle s'habilla, il s'écoula encore du temps; enfin, à deux heures, on arriva chez Le Noble, désespéré des angoisses que la jeune personne avait dû souffrir.

» Il ne se doutait pas que, dès qu'il eut mis le pied hors de sa demeure, des explorateurs à mes ordres, serruriers, ébénistes, déchiffreurs

d'écritures, y avaient fondu; que son secrétaire, sa commode, ses papiers et jusqu'aux glaces; le lit, la tapisserie, tous les meubles enfin, avaient été soumis à un examen rigoureux. Pleins-pouvoirs, lettres de récréance, notes diplomatiques, renseignemens, découverts où ils étaient cachés, venaient de passer dans les mains de la police, soit en copies, soit en extraits, et l'on savait où retrouver les originaux en cas de besoin.

»Voilà pourquoi il avait fallu un prétexte pour écarter de chez lui ce malheureux. On avait paré à l'esclandre d'une descente inopinée, puisqu'on était entré librement et sans appeler sur ce qui se faisait la curiosité inquiète des voisins. Mes hommes, qui avaient placé des vedettes nombreuses, étaient partis depuis une demi-heure au moins, lorsqu'il reparut; il trouva la colombe toujours éplorée, qui le quitta en lui vouant un amour éternel. Le lendemain, la police fondit chez lui. On l'arrêta; ses crimes étaient patens : l'espionnage et un projet d'assassiner l'empereur. On le jugea à Vincennes; convaincu de ce double crime, il fut condamné et exécuté.»

A ce dénouement terrible, nous nous récriâmes tous.

« Eh ! Messieurs, dit le duc d'Otrante, quelle est donc cette fausse pitié qui vous porte d'intérêt plutôt vers l'assassin que vers la victime. Ce jeune homme était un Ravailac, un Ankarstroem ; sa mort fut juste. »

— « Mais, dis-je, les moyens employés pour le convaincre ? »

— « Eh quoi ! fallait-il laisser accomplir le crime plutôt que de tenter toutes les voies pour arriver à sa révélation ? »

— « Mais, Monseigneur, votre jolie mouche est un monstre. »

— « Oh ! quant à elle, je vous l'abandonne ; au reste, je sais qu'elle est aujourd'hui très royaliste ; elle va aux Tuileries, parle au comte de Blacas, enjôle le duc de Richelieu et me dénonce, je lui rends la pareille, *par pari refertur*. Je sais mon Phèdre.... Je vois, poursuivit l'ex-ministre, de qui la carrière publique n'était pas encore finie, que je vous ai attristés ; voici une autre histoire, je vous la donne pour ce qu'elle vaut :

« Je reçois une lettre d'une dame ; c'était évident à la forme, au parfum. On me priait, on me conjurait, non de venir en personne, on n'était pas assez fou pour l'espérer ; mais

d'envoyer à ma place quelqu'un *de poids* (ce mot était souligné), et investi de ma confiance; on avait à me parler d'une affaire importante, sans doute; mais on avouait, avec pleine franchise, que l'État n'y était mêlé en rien.

» Dirai-je que cette forme, que la sincérité de l'aveu piquèrent ma curiosité, que je fus saisi, tout grave et majeur que j'étais, de la fantaisie de courir cette aventure où l'on me demandait quelqu'un *de poids*? Eh bien oui! me dis-je, ce sera moi, en propre original. Ne serai-je pas reconnu? c'est possible! Mais je me grimerais, et plus d'une fois il m'est arrivé de me recouvrir d'un costume qui n'était pas le mien, et sous lequel on ne m'a pas deviné.

» C'était dans une modeste rue de la montagne Sainte-Geneviève, quartier perdu, où n'habitent que la canaille, les Jansénistes, s'il en reste, qui vénèrent le diacre Pâris, et des gens de mérite, qui, bien qu'ils ne puissent toujours payer leur terme, n'ont pourtant pas une maison à eux, suivant le bon conseil que leur donne M. Vautour. J'avais endossé un vêtement simple, un habit violet, veste de velours bleu sombre, culotte courte de casimir noir, bas de soie idem,

souliers à boucles d'argent, le chapeau à trois cornes d'obligation, la frisure à l'ancien régime, la canne à pomme d'or ; une pellicule artistement posée et coloriée me changeait en entier. Mon fidèle valet de chambre, qui ne m'avait pas habillé (j'avais pris à sa place un habile grimeur), surpris de rencontrer un étranger seul dans ma chambre, me demanda ce que je venais y faire.

» Je pouvais donc espérer de tromper d'autres yeux que les siens, des yeux moins accoutumés, surtout à mon jeu de physionomie. Je montai dans un fiacre, que je quittai à l'entrée de la rue des Fossés-Saint-Victor, et ayant pris des précautions de prudence en postant ma milice, je m'aventurai prestement ; il y avait à la maison porte cochère, petite cour entourée de bâtimens, un vestibule, un grand escalier ; c'était une vieille demeure opulente, de l'ancienne robe ; le nom au bas du billet avait, en effet, appartenu au Parlement de Paris.

» Je demande madame de Polvérc.—La jeune ou la douairière, me réplique-t-on. — Embarras de ma part, semi-hésitation ; mais un retour rapide sur le corps du billet, que je me représente

mentalement, me fait dire cette fois, d'un ton prompt et sûr : — La jeune. — Au premier, Monsieur, la grande porte en face, au milieu de l'escalier. — Et où demeure la douairière (car je voulais prendre langue)? — Au rez-de-chaussée, sur le jardin, lorsqu'elle habite Paris; maintenant elle est à sa terre. — Ah!..... oui....., près.... — De Beauvais..... Monsieur a été au château de..... — Non, mais je le connais par ouï-dire. Ce colloque avait lieu avec un ex-suisse, aujourd'hui portier, qui pouvait, en outre, être sommelier et jardinier même au besoin. Le cumul en fait de maîtres Jacques est commun. — Et Monsieur... — Le baron, ou Monsieur son père? — Tous les deux. — Tous les deux ! Monsieur le comte est avec Madame à, et le jeune baron n'est pas revenu de son voyage. — Et.... les autres? — Hélas ! nous avons perdu, il y a six mois, la vieille demoiselle Desrivères, sœur de monsieur le comte, sainte fille, qui nous faisait tous damner, tant elle était méchante. Ça a été un grand répit pour la maison, le jour où l'on a eu le malheur de la perdre. Quant à M. le commandeur, il est vert, malgré ses quatre-vingts ans. M. Jules, frère du baron, est à l'armée, et

leur sœur, madame de Melmire, s'est séparée de son mari. — Bah!... est-il possible! — Comment, Monsieur ne le sait pas! A la manière dont il me questionne, il me semble pourtant intime de la famille. — Je reviens des Indes. — Sainte Vierge! que c'est loin!.... Alors, Monsieur saura que madame la comtesse a tant fait, tant fait, que le jeune couple s'est quitté brouillé; et, un matin, nous avons vu madame de Melmire arriver la joue enflée, la bouche en sang..... Un soufflet!.....

» Et la révélation s'acheva dans mon oreille. Satisfait d'avoir pris connaissance du lieu; craignant d'être vu faisant de la police, je saluai le portier discret et me dirigeai d'après son indication. Des portraits de premiers présidents au Parlement remplissaient l'escalier; il y avait dans l'antichambre une partie des ancêtres, fort enfumés. Une jeune et fraîche soubrette me demanda mon nom, je dis, au hasard, celui qui me vint, et j'ajoutai que j'apportais la réponse à la lettre écrite, avant-hier, par madame la baronne, à la dame du quai Malaquais.

» Cinq minutes après, je fus introduit, en traversant un salon, dont les meubles dataient de

l'hiver de 1750; ils avaient perdu de leur fraîcheur, et néanmoins conservaient noble apparence. Je fus introduit, dis-je, dans une chambre meublée à l'avenant. Là, je vis une femme charmante, gracieuse, simple, modeste, timide, sans aucun trait de ressemblance avec ma mouche de tantôt; elle pouvait avoir vingt-cinq ans. Elle me parut inquiète; elle était tremblante; cela me fit de la peine, et il me prit un vif désir de l'obliger.

« Madame, dis-je en lui montrant son billet, je suis envoyé par Son Excellence le ministre... »

» Un signe suppliant me ferma la bouche. Je m'arrêtai. »

« Monsieur, dit-elle, il a fallu les motifs les plus graves pour me décider..... Que je suis obligée à Son Excellence!.... Je voudrais prouver ma gratitude..... Je suis bien malheureuse! »

— « Madame, le ministre a un grand pouvoir. J'ai sa confiance entière; il vous jugera selon mon rapport; d'après ce que j'ai vu jusqu'à présent, il vous sera favorable. »

— « Je sens l'importance de ma démarche; peut-être aurais-je dû ne pas la suivre.....; mais

j'avoue que je n'ai pas assez d'héroïsme pour laisser commettre à mes dépens un crime de plus. »

— « Un crime ici ! »

— « Hélas ! Monsieur, votre surprise déchire mon cœur ; je n'aurai pas la force de poursuivre ! »

— « Ayez-la, Madame ; c'est un devoir. Le mien, après ce que je viens d'entendre, est de vous presser de me tout dire. »

— « Je le ferai, reprit la jeune femme en relevant sa tête blême, je le dois ; mais à condition, Monsieur, qu'un silence profond couvrira ce que je vais vous apprendre : vous y engagez-vous ? » *

« Dans ma place c'était une nécessité que ces engagements ; ils provoquaient la confiance, et puis je n'en faisais que ce qu'il fallait dans l'intérêt commun. La probité d'un ministre de la police doit être générale et non particulière. Il faut savoir manquer à un individu pour le plus grand avantage de tous. Par exemple, on me signalerait un attentat à commettre, suivi de vol, de meurtre, je me tairais si j'avais dû m'engager à me taire, pour obtenir la révélation ;

mais je ne tiendrais pas ma parole à l'assassin, au préjudice de la victime : ce serait entendre étrangement le point d'honneur. »

« Vous me rassurez, dit la baronne de Polvère. Maintenant, écoutez-moi. La famille de mon mari est ancienne dans la haute magistrature ; elle est noble depuis plusieurs siècles, sans pourtant avoir rien d'historique : cependant, ma belle-mère en a conçu une si haute idée, que la frayeur de la voir s'éteindre l'a déjà trois fois portée au crime. Cette dame n'est pas notre compatriote ; elle est née dans je ne sais quelle île de la Grèce, où son mari l'épousa pendant qu'il faisait un voyage, en qualité d'officier de marine, car il avait quitté la robe de ses ancêtres pour suivre la carrière des armes. Ma belle-mère, dis-je, a conçu pour la maison de Polvère une telle vénération, que sa perpétuité est son unique affaire ; elle a deux fils, mon mari est l'ainé ; le second, aujourd'hui capitaine d'artillerie, s'est marié il y a cinq ans ; sa femme, au bout de la quatrième année d'une heureuse union, est morte, vous saurez comment.

» Mon mari, avant sa majorité, épousa par amour sa cousine-germaine ; quatre ans s'écou-

lèrent sans qu'aucun fruit bénit son hymen ; l'infortunée termina rapidement ses jours. Le baron de Polvère, bien qu'accablé de chagrin, se laissa traîner une autre fois à l'autel, par l'insistance de sa mère. Sa seconde femme, mon amie intime, était belle, chaste, bonne ; elle aussi fut stérile : quatre ans après, elle périt d'une maladie de langueur. Vers le même temps je perdais mon mari, que j'avais épousé par raison, et qui me laissa mère de deux charmans enfans, un garçon et une fille ; ils font mon bonheur.

» La comtesse, certaine de ma fécondité, me pressa tant, son fils est si aimable, il était si malheureux ; j'avais l'habitude de le voir ; nous confondimes nos chagrins, et par degrés nous pensâmes que la vie nous serait plus douce si nous la passions ensemble. Notre union eut lieu il y a quatre ans, et, depuis lors, je n'ai pu donner ni frère ni sœur à mes deux anges.

» A mesure que ma belle-mère voyait son espérance se dissiper, ses manières changeaient à mon égard. Sa mauvaise humeur devenait visible ; mais, aurais-je jamais pu découvrir la vérité ? Je souffrais de son caractère, tellement insupportable, qu'elle faisait le malheur de

tout ce qui l'entourait. Elle a contraint ma belle-sœur à quitter son mari ; elle a osé encourager mon beau-frère à me faire la cour ; elle a élevé un mur d'airain entre ses deux fils ; mais de là, aux actes que je lui impute, la distance est encore incommensurable.

» Lorsqu'elle quitta la Grèce, pour venir en France, elle amena à sa suite une espèce d'esclave, qui avait assisté à sa naissance. Cette créature, non moins malicieuse que sa maîtresse, nous faisait tous enrager, moi particulièrement, et surtout lorsque la stérilité de mon nouvel hymen fut bien prouvée. Cependant, Panchiera, cette maudite femme, tomba malade il y a six mois ; son infirmité, suite d'anciennes débauches, rendait son approche pénible ; elle infectait, tout le monde l'abandonna, la comtesse elle même, et cela avec une dureté, une imprudence qui ne provenaient que de la certitude où l'on était de son prochain trépas.

» Seule, continua la dame et en rougissant de modestie, je crus devoir suivre le précepte de l'Évangile. Je remplis, jour et nuit, auprès de cette infortunée, les devoirs que la religion nous impose : elle les sentit, et en témoigna tant de re-

connaissance, que sa maîtresse, impérieuse et jalouse, ne le vit pas sans dépit et sans colère. La maladie tournait vers sa guérison, à la surprise de la science : déjà on l'attribuait à mes attentions, lorsqu'à la suite d'une longue et mystérieuse conversation entre ces deux étrangères, et dans l'espace d'un soir au matin suivant, Panchiera retomba dans des crises fatales; ses symptômes redevinrent sinistres, son arrêt fut de nouveau prononcé.

» Lasse de la veiller, je m'étais endormie dans ma chambre; ma belle-mère, qui tout à coup s'était reprise d'affection pour sa camériste, m'avait, en quelque sorte, chassée de la sienne où elle s'était établie sans relâche, au grand étonnement de tous. Elle crut que mon sommeil se prolongerait, et, comme c'était précisément le jour de sa fête, elle alla entendre la messe à Saint-Étienne-du-Mont, défendant que, pendant son absence, on entrât auprès de l'agonisante, les choses étant avancées. Mais, dès qu'elle eut franchi le seuil de la maison, Panchiera me fit appeler par la jeune fille qui vient de vous annoncer, me priant de tout quitter pour aller à elle, ma vie disait-elle en dépendait.

» Pauline, qui est charitable et qui m'est très attachée, s'empressa d'exécuter sa mission ; moi, inquiète de savoir ce que la Grecque avait à me dire, je courus la rejoindre. Cette misérable me conta alors longuement ce que je vais vous répéter en moins de paroles. Ma belle-mère connaissait, dès son enfance, la manière d'apprêter divers poisons, tous mortels ; elle s'en était servie pour se débarrasser de trois bruns infécondes, et j'allais périr comme elles, si, dans le cours de l'année actuelle, je ne donnais pas un enfant à mon mari. Je fus terrifiée en recevant cette horrible confidence ; Panchiera la compléta en ajoutant que, malgré la reconnaissance qu'elle avait de mes soins, elle n'aurait pu se déterminer à cet aveu, si elle n'avait acquis la certitude que sa maîtresse, craignant qu'elle ne se montrât indiscreète à mon égard, et la voyant déterminée à ne pas souffrir que je périsse de mort violente, ne lui eût fait prendre à elle-même une boisson vénéneuse. « Je ne meurs pas, dit-elle, de mon mal, mais bien de sa malice ; elle me tue, c'est la récompense de l'avoir bien servie. Hélas ! hélas ! les crimes commis ne sont jamais une sauvegarde réciproque entre deux criminels. »

» Cette coupable femme me fournit tous les renseignemens qui pouvaient corroborer son allégation : elle m'enseigna les cachettes où je trouverais les flacons renfermant les liqueurs et poudres fatales, me remit la recette d'un orviétan infaillible pour sauver d'un empoisonnement, puis me congédia, afin de ne pas inspirer de la méfiance à ma belle-mère. Nous convinmes, Pauline, Panchiera et moi, qu'elle ne serait pas instruite de ma dernière visite, cela était facile; tous les domestiques, hors celle-là, étaient en course. Je rentrai dans ma chambre, j'y priais encore lorsque la comtesse revint de la messe; son premier soin fut de courir chez la vieille Grecque : elle la trouva aux prises avec le rôle de la mort, ne voulut pourtant pas qu'on allât chercher encore le confesseur; et, quand il parut, l'ame de Panchiera, séparée de son enveloppe terrestre, était allée rendre compte à Dieu des fautes de sa vie.

» Ma belle-mère ne ressentit que peu de chagrin d'une perte qui aurait dû lui être très sensible; chacun dans la maison s'en étonna, hors Pauline et moi. Huit jours s'écoulèrent, j'avais su prendre sur ma figure assez d'empire pour

échapper à l'investigation des regards de la comtesse. Cependant je la craignais ; et redoutant quelque tentative inopinée sur ma personne, je m'avisai, d'une part, de feindre un commencement de grossesse, et, en même temps, je m'adressai à la première pharmacie de Paris, où je demandai que l'on composât l'antidote dont je fournis la recette.

» Un matin, la comtesse vient dans ma chambre, il y a de cela quinze jours environ ; je jette les yeux sur elle, je la vois pâle, émue, irritée ; elle tient une petite boîte soigneusement enveloppée dans du papier vert.... Vous voyez, je décris les moindres détails. »

— « Et vous faites bien, Madame, repartis-je, car ma curiosité était excitée par ce récit, qui, de minute en minute, devenait plus intéressant ; avec cette précision, ajoutai-je, on épargnerait souvent à l'autorité de longues, d'infructueuses recherches, mais continuez. »

— « Eh bien ! Monsieur, reprit la baronne, qui, ne me connaissant pas de vue, à ce que j'ai su depuis, n'avait aucun soupçon qui pût lui dévoiler qui j'étais ; eh bien donc ! Monsieur, dès que j'eus vu la forme de la boîte, et celle

que l'on avait donnée à l'enveloppe, je fus, à mon tour, saisie de frayeur et d'inquiétude ; néanmoins je réprimai ce premier mouvement ; et, gardant un profond silence, j'attendis ce qui arriverait.

» Ma chère enfant, dit ma belle-mère d'une voix mielleuse, flatteuse, conciliante ; en vérité, j'ai lieu de me plaindre de vous ; quoi ! les égards que je mérite, vos respects, votre attachement, une tendresse, certes, bien réciproque, la qualité de fille que je vous ai donnée avec tant de plaisir ; les sollicitations que j'ai employées pour vous faire une sorte de violence lorsque je vous souhaitais tant pour bru ; tout cela n'a pas résisté aux insinuations d'une créature abominable, qui, amoureuse depuis quarante ans de mon pauvre mari, m'a trompée indignement et s'est vengée de mon bonheur par mille atrocités. Vous ignoriez cela ; mais aussi vous avez été par trop crédule : pourquoi ne pas venir à moi tout de suite ? Une explication sincère eût banni de votre esprit toute défiance, et vous n'auriez pas eu besoin d'avoir recours au pharmacien. »

» Je me serais bien gardée d'interrompre ma belle-mère, chaque parole devenait pré-

cieuse pour moi, je devais en tirer profit, j'admirai l'art avec lequel elle se défendait, inculquant plausiblement celle qu'elle soupçonnait de l'avoir inculpée, et cette bonhomie apparente qui allait au devant de toutes les objections ; mais enfin elle se tut ; je vis qu'une prompte réplique la satisferait mieux que le silence :

« Eh ! madame, dis-je en essayant de rire (je crains bien de n'avoir fait qu'une grimace), votre imagination, remplie de vivacité et de pétulance, marche avec une vitesse fâcheuse, j'ignore ce qui a eu lieu entre la défunte et vous, j'ignore.... »

— « Écoutez, mon enfant, épargnez-vous une injure à la vérité ; cette boîte, qu'un élève maladroit m'a remise, croyant la porter à son adresse, renferme un orviétan précieux, un contre-poison souverain ; sa composition n'était connue naguère en France que de deux personnes ; l'une est décédée, et que Dieu lui fasse paix, bien que je doive craindre qu'elle n'en soit plus digne ; l'autre, c'est moi : dorénavant tout le monde la connaîtra. »

— « Où est le mal, puisque cette révélation intéresse l'humanité? »

— « Oh! c'était un trésor de famille; en cas de revers de fortune, on y eût trouvé une ressource, et j'ai droit de me plaindre que, sans mon consentement, on ait disposé de mon droit de propriété... »

— « Pouvais-je deviner!... »

— « Vous pouviez avoir de la confiance en votre seconde mère ; mais ajouter foi à d'odieuses allégations, me soupçonner, admettre la calomnie... »

» Je gardai mon sang-froid et ne livrai rien de mon secret ; elle eut beau se replier en cent façons, ma bouche resta muette. La comtesse montra une patience qui ne provenait que du crime effrayé : elle eut l'air de gémir, se plaignit ; et, me voyant inattaquable, me quitta pour interroger ma camériste. La pauvre Pauline, moins soutenue par l'usage du monde, tarda peu à se couper, à se laisser surprendre ; enfin, elle avoua que, le dernier jour de l'existence de sa vieille camarade, celle-ci m'avait fait venir auprès d'elle et s'était enfermée avec moi, de sorte qu'elle, Pauline, n'avait rien pu

entendre de ce qui s'était passée entre nous.

» Ainsi, par un mélange de vérité et de fable, l'imprudente mit fin à une sorte de torture morale, sans diminuer de l'anxiété de ma cruelle belle-mère : elle vint après cela tout en pleurs me confesser son acte de faiblesse. Je ne pus que la gronder et me tenir sur une meilleure défensive.

» Mon mari, son frère, leur père, le commandeur de Selpire, leur oncle, sont tous absents, soit à la campagne, à l'armée, ou en voyage; la comtesse vint, il y a six jours, me voir; elle ne me parlait plus, depuis la scène dont vous savez les particularités, qu'en public, aux repas, et, pour en imposer aux domestiques, en entrant elle me dit :

« Me croyez-vous toujours une empoisonneuse ? » •

» Je me récriai.

« Allons, convenez - en....., je sais tout, Pauline a montré la franchise que vous auriez dû avoir; vous vous maintenez dans une dissimulation qui ne serait permise qu'à elle. » •

» Piquée de la comparaison, je lui dis :
« Vous avez si bien tenu à vous perdre dans

son esprit, qu'elle vous a servie à votre gré. »

— « Madame, avouez ce que vous savez; peut-être qu'alors..... »

— « Eh bien !.... »

— « Vous ne me connaissez pas, je ne suis point une Française frivole, je tiens à ma maison, c'est mon être, mon univers...; on peut s'entendre, rompre un mariage infructueux. »

— « Ah ! Madame, m'écriai-je, quel aveu vous échappe ! »

— « Et vous, quelle faute vous commettez, puisque, pour pouvoir attacher un sens caché à mes paroles, il faut que vous sachiez d'avance à quoi elles se rapportent. »

» Je compris l'école que j'avais faite et me réduisis au silence : ma belle-mère me quitta toujours plus irritée. Le même soir, j'allai chez une dame de mes amies, qui donnoit un thé. A minuit, je rentre; ma fidèle Pauline m'attendait chez le portier; elle m'éclaire; nous nous apprêtons à monter l'escalier, lorsque nous voyons s'ouvrir au rez-de-chaussée la porte de l'appartement de ma belle-mère; et, à ma surprise, cette dame nous apparaît, n'ayant pour tout vêtement que sa chemise, son man-

teau de nuit et des pantoufles; elle tient une bougie non allumée. La terreur nous saisit; elle vient à nous, je m'apprête à une scène, point; elle passe sans nous voir, et pourtant nous sommes éclairées par la lampe que porte Pauline, elle monte les degrés.

» Serait-elle somnambule? est la question que je m'adresse. Elle l'est, tout le prouve; où va-t-elle? nous la suivons; elle parvient au premier étage, ne s'y arrête point, monte au second; là se trouve un escalier moins large qui mène aux derniers étages; elle le franchit, et nous aussi; elle atteint un corridor; il conduisait à la chambre de la défunte Panchiera; elle en a la clef, ce que nous n'avions pas remarqué jusque-là; elle s'en sert pour entrer; quand elle est au bout de la pièce, nous la voyons soulever la tapisserie; par dessous il y a un panneau qu'elle fait jouer; il se retire dans la muraille et nous laisse apercevoir plusieurs vases de verre qui contiennent des filtres empoisonnés; elle prend un flacon, l'examine à sa bougie, tout comme si elle brûlait, et puis, souriant avec malice :

« Oh ! dit-elle, elle n'échappera pas à celui-ci. »

» Elle referme le panneau, laisse retomber la tapisserie; nous nous plaçons à l'écart dans le corridor : elle remet tout en ordre et se retire d'un pas tranquille et sûr; je l'accompagne jusqu'à mon appartement, où je cours me cacher tout éperdue; je fais rester Pauline avec moi jusqu'au jour. Ce matin même, ma belle-mère devait partir pour sa terre; elle se mit en route à l'heure indiquée sans me voir, mais en me laissant une invitation pressante et affectueuse pour aller la rejoindre; ce serait courir à la mort.

» Depuis ce moment, je suis comme une insensée, je ne veux ni compromettre la famille de mon mari, ni exposer mes jours. J'ai réfléchi à l'habileté du ministre de la police générale; et hier, voyant s'approcher l'heure de mon départ, ou celle d'une rupture éclatante, dont il faudra faire connaître les motifs, je me suis déterminée à recourir à M. le duc d'Otrante, et lui ai écrit la lettre que vous m'avez représentée. »

» Vous devez apprécier, Messieurs, le vif intérêt avec lequel j'écoutais cette révélation singulière. La dame, dont je vous tais le nom réel,

celui que je lui donne étant de mon invention, mit tant de simplicité dans son récit, que je ne pus y méconnaître le cachet de la vérité. Je la consolai, je lui inspirai de la confiance, je l'assurai que Monseigneur les tirerait tous de ce mauvais pas ; je soumis la soubrette à un interrogatoire serré ; le résultat en fut, de tout point, conforme au récit de la dame. Ceci fait, je me fis conduire dans la chambre de la Grecque défunte, j'aperçus la tapisserie et le panneau ; j'en découvris aisément le secret et, l'ayant fait jouer, je me vis en présence des substances délétères. Lorsque j'eus tout exploré, je pris congé de madame de Polvère, en lui promettant que tout serait fini sous deux fois vingt-quatre heures.

» J'allai droit à l'empereur, et lui contai le fait. »

« Eh bien ! dit-il, qu'on arrête cette misérable, et qu'on la juge. »

— « Sire, voilà une famille déshonorée. »

— « Faut-il laisser le crime impuni ? »

— « Non, certes, voici le cas d'employer la ressource de l'ancien régime : enlever cette méchante femme et la laisser mourir en pri-

son. J'exposai à Napoléon mon plan, il l'approuva ; le lendemain, la vieille comtesse, fut conduite dans une prison d'État, comme prévenue de conspiration. Son mari, ses enfans vinrent me trouver, je leur dis la vérité, leur en montrai les preuves ; ils n'eurent qu'à se taire, l'évidence est un orateur auquel rien ne résiste. La comtesse ne se trompa pas sur la cause de son arrestation ; et ; peu de temps après, s'étant procuré du poison, elle mourut en blasphémant la Providence. Je me félicitai d'avoir épargné au monde un scandale affreux, et justice pourtant avait été faite. »

Nous nous récriâmes tous à ce récit, ne pouvant croire qu'un tel caractère existât.

« Je vous conterais, reprit le duc d'Otrante, des faits bien extraordinaires. Que penseriez-vous, par exemple, d'une fille jeune, belle, douce, pieuse, qui était double ? »

— « Double, Monseigneur, de caractère ? »

— « Non, de corps : deux êtres semblables parcouraient la maison paternelle ; on les voyait tour à tour en des lieux différens ; trente personnes, toutes graves, en ont signé le procès-verbal inexplicable. L'empereur, à la suite d'une lon-

gue conférence avec Corvisart, me défendit d'ébruiter ce phénomène. Il fournit sur sa cassette une somme d'argent à la demoiselle, afin qu'elle se retirât dans un couvent obscur, où elle mourut le 1^{er} janvier 1813; pendant plus de dix ans, la même illusion d'optique s'était répétée. »

A ce récit, nous nous tûmes, le duc exigeait trop de notre crédulité, il s'en aperçut.

« Voyons, dit-il, si les histoires de voleurs vous trouveront plus crédules. En voici une qui aura du moins l'attrait de la nouveauté, je ne l'ai confiée à qui que ce soit :

« On sortait de la terreur; il y avait, entre le Berry et la Sologne, un antique château; les maîtres, rudement frappés d'ailleurs par la Révolution, avaient sauvé du moins leur vie, et ils tâchaient, par une retraite économique de plusieurs années, de regagner ce qu'en si peu de temps les malheurs publics leur avaient ravi. On voyait peu de monde dans ce château; on ne donnait jamais de ces *galas* qui, à la campagne, attirent tant de parasites affamés; en revanche, on y exerçait généralement une hospitalité large et magnifique; la table de famille était abondante, on y mettait toujours une foule

de mets sains et nourrissans qui, par leur profusion, dispensaient de toute cérémonie.

» Un soir, l'hiver approchait à grands pas, un tumulte se fait entendre à la porte extérieure, c'est un général de la République avec ses deux aides de camp; il va commander à Châteauroux, et la nuit l'a surpris dans les plaines monotones de la Sologne; il demande le couvert et place au feu.

» Il aura davantage, répondit le maître de la maison; lui et ses aides de camp seront les bienvenus. »

« A cette réponse, les trois voyageurs mettent pied à terre; on conduit leurs chevaux à l'écurie, et eux au salon. Mais qu'ils ont peu l'habitude de la bonne compagnie! leur tournure, leurs expressions annoncent des *chenapans* de pur sang; cependant on se ressouvient des formes de Rossignol, de Ronsin, de Santerre, d'Henriot, et on les excuse. La mère du maître du château, vénérable et pieuse matrone, très avancée en âge, éprouve, à leur aspect, une telle aversion, qu'elle va se réfugier dans son oratoire, et là elle prie Dieu avec ferveur, le conjurant de ne pas abandonner une maison où il était si

bien adoré et où l'on chérissait tant le roi.

» La prière, dit-on, soulage certains esprits ; cette dame rentra au salon plus calme et avec moins de dégoût ; elle contempla leur mise commune, leurs physionomies patibulaires, et quand elle entendit leur conversation si bien en harmonie avec leur personne, elle leur donna la plus belle chambre du manoir ; tant elle craignait de ne pas les traiter assez bien à leur gré. Ils se retirèrent, et, en leur absence, on convint que sur leur aspect seul on les prendrait. Il y avait dans le château l'aïeule, le père, la mère, un jeune homme de dix-huit ans, deux jeunes filles de quatorze et de seize, une tante, deux servantes et deux laquais ; en tout onze personnes, maîtres et gens, mais mal armés et incapables d'une résistance sérieuse.

» Le souper était servi, on avait averti les trois militaires ; ils viennent ; ils ont la parole arrogante, le verbe haut, on les voit prêts à chercher querelle à tout le monde ; la prudence du père arrête l'impétuosité du fils prêt à se fâcher.... Sur ces entrefaites, on sonne au dehors ; le général et ses aides de camp sourient en échangeant des regards mystérieux que le

jeune homme et l'aïeule surprennent. Le maître du château dit de ne plus recevoir personne.

« Hormis, toutefois, reprend le général, deux ordonnances qui sont, je présume, à ma recherche. »

« Que dire? on se tait, et le soupçon gagne les assistans. Les deux domestiques mâles étaient allés ouvrir, ils introduisent, non ceux que les militaires avaient annoncés, mais un homme de haute stature, la figure pleine de bienveillance et de douceur, belle d'ailleurs et on ne saurait plus noble; ce personnage peut avoir à peu près quarante ans, son costume est en tout conforme à celui des pèlerins de Saint-Jacques, rien n'y manque, ni le rochet, ni le bourdon, ni les gourdes et les coquilles, non plus que le vaste chapeau de toile cirée. Dès qu'il a mis le pied dans la salle, il s'arrête, fait un signe de croix, et dit d'une voix ferme, mais mélancolique :

» Que la paix du Seigneur soit avec vous, et qu'il vous préserve des embûches nocturnes du méchant ! »

« La singularité de ces paroles, la bizarrerie d'un accoutrement que l'on ne portait en

France qu'à ses risques et périls, étonnèrent les assistans. La bonne vieille dame, charmée de ce salut pieux, complimenta le pèlerin, tandis que les militaires, en ricanant, l'appelèrent fourbe et hypocrite ; ajoutant : Va , drôle, l'habit ne fait pas le moine.

— « Il est vrai, répliqua le pèlerin, pas plus que l'uniforme ne fait l'officier. »

» A ce propos, les aides de camp se lèvent pour fondre sur lui ; il les écarte de la main tandis que d'autres les retiennent, et il poursuit :

« Eh ! Messieurs, vous feriez mieux de purger le pays de la bande des brigands qui l'exploitent, que de tomber à deux sur un pauvre pécheur. Au reste, qui menace du glaive périra par le glaive. Dieu est las des crimes commis, et sa vengeance tardera peu à éclater. »

» L'expression remarquable qu'il mit dans ces paroles, en rassurant les habitans de la maison, intimida les autres. Le général, prenant la parole avec moins d'aigreur, dit :

« Mon ami, tu sens le fagot, cette qualification de *messieurs* dont tu t'es servi et que nous détestons, ces fanfreluches superstitieuses

dont tu te pares , tout cela ne me dit rien de bon , et demain tu m'as la mine d'aller rendre compte de ta conduite à la municipalité du lieu.»

• — « Il est sûr , dit le pèlerin , que demain on vous interrogera. »

— « Faquin , drôle , s'écria le général , je te passerai mon épée au travers du corps. »

» On retint cet accès de colère , et le souper fut continué ; le pèlerin ne composa le sien que d'une croûte de pain , d'une seule figue sèche et d'un verre d'eau. Cette frugalité ne nuisit pas à sa conversation , sérieuse mais nourrie de hautes pensées ; il imposa aux *chenâpans* qui finirent par garder un morne silence et qui se retirèrent lorsqu'ils virent les préparatifs d'une prière en commun que l'on allait faire : ce fut en ricanant , en jurant , en chantant des chansons obscènes , qu'ils passèrent dans leur chambre , où ils s'enfermèrent à double tour.

» Le pèlerin , au contraire , dirigea le pieux exercice ; sa méditation improvisée fut sublime ; on l'en remercia , et le fils de la maison le contraignit à accepter son lit en place de celui d'un domestique qu'on lui avait d'abord préparé.... Tout le monde dormait.... Au coup d'une heure ,

l'aieule fut réveillée par l'effet d'une lumière éclatante qui remplit ses yeux, elle les ouvrit et reconnut devant son lit le pèlerin tout habillé qui lui fit signe de se lever, de s'habiller, et de le suivre. La bonne dame étonnée, mais poussée, à ce qu'elle a dit depuis, par une puissance surnaturelle, obéit sans résistance. Pendant ce temps, le pèlerin réveillait aussi le fils de la maison, en était également écouté, et le conduisait dans le corridor au même moment où la grand'mère y arrivait; il y eut un instant où le pèlerin leur parut double; mais cela dura si peu de temps, qu'ils n'ont rien osé affirmer. Alors, cet inconnu, toujours sans mot dire, les conduisit devant la chambre où reposaient les prétendus militaires; il la toucha de son bourdon, elle s'ouvrit, il entra, on le suivit; il y avait sur les tables, les chaises et les meubles, des échelles de cordes, des poignards, des pistolets, des clefs, des limes, des pinces, des barres de fer, tous instrumens connus de vol. Les trois misérables paraissaient endormis d'un profond sommeil; la vieille dame témoigna de la crainte en s'approchant d'eux.

« Ils dormiront jusqu'à demain; rendez grâce à Dieu et à la piété de la famille. »

» Ainsi parla le pèlerin... et disparut. Les ténèbres revinrent avec son absence, et l'aïeule et le fils de la maison se trouvèrent, non dans la chambre de leurs hôtes, mais chacun dans la sienne, couché dans leurs lits et baignés de sueur..... Ils crurent avoir fait un rêve pénible. Ne pouvant s'endormir, ils sont les premiers à se lever, ils se rencontrent, se font part de leurs songes et en admirent la coïncidence. Cependant on entend dans la campagne un piétinement de chevaux... Qu'est-ce?... La gendarmerie; elle est à la piste de trois chefs de brigands; le signalement remis au jeune homme se rapporte à celui des trois individus qui, la veille, étaient venus demander l'hospitalité à son père. Il en fit la remarque, et quand il eut parlé d'un général et dit le nom qu'il s'était donné, les gendarmes ne doutèrent pas que ces hommes ne fussent ceux qu'ils poursuivaient; d'ailleurs, ils savaient que le château, pendant toute la nuit dernière, avait été environné d'une multitude de voleurs en sous-ordre, qui semblaient, d'après le rapport des dénoncia-

teurs, attendre un signal qu'on n'avait pas donné.

» En conséquence, on entra; on alla droit à la chambre indiquée, on la trouva ouverte, bien que la veille on l'eût bien verrouillée, et la grand'mère et le petit-fils, à leur grand effroi, aperçurent, tout comme ils l'avaient vu en rêve, les instrumens du vol à la même place que pendant la nuit; les trois bandits, réveillés d'un sommeil léthargique, n'opposèrent aucune résistance, ils avouèrent tout, ajoutant qu'ils ne pouvaient concevoir le sommeil invincible qui les avait surpris tout à coup et malgré eux.

» Cependant on parla du pèlerin, et, surpris de ne pas le voir, on courut à sa chambre où sans doute il reposait.... Il n'y était plus, il avait disparu, sa trace fut à jamais perdue, mais sur le lit où il avait dû coucher, on trouva un Christ d'ivoire d'une grandeur surprenante et d'un travail miraculeux. »

— « Ah! Monseigneur, dimes-nous, on voit bien que nous sommes en pleine restauration, voici les chroniques des couvens qui reprennent crédit. »

— « Messieurs, répliqua-t-il froidement, j'ai

eu sous mes yeux les aveux des trois voleurs, les interrogatoires de toute la famille, les attestations de la gendarmerie, des autorités locales et départementales; il est certainement plus facile de nier que de croire; mais enfin, si on nie tout ce que des actes légaux établissent, autant vaut-il prétendre que Tarquin chassa Publicola de Rome, et que ce fut César qui, dans le Capitole, mit à mort le second des Brutus. »

Du moment où le duc d'Otrante se fâchait, il fallait bien cesser de paraître incrédules; il est des actes de condescendance apparente que la politesse ordonne.

Le prince, en ce moment, prit la parole :

« On plaisante beaucoup de tout ce qui sort de l'ordre naturel des choses, néanmoins je gage qu'il n'y a pas un de nous qui n'ait à raconter un fait surprenant et qui tienne du prodige. Oui, Messieurs, je le répète, il n'y en a pas un seul, bien entendu qu'il aura vécu âge d'homme. »

— « Je ne suis pas dans ce cas, Monseigneur, repartis-je, et je n'ai vu encore que ce que tout le monde a vu en plein air; mais je peux affirmer sur l'honneur ce que je vais vous conter :

« En 1807, je me liai intimement avec un homme de lettres, connu en France et célèbre chez l'étranger, Louis - Sébastien Mercier, bizarre personnage, singulier en tout, *haisseur* (je suis néologue comme lui, pour mieux le peindre), *haisseur*, dis-je, de Racine, d'Homère, de Boileau, de Newton ; ses idées étincelaient d'originalité, il était très piquant à entendre causer. Un jour, je n'étais pas seul avec lui, il y avait M. de Cailhava, enthousiaste de Molière, et Pelletier-Volmerange, faiseur de mélodrames qui avaient eu du succès ; Mercier, qui fut membre de la Convention nationale dont il se retira sans y avoir laissé sa vertu comme tant d'autres, Mercier nous dit un jour, au foyer de la Comédie-Française où nous étions rassemblés :

« Messieurs, je suis le dernier qui puisse vous donner des nouvelles de Louis XVI. »

— « Vous, Mercier, reprîmes-nous, avez vous été assez heureux pour obtenir la permission de le voir au Temple ? »

— « J'ai eu la douleur de le voir face à face, comme je vous contemple, et la chose eut lieu après sa mort. »

— « Après la mort du roi? »

— « Certainement. »

— « C'est impossible. »

— « Pour vous qui doutez de tout, qui ne croyez que ce qui frappe votre vue; quant à moi, poursuivit-il solennellement, je déclare que j'ai vu Louis XVI mort, revenir sur la terre. »

— « Où et à quelle époque? »

— « C'était dans la nuit du 21 janvier 1794; je courais les rues pour me rendre auprès d'un ami qui était malade, lorsqu'en traversant le boulevard, je vis une multitude incroyable de peuple se pressant vers un objet qui piquait sa curiosité; c'était une voiture environnée d'un appareil militaire de bouches à feu et de canonniers, la mèche allumée. Dans cette voiture il y avait un homme, c'était Louis XVI; lorsqu'il fut en face de moi, le carrosse s'arrêta, le roi me fit signe d'approcher, j'y allai courageusement, et il me dit :

« Tu n'as pas voté ma mort, je t'en remercie, rends-en grâce à ta conscience; en m'immolant, on a fait périr le juste, et la France paiera

cher ce sang que je ne regretterais pas, si je l'eusse versé pour son bonheur et pour sa gloire; la plupart de mes assassins mourront du supplice qu'ils m'ont infligé ou dans l'exil; tous ressentiront des remords épouvantables, on tardera peu à passer de tyrannie en tyrannie, puis ma famille remontera sur le trône, et fermera l'abîme des révolutions. »

» Louis XVI, ayant ainsi parlé, rentra la tête dans la voiture qui se remit en marche, et moi, frappé de stupeur, je demeurai immobile, sans oser avancer ni reculer; peu à peu la foule se dispersa, et alors, retrouvant mon énergie, je me remis en route. »

— « Ou plutôt vous vous éveillâtes. »

— « Il n'y avait pas de sommeil dans mon fait, mais bien la réalité; je vous le jure foi d'honnête homme, et jamais je n'ai fait de faux serment. »

» Voilà, Messieurs, ce qu'à mon tour je déclare avoir entendu de la propre bouche de Mercier, et à diverses reprises, une fois notamment à l'Écu de France, rue d'Enfer, où il vint déjeuner avec l'abbé d'Allez, deux dames,

le chevalier de Cubières, le comte d'Escherny et moi.»

Quelqu'un de la compagnie dit : « Il rêvait. »

— « Voici, répliqua le prince Cambacérès, ce que j'ai su de l'empereur lui-même ; c'était dans l'été, la chaleur était excessive, Napoléon et Joséphine causaient après minuit à une fenêtre ouverte des Tuileries ; tout à coup une clarté rougeâtre illumine l'horizon. Le couple impérial voit, à cette lueur, une foule nombreuse remplir les parterres des Tuileries ; un mouvement d'effroi les saisit, ils vont appeler au secours, mais le silence étrange de tout ce monde les étonne ; personne d'ailleurs ne s'approche du Château ; au milieu d'eux on dresse un échafaud, on le couvre d'une toile rouge, un bourreau y monte avec ses aides ; bientôt le patient arrive, il a les mains liées derrière le dos ; on le hue, on l'injurie ; il monte d'un pas ferme, se retourne pour parler à la populace, alors il fait voir ses traits, ce sont ceux de Napoléon... Joséphine, effrayée, pousse un cri, s'évanouit, et au même instant, la vision disparaît. Les deux époux ont été d'accord sur ce qu'ils ont vu, et chacun d'eux, interrogé à part, m'a raconté la chose

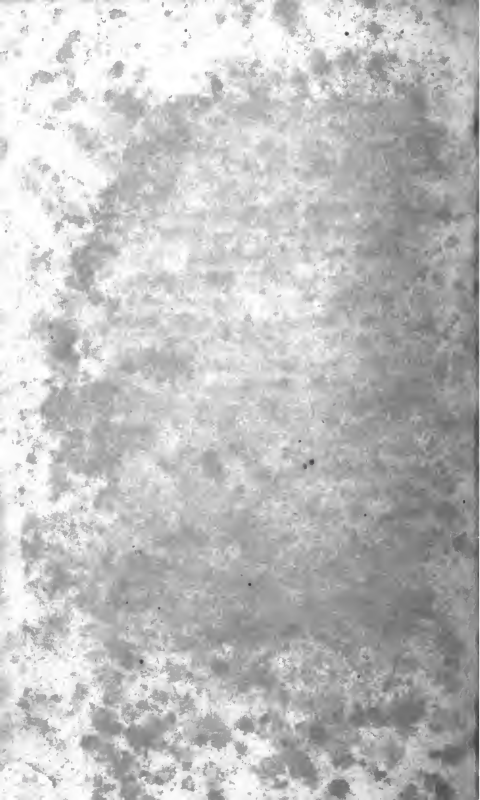
d'une manière conforme au récit fait par l'autre; ils ne dormaient point, et certes vous n'accuserez pas Napoléon de manquer de fermeté. »

Cette anecdote nous étonna, la manière positive dont elle nous était racontée ne permettait à aucun de nous de la contredire; nous l'acceptâmes telle qu'on nous la donnait, et je pris la parole :

« Et vous, Monseigneur, si j'osais vous demander ce que vous avez vu de surnaturel ? »

— « Je ne peux le dire encore, attendez plus tard, et si Dieu me prête vie, dans un an faites-moi la même question. »

Je n'y manquai pas, mais bien plus tard; le prince voulut bien m'accorder sa confiance; je transcrirai en temps et lieu ce qu'il me raconta.



CHAPITRE V.

Le marquis de Maniban. — La vie des anciens magistrats. — Détails curieux sur leurs habitudes. — Existence d'un conseiller au Parlement. — *La Mule de M. le doyen*, anecdote toulousaine. — Nouvelle opinion sur l'affaire Calas. — Un catholique défenseur de sa religion. — Note relative à la tragédie d'*Une famille au temps de Luther*. — Les Jacobins ont immolé des victimes à Calas : révélations à ce sujet. — Cambacérès raconte que Napoléon voulut rétablir les parlements. — Vues profondes et admirables qu'il émit à ce sujet. — Anecdote inédite touchant S. A. R. monseigneur le duc d'Angoulême. — *Belle-fille, mari et beau-père*, anecdote galante des Tuileries en 1710. — *Un septembreur et ses filles*, ou la continence d'un autre Scipion, anecdote napoléonienne. — Réponse sublime de l'empereur. — *Le verre d'eau de vie ; la vivandière et l'empereur*, anecdotes militaires. — Détails inédits sur une tentative, faite en 1811, pour amener les Bourbons à renoncer à la couronne de France. Le prince de Talleyrand perd la mémoire. — Madame de N.... — Lettre inédite de Fouché à son sujet. Madame de N.... à Hartwell. — Comte de La Châtre. — Duc d'Orléans. — Retour secret de ce prince. — Comte de Blacas. — S. M. Louis XVIII. — Père Élisée. — Madame Royale ; prodiges de sa charité. — Famille de S. A. R. monseigneur le duc de Berry. — Cent mille francs pour secrets d'alors. — Comment Napoléon reçoit le rescrit royal. — Calomnies démenties. — Propos fameux, quand et pourquoi tenu.

Il y avait, un certain soir, au cercle très rétréci du prince, M. le marquis de Maniban,

ancien président à mortier, au parlement de Toulouse, homme de qualité, Campistron, de son nom, rempli d'esprit et peut-être en ayant trop, car il ne soignait pas assez ses affaires; on parla de la vieille magistrature, de sa prépondérance, de la considération dont elle jouissait et de son poids dans la balance administrative.

On demanda ce que l'on avait gagné à l'abolition de la vénalité des charges.

« Qu'il en coûte moins cher à l'ignorance intrigante pour remplacer la science; voilà tout, dit le prince; cette vénalité prétendue était une bonne hérédité, sage, prudente, lumineuse et contenue par un fort cautionnement; il en résultait que, dès sa naissance, un jeune homme s'imprégnait des formes parlementaires, qu'il apprenait les lois en jouant; que, frappé de la belle position de son père, il s'attachait à la perpétuer en lui, qu'il devenait grave, érudit; qu'aucune corruption pécuniaire n'arrivait jusqu'à lui, car il possédait rang, fortune et suprématie. De telles familles faisaient la gloire d'une province; on les citait avec orgueil, et l'on y trouvait un noyau toujours prêt pour composer le corps le plus vénérable; aujourd'hui,

quelle différence ! le magistrat sort d'un comptoir, d'un atelier, d'une étude avec un grand amour pour l'argent, un extrême besoin d'en amasser beaucoup et fort peu de réserve sur les moyens de faire fortune ; il se trouve isolé au milieu des siens, dont aucun ne le stimule ou ne l'aiguillonne par l'exemple. Par un effet contraire, dans les familles parlementaires, l'aïeul, le père, les gendres, les oncles, les neveux, les cousins portaient la robe ; leur vie entière se rapportait au Palais ; ils en parlaient sans cesse, ils eussent pu souvent, à eux seuls, former un tribunal ou du moins une chambre ; aussi, quelle instruction ! quelle facilité ! l'un disait ce qui échappait à l'autre. Messieurs, lorsqu'une cause, après avoir parcouru les juridictions inférieures, était jugée, en dernier ressort, par la grand'chambre des parlemens de Paris ou de Toulouse, autant valait l'arrêt que si le Père Éternel l'eût prononcé après avoir entendu les douze apôtres : c'était tellement reconnu, que de toutes les parties de l'Europe on venait, par arbitrage, devant de tels magistrats ; il est vrai que ces hommes extraordinaires se levaient à quatre heures du matin, revêtaient la robe qu'ils ne

quittaient plus que pour se coucher, arrivaient au Palais avant sept heures, dépêchaient une besogne immense, entraient en conférence, ce qu'on appelait *sabatine*, depuis le dîner jusqu'à la nuit, et, pour *se récréer*, ils examinaient les titres des procès dont ils étaient rapporteurs. Cette existence austère et solennelle, ce frein imposé par le costume de la magistrature formaient un sacerdoce réel, très pénible, point lucratif, mais immensément payé en honneur et en considération. Comparez la magistrature actuelle avec celle-là, si *méprisable*, car elle était *vénale*, tandis que celle d'aujourd'hui est donnée gratis. »

M. le marquis de Maniban dit à son tour : « Tout conseiller, au Parlement de Toulouse, finançait sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV. Le prix était de soixante-dix à quatre-vingt mille francs. A Paris, la somme était beaucoup plus considérable ; elle montait à cinquante mille écus. Sous Louis XVI, ces mêmes charges coûtaient en province trente, quarante, cinquante mille francs de cautionnement effectif. L'intérêt était à deux et demi pour cent par an. Quel industriel accepterait un pareil taux ? Les

gages proprement dits montaient, à notre cour, pour les conseillers, à *cent vingt livres tournois*, ni plus ni moins..... »

— « J'ajouterai, dis-je en priant M. le président de me permettre de l'interrompre, que M. de Malcor, son collègue et celui de mon père, me jurait hier que ces *cinq louis*, que le magistrat devait recevoir en échange de toute sa vie, ne lui étaient presque jamais payés. Voilà ce que les Parlemens coûtaient à la France. »

M. de Maniban continua : « Un conseiller fort travailleur pouvait, grâce aux petits écus dont on soldait les subalternes, se faire un revenant-bon de dix-huit cents à deux mille livres par an; mais il fallait deux conditions : l'une, que l'occupation fût colossale; la seconde, que d'autres magistrats fussent moins actifs, car, si tous avaient eu le même désir d'augmenter leur mince pécule, les deux mille livres seraient retombées à mille ou douze cents au plus. Cette somme n'était pas à la charge de l'État, mais des plaideurs. Le doyen du parlement de Toulouse avait seul un bénéfice considérable; il consistait dans la location des maisons et échoppes situées dans l'enclos du palais. Ces habitations étaient recher-

chées parce qu'elles équivalaient à des maîtrises : ceux qui y logeaient pouvaient faire le métier le plus à leur convenance, aucune visite de l'autorité ne les inquiétait.

» Vous voyez, Messieurs, le peu d'avantage pécuniaire qu'on trouvait dans ces fonctions. Je doute que le procureur général du Parlement de Paris retrouvât en argent l'intérêt des dix-huit cent mille livres que cette charge coûta d'achat à Fouquet ; celles de simples présidens à mortier ont coûté jusqu'à cinq et six cent mille livres. Avec cinq cents livres de gages, à Toulouse, elles valaient deux cents à deux cent soixante-dix mille livres ; mais, en revanche, un premier président était un dieu ; un président à mortier, beaucoup plus qu'un prince. Les conseillers jouissaient d'une importance dont aujourd'hui on ne peut se faire une idée. Chaque fois qu'un d'eux séjournait dans une paroisse, les autorités du lieu lui rendaient la première visite avec harangue et présens (vins ou fruits) : un banc privilégié lui était partout réservé.

» M. Cambolas, chef d'une de nos premières maisons parlementaires, où la science était à la hauteur de la probité, ferme, sé-

vère, inaccessible à la' brigue, logeait à une distance de notre Palais de justice, égale à celle de la porte Saint-Denis au Carrousel; la ligne était assez droite, toutefois avec quelques détours. Tous les jours, monsieur le doyen de Cambolas montait à six heures du matin sur sa mule, bonne bête limousine; et ce personnage important, devant qui tant d'autres se seraient prosternés, sans valet et sans suite, s'en allait trottant jusqu'au Palais. Chacun, à son passage, de saluer M. *le doyen*, un peu plus respecté que le diable; car c'était un rude coucheur, inflexible pour le vice et sans pitié pour les fripons; arrivé à la porte intérieure du Palais, M. de Cambolas trouvait l'huissier de service qui, lui avançant un tabouret, l'aidait à descendre de dessus sa mule, puis celle-ci, avertie par une claque amicale de l'écuyer à verge, repartait au petit trot, et sans dévier de sa route, reprenait le chemin de l'hôtel de son maître, où la provende l'attendait. A midi moins dix minutes le palefrenier la frappait de nouveau, la voilà partie, et comme la douzième heure sonnait, elle franchissait l'enceinte du Palais; M. le doyen aussitôt se montrait, l'enfourchait, retournait avec elle,

et le service du jour était fini pour la limousine tandis qu'il n'était qu'à demi terminé pour le digne magistrat.

» Ce manège avait lieu depuis trente ans. Jamais incidens ne l'interrompirent ; on était tellement sûr de voir passer la mule seule ou avec le doyen, quatre fois par jour, et à des instans si bien fixés, que les montres se réglaient dessus, et que nombre de rendez-vous étaient donnés avec la formule suivante : *Comptez sur moi aussi sûrement que passera la mule de M. de Cambolas.* Toulouse tout entier la connaissait, jeunes et vieux. La vénération portée au maître rejaillissait sur sa monture ; au point que, parmi les gamins de Toulouse, qui certes valent ceux de Paris, on n'en aurait pas trouvé un assez hardi pour oser tourmenter cette mule privilégiée ; elle serait morte sans accident. Cependant le malin esprit amena à Toulouse un Flamand, compagnon coutelier, hargneux, friponneau, hypocrite et querelleur : ce drôle cherchait de l'ouvrage ; il était bon ouvrier, il en trouva chez un maître qui demeurait dans la rue dite des Couteliers, par où M. de Cambolas passait, depuis environ cinquante ans. La pensée diabolique lui vint,

pour se venger de certaine condamnation correctionnelle qu'il avait encourue, de jouer un tour, non au conseiller, mais à la bête.

» En conséquence, un jour où la limousine, à son petit trot, s'en allait chercher son maître pour le retour de midi, au moment où elle passait dans la rue des Couteliers, une corde lâche est tendue inopinément dans ses jambes; elle s'y embarrasse, s'effarouche, se cabre, se jette de côté et enfile successivement deux ou trois ruelles; elle est perdue, mais on court après elle : les bourgeois, les artisans du quartier frémissent des conséquences de ce délit; ils craignent d'en payer les suites; aussi, ayant rattrapé la bête, ils la ramènent en triomphe à l'hôtel de M. de Cambolas. C'était trop tard, le mal était fait, la vengeance en fut terrible.

» Il n'y eut pas d'abord de surprise pareille à celle du magistrat, lorsque, descendu du siège, et au coup de midi, il ne vit ni limousine ni aucun valet à sa place pour l'instruire du motif qu'il en privait..... Aurait-on volé la bête?..... Voler la mule de M. le doyen à Toulouse! ma foi, j'aurais peut-être préféré escamoter, à Rome, la tiare du pape. Tout le Palais est en rumeur :

jeunes conseillers, par vénération pour leur grave confrère ; greffiers , huissiers ; sergens , recors , archers , saute-ruisseaux , le guet , la basoche , tout s'agite et entre en quête ; on va , on vient , on s'informe... , pas de mule ! Le premier président , M. de Bertier , offre sa voiture , et ramène chez lui M. de Cambolas , que la mule rejoignit aussitôt.

» Le parquet s'était emparé de l'affaire ; on la jugea en audience solennelle , et on trouva moyen de lui donner une tournure criminelle. Le Flamand , en s'attaquant à cette mule , avait manqué à toute la cour souveraine du Parlement. Il n'avait , disait-on , commis ce méfait que pour tourner en ridicule une magistrature auguste. En conséquence , il devait être pris au corps , emprisonné , jugé , condamné au fouet , à la marque , à l'exposition et aux galères pour cinq ans.... ; il s'évada. Nos prédécesseurs le laissèrent aller ; ils avaient autant d'humanité que de sévérité ; mais l'arrêt n'en fut pas moins rendu par contumace , et exécuté par effigie pour l'exemple ; si bien que , près de deux cents ans après , les mères disaient à leurs fils , en manière de réprimande : *Malheureux , tu seras châtié comme le Flamand , et tu le mériteras mieux.*

» Cette anecdote, racontée avec beaucoup plus de grace que je n'y en mets, nous amusa. Quelques uns reprochèrent au Parlement un excès de rigueur; d'autres le défendirent et firent admirer, au contraire, le mélange de force et de bonté qu'il y avait mis. L'exemple tombait sur un étranger qui, par le fait, n'était que banni de Toulouse; son délit était, à la vérité, sans importance, et ailleurs on n'aurait fait qu'en rire; mais, en le punissant, on ajoutait beaucoup à la considération due à la magistrature souveraine. Tout acte commis à son détriment tenait du sacrilège; mais aussi, par combien de fatigues, de travaux, de services rendus les juges payaient ces égards! C'étaient des misérables attachés à une glèbe perpétuelle, et, assurément, il convenait de dorer à triple or les chaînes dont ils se chargeaient dans l'intérêt de tous.»

On passa à d'autres arrêts rendus par le parlement de Toulouse, on blâma celui des Calas.

« A votre aise, dit M. de Maniban, dont l'opinion, je dois le dire en passant, est corroborée pour moi par le suffrage de mon aïeule, femme d'un esprit supérieur, et qui n'a jamais douté de la culpabilité de la famille..... A votre aise,

Messieurs; posez en fait que le fanatisme existe, qu'il est commun à tous les hommes, puis, venant à l'application, avancez que les catholiques seuls sont capables de tuer leurs enfans; c'est manquer de justice, je vous le dis à regret, et pourtant c'est la vérité. Toutes les religions, toutes les opinions politiques ont leurs enthousiastes qui ne redoutent pas de se servir du couteau. Étaient-ils chrétiens, ces Juifs qui tuaient les adorateurs des autres dieux! L'étaient-ils ces païens, qui, après la prédication de l'Évangile, voulaient noyer les chrétiens dans le sang? Et l'assassinat du duc de Guise par un protestant, et les cruautés sans nombre des musulmans envers les Grecs, et la tentative de poison sur Mahomet, attribuerez-vous tout cela à des catholiques? Souffrez donc qu'on croie possible qu'un père, autre qu'un catholique, immole son fils à sa croyance, et ne chargez pas seul de ces noirs méfaits le culte dans lequel vous êtes nés, que vous suivez en partie, et auquel vous reviendrez un jour: »

Cette vigoureuse philippique avertit les philosophes de la compagnie. On nous cria : Ainsi donc les Calas ont égorgé leur fils, frère et beau-frère?

« Oui, Messieurs, répondimes-nous, c'est notre opinion ; nous avons un arrêt et deux degrés de juridiction , dont l'un n'était que la chambre de Tournelle, du parlement de Toulouse, ce qui n'est pas peu dire. Toutefois, nous ne prétendons pas à l'infailibilité, nous pouvons nous tromper, je l'accorde ; mais, pour nous convaincre, il faudrait établir, par preuves plus claires que le jour, que tout parricide, tout *fillicide* est nécessairement catholique, et, qu'il n'y a jamais eu, dans aucune autre religion quelconque, un exemple d'un forfait pareil. Espérez-vous parvenir à effacer le souvenir des Brutus, des Manlius Torquatus, des Timoléon, des Crésus, des Atrée, des Sapor et de tant de fils tuant leur père, et de pères tuant leurs fils, en dehors de la chrétienté ? non, sans doute ; Calvin, qui a fait rôtir Servet à un feu doux et clair, pour des questions de théologie spéculative, aurait-il épargné son propre sang ? Ne dites donc point que les protestans sont sans haine religieuse et surtout sans fanatisme(1).

(1) Nous avons vu avec regret l'un de nos meilleurs auteurs modernes, catholique, choisir, pour sujet d'une tragédie, un fratricide commis par un membre de sa communion. A sa place, nous aurions préféré charger

Je sais bien que les descendants de ceux que j'inculpe se fâcheront ; et ils feront bien, qu'ils me contrediront, c'est leur droit. Mon grand-père penchait pour l'innocence de la famille ; on en trouve la preuve dans les œuvres de Voltaire ; mais sa femme, dont le mérite était égal au sien, pensait autrement. On peut donc varier sur un point historique, surtout lorsque des actes solennels viennent à l'appui des deux côtés de la question.

» Au reste, on n'a pas négligé la vengeance de Calas. On a exécuté, en 1794, à Toulouse, le petit-fils du capitoul David d'Escalonne, le premier juge du protestant, sans autre motif, pour la condamnation du jeune et malheureux Tristan d'Escalonne, que celle du père Calas. Madame de Cambon a été immolée au même motif, ainsi que deux ou trois autres membres de cette famille ; les calvinistes toulousains se montrèrent implacables. Et qui a oublié le fanatisme révolutionnaire du ministre Jullien, nommé membre

de ce rôle de Cain le sectateur de Luther. Cette hérésie alors était dans sa ferveur naissante, et le fanatisme lui convenait mieux qu'au serviteur d'une religion antique et dominante : toute autre supposition manque à la fois de goût, de génie, et même de justice. L. L. L.

de la Convention nationale, où il vota la mort du roi, sans appel ni sursis? Il ne faut point parler de la tolérance des calvinistes; il y a chez eux autant d'irritation que parmi les catholiques. »

La dispute s'échauffait; le prince Cambacères y mit fin en disant : « On m'a accusé d'être parlementaire, je ne m'en défends pas, je le suis, car je fais usage de ma raison; mais Napoléon l'était encore plus que moi. Nous étions en 1812, il allait partir pour la campagne de Russie; j'avais travaillé avec lui pour des nominations dans l'ordre judiciaire; il consultait des notes privées, il s'impatientait, car il voulait de bons choix. Tout à coup il interrompt notre travail :

« Savez-vous, me dit-il, que vous m'avez fait faire de mauvaise besogne! »

— « Moi, Sire. Eh! grand Dieu! en quel temps? »

— « Bah! ces cours impériales....., demi-mesures, qui ne signifient rien; ce sont des juges, rien que des juges. Je veux mieux que cela. Tenez, parcourez ces notes, même celles qui me viennent d'hommes de la Révolution; vous y verrez toujours des parlementaires ou leurs enfans, mis au rang des hommes les plus honorables d'une province. Savez-vous, Monsieur

l'archi.... (cette abréviation lui était familière), que pour avoir pu résister à une révolution telle que la nôtre, il faut qu'il y ait dans ces familles des vertus, des talens; je ne parle pas de la fortune. Oh non! je vois des fripons riches de deux cent mille francs de rente, sans consistance aucune. Il faut donc que dans ces familles il y ait mieux..... Oui, l'hérédité, tout est là; avec l'hérédité l'homme est élevé pour la chose. Aujourd'hui, au contraire, la chose doit convenir à l'homme, et tout est dit : de là, de piètres magistrats, des administrateurs à la diable. Monsieur, en 1811 il eût été bon de recréer les parlements. »

— « Ah! Sire, je vous l'ai proposé, j'en prends acte. »

— « Oh!..... oh!..... faiblement. J'ai dit non, d'abord, et vous n'avez pas insisté; il fallait être opiniâtre, me montrer le but de la mesure. Je me serais fâché, vous eussiez insisté, j'aurais fine par me rendre..... Car, voyez-vous, je n'ai aucun préjugé; je veux ce que je crois bon. Me prouve-t-on que c'est mauvais, je l'abandonne; je n'ai aucun intérêt à me tromper ou à me nuire, Monsieur. Le grand avantage qu'une nation tire

d'un roi, c'est que le roi en est le père, le propriétaire. Or, on aime naturellement son fils et son bien; on veut que les premiers nous aiment, et que le second rapporte beaucoup; or, pour cela, il faut le bien cultiver, et celui-là est un sot qui ne cherche pas toutes les manières d'y parvenir. »

« J'admirai avec quelle supériorité de vues le grand homme s'élevait en aigle sur la question; je lui dis :

« Rétablir les parlemens est une grande question, elle touche à une foule de matières très ardues; c'est l'hérédité, la vénalité, une multitude de choses..... Mais, Sire, vous êtes puissant, vous pouvez tout, et à votre place je tenterais cette grande entreprise, elle donnerait à vos institutions une force irrésistible. »

— « Mais, répliqua-t-il, les parlemens se perpétueraient en révolte de l'autorité royale; ils voudraient faire des représentations, ils refuseraient d'enregistrer; nous retomberions dans les querelles de l'ancien régime, ce que j'ai voulu éviter en condamnant le corps législatif au silence; je ne souffrirai pas qu'aucun corps entrave la marche des affaires. »

— « L'empereur, dis-je, devrait voir que la meilleure chose a son mauvais côté. Certainement la résistance des parlemens a quelquefois contrarié le ministère : remarquez cependant, Sire, que cela n'a jamais eu lieu que pour fait de fiscalité ; ils se sont opposés aux lettres de cachet ; personne en France n'en voulait que ceux qui les signaient, et pendant le temps qu'ils les signaient. A part cela, se sont-ils jamais immiscés dans l'administration ? Ont-ils désigné un cabinet au roi ? Non, Sire, cette résistance indépendante prêtait au trône plus de force qu'elle ne lui en enlevait ; elle était passive et non hostile ; elle servait, taquinait peut-être, et certainement ne nuisait pas. »

— « Monsieur, tout corps qui lutte contre le souverain devient cher au peuple, et gagne en pouvoir tout ce que l'autre perd. Nous sommes à une époque où l'opposition de tribune est dangereuse ; à qui sort de la Révolution il faut respect absolu ; la soumission est à ce prix. »

— « L'empereur oublie avec quelle facilité ces parlemens, si chers au peuple, à cause de leur résistance, sont tombés, et comment ceux qu'ils ont défendus les ont abandonnés. Le mo-

narque est le seul qui, en réalité, ait de la puissance ; croyez-le bien, celle des corps est factice, la jalousie qu'ils inspirent la leur enlèvera tous, aussitôt que le souverain le voudra. »

« — *C'est à méditer.* (Cette phrase, quand il la prononçait, voulait dire qu'il se rangeait à l'avis qu'il avait combattu). L'hérédité me décide, ce seront des familles intéressées au maintien de ma maison ; plus elles vieilliront, plus elles seront influentes, ce sera une alliance entre elles et moi ; forte, elle me profitera. Il faudrait diminuer les cours royales, dans le midi, surtout ; Bordeaux, Toulouse, Aix, Grenoble, Lyon, Besançon, Limoges, Riom, Nantes ou Rennes, Rouen, Douai, Paris, Strasbourg, Nancy, Amiens ou Troyes, Poitiers, Orléans ou Bourges, voilà à peu près ce qui serait suffisant pour l'ancienne France ; il faudrait cinquante conseillers au moins, et cent au plus ; douze ou vingt-quatre auditeurs qui aideraient au parquet : le cautionnement serait de soixante à cent mille francs ; de cent vingt mille à deux cent mille pour les présidens à mortier ; autant pour le procureur général impérial ; pour les avocats généraux comme les conseillers, suivant l'im-

portance locale. Le premier président n'aurait point de cautionnement à verser, et serait, par conséquent, amovible; c'est l'homme du roi qui doit pouvoir en changer à volonté. Je conçois néanmoins la nécessité de l'indépendance pour les membres du parquet, sans cela ils ne jouiraient d'aucune considération; voyez comme aujourd'hui on les regarde; ce sont mes valets, dit-on, on a tort. Quant au traitement, il sera ou considérable ou nul; question à discuter. Faut-il indispensablement de la fortune? ne convient-il pas d'appeler aussi le mérite pauvre? Ce n'est pas l'embarras, l'argent va chercher le respect; les gens riches marieront toujours leurs filles aux grands seigneurs pauvres ou aux hommes investis de hautes fonctions. Au reste, si un homme de mérite est pauvre, le devoir du prince est de l'enrichir; un beau costume, une décoration générale, mais croissant de grade à mesure du mérite et des travaux; des titres au bout de tant d'années de service, et cela, sans nécessité de solliciter à Paris; il faudrait que la magistrature fût un cul-de-sac d'où les magistrats ne sortissent jamais : que surtout on les crût au dessus de toute séduction, même de

la part de l'autorité; qu'ils formassent enfin un sacerdoce qui ne souffrirait jamais que l'on s'écartât du culte d'un Dieu jaloux. »

A mesure que l'archichancelier nous rappelait les paroles de Napoléon, un frémissement, un murmure d'admiration, s'élevaient parmi nous, en entendant répéter des pensées à la fois si profondes et si hautes; il en jouissait tout bas et il conclut ainsi :

« Oui, Messieurs, voilà l'homme, voilà celui que, depuis quelques mois, de stupides ennemis traînent dans la boue, qu'ils s'attachent bêtement à dépeindre à leur image, sans vertu, sans perspicacité, sans génie. Sa supériorité sur nous tous était immense; c'était surtout dans la réplique qu'il triomphait; il attaquait chaque question avec des idées fraîches, des aperçus neufs; il y avait la différence de la nuit au jour, des séances du conseil d'État en son absence ou quand il le présidait; alors nous étions électrisés par sa présence et nous augmentions de perspicacité. Il acheva sa conversation avec moi, sur les parlemens, par me dire qu'il allait partir pour l'armée, que cette guerre durerait deux ans; qu'au retour j'eusse à lui proposer un projet de loi

où j'insérerais des clauses de police propres à retenir cette nouvelle magistrature dans la soumission; il voulait qu'on mit dans ses attributions la voirie, les subsistances et la salubrité, afin que le Gouvernement, en étant déchargé, ne pût, dans les temps de disette, être pris à partie par le peuple; d'ailleurs, dit-il, j'ai remarqué que la bourgeoisie et la populace vénèrent toujours ceux qui veillent à la propreté, à la paix et à l'abondance des villes; cette branche des attributions des anciens parlemens entraînait pour beaucoup dans leur influence et dans le respect qu'on leur portait. »

« Ceci encore, Messieurs, était une preuve admirable de sa perspicacité. Il avait raison : tout ce qui touche au boire, au manger, à la sûreté, à la propreté des rues, aux mesures de police, au taux des viandes, au prix des farines et du pain, attire l'attention populaire, et ceux qui sont chargés de ces soins prennent dans son esprit une position supérieure. La fortune ne voulut pas que Napoléon consolidât éternellement la France; elle voulait rester en état de révolution, et les désastres des deux années dernières eurent lieu. Dès lors plus de parlemens, ce ne

seront pas les Bourbons qui les rétabliront, ils ne sont pas assez habiles pour voir que la sécurité et la solidité de leur trône en dépendent. »

Je dis alors :

« Ce que Son Altesse avance est si vrai, qu'au mois d'avril dernier, à sa rentrée en France, S. A. R. Monseigneur le duc d'Angoulême a dit à monsieur de Boyer, grand-vicaire du diocèse d'Alby : *Vous aimez les parlemens, vous autres, et nous pas; vous voudriez les États provinciaux, ce n'est point notre fantaisie; ces corps étaient turbulens, les premiers surtout; ils ont fait la Révolution, Bonaparte ne les a pas rétablis, il a le nez fin, nous ferons comme lui. Le roi, mon oncle (S. M. Louis XVIII), d'ailleurs, ne les a jamais aimés. Il s'est opposé à leur rétablissement en 1814; certes, je doute qu'il revienne sur la première opinion* (1).

» Vous l'entendez, Messieurs, j'avais donc

(1) S. M. Louis XVIII en est revenu : il voulait les parlemens avant sa mort, mais il n'a pas osé les rétablir, la Révolution lui faisait peur : les Bourbons lui ont fait d'innombrables sacrifices; ils en ont été mal récompensés.

L. L. L.

bien prévu ce qui arriverait; l'empereur n'a pas rétabli l'ancienne magistrature, mais il s'est repenti de cette erreur, et j'avais mission de la réparer. Je voudrais relever Napoléon de toute manière à vos yeux; par exemple, quels contes n'a-t-on pas faits sur lui et sur certaines actrices? Rien de tout cela, peut-être, n'est vrai; hors une aventure très dramatique, arrivée chez mademoiselle G.....; mais en voici une où j'ai été témoin et même un peu acteur :

« Joséphine venait d'être répudiée, l'archiduchesse d'Autriche était appelée à l'honneur du lit impérial, lorsqu'un chambellan de S. M. I., que je ne veux pas nommer ni même désigner par une lettre initiale, demanda la présentation de sa bru, belle personne, naïve en apparence, rusée au fond, comme Circé. La voilà donc aux Tuileries, à Saint-Cloud, à Fontainebleau, aux Chasses, aux Théâtres, partout où elle pouvait espérer de rencontrer l'empereur; parée comme une déesse, n'ayant des yeux que pour lui, soupirant, rougissant, et néanmoins toujours placée de manière à en être vue.

» Elle restait immobile, en contemplation devant les nombreux portraits de S. M., les pour-

suisant de ses regards et même de ses soupirs ; on ne le voyait pas assez au gré de la famille ; le père allait partout, plaignant sa belle fille de sa passion malheureuse, et la mère s'en courrouçant dans l'intérêt de son fils ; quant au mari, il prenait la chose en belleindifférence ; c'était révoltant ; la cour en jasait, les princesses du sang entraient en furie quand elles apercevaient le manège ; mais qui aurait osé se plaindre de ce qu'une femme aimât l'empereur ? Qui aurait été assez mauvais courtisan pour la blâmer ? On se contentait d'en rire, de persifler les parens ; mais, comme l'empereur paraissait en effet s'occuper de la dame, il n'y avait pour celle-ci qu'hommages et respect.

» J'avais assisté au conseil d'État que Napoléon présidait. La séance levée, je vais prendre ses ordres ; il me les donne, je monte en voiture pour retourner chez moi. J'étais au milieu de la rue du Bac, quand je suis atteint par un page qui me prévient que S. M. me demande sur-le-champ ; je fais rebrousser les chevaux et retourne aux Tuileries, très intrigué de savoir ce qu'on me veut. Je trouve l'empereur avec le ministre de la police, ma tête s'en échauffe davantage, je

me figure une conjuration découverte, un grand coup d'État, point; l'empereur laisse là M. le duc de Rovigo, me conduit dans l'embrasement d'une fenêtre, et me dit :

« Le manège de madame de... m'est insupportable; ce qui me l'est encore plus, c'est la bassesse des siens : son beau-père est un vil m***; son mari un sot et un lâche; sa mère une matrone de mauvais lieu, dont je ne suis pas la dupe; j'approuve la franchise de la c... des rues; mais feindre l'amour, et cela pour être payée, c'est horrible; vous direz à mon chambellan, votre ami (je me récrie et lui de rire), que je le dispense de son service pendant un an; à sa femme que je lui interdis ma cour pendant six ans; et au tendre couple, que, pour leur donner le loisir de se mieux apprécier, ils s'en iront passer six mois à Naples, six mois en Allemagne et six autres mois à Vienne. »

» Je m'inclinai et remplis ma mission. On déplora la tyrannie du despote, et on en plaignit d'autant plus une famille intéressante et mal récompensée de son dévouement. A propos, j'ai vu une fois l'empereur dans une colère de lion; un lieutenant colonel lui demandait de l'ayan-

cement, ajoutant qu'il avait des filles charmantes qui seraient trop heureuses de venir tour à tour remercier leur *bon empereur* du bien qu'il ferait à la famille. Le *bon empereur*, ce jour-là, fut un vrai diable.

« Je ne sais, me dit-il, ce qui me retient de faire mettre cette lettre infame à l'ordre du jour du régiment.

» Il demanda des renseignemens sur cet homme ; il apprit qu'il avait été septembriseur et ami de Rossignol et d'Henriot ; que, d'ailleurs, il était d'âge à être mis à la retraite. Il la lui fit donner sur-le-champ ; mais, par un de ces mouvemens de sa belle ame, il fit savoir aux deux jeunes personnes, d'ailleurs très méritantes, et très étrangères au plan infame de leur père, qu'il leur faisait présent, à l'une, d'un bureau de poste aux lettres, et à l'autre d'un bureau de tabac dans leur ville natale. Ce trait est admirable. Nul encore n'a bien connu l'empereur, pas même les rois ; ils ont voulu sa perte ; ils déplorent un jour de l'avoir renversé. Avec lui est tombée la clef de la voûte monarchique. Les rois actuels n'auront pas la force de repousser le torrent révolutionnaire, il les emportera tôt ou tard.

Il y avait en lui un mélange de sévérité et de douceur habilement calculée. M. de L..., âgé de vingt-cinq ans, épouse une demoiselle qui en avait quinze, c'était un mariage d'argent ; on ne consulta pas les sentimens de la jeune personne ; on la traina aux autels ; elle n'aimait pas son mari ; il l'avait enrichie, il en devint jaloux , au point que , sans preuve d'aucune faute , il la tua. Traduit en justice, une condamnation capitale survint ; il eut recours en grâce, on s'adressa à l'impératrice Joséphine et à moi... Voici ce que Napoléon me répondit :

« Pourquoi gracier cet homme ? Il abuse de sa position pour forcer les sentimens d'un enfant ; il en est jaloux , et par amour-propre il la tue.... Ce meurtre , qui le provoquait ? l'honneur ; non , puisque le délit n'existait pas ; la brutalité, la vanité, l'amour-propre en ont été les instigateurs ; il n'y a rien là qui porte à l'indulgence. Les riches se croient trop au dessus de la loi ; ils s'imaginent trop que leur fortune les rend sacrés : cet homme a commis, par orgueil, un attentat que rien n'excuse, il en sera puni. Si je le graciais, cet exemple d'indulgence et l'article 324 du Code pénal exposeraient

la vie de toutes les femmes mariées ; autant la loi protège le mari positivement outragé, autant elle doit empêcher que le dégoût, l'intérêt, le caprice ou une passion nouvelle emploient ce moyen extrême en place du divorce, plus long et plus coûteux. »

» Joséphine lui dit : C'est la première demande que je t'adresse depuis que tu es empereur, tu me l'accorderas. »

— « Je te la refuse. »

— « Pourquoi ? »

» Il lui répéta à peu près ce que je viens de vous dire, Messieurs, et ajouta :

« Lorsque l'on saura que tu n'as pu obtenir de ma tendresse une chose injuste, personne au monde n'osera dorénavant rien solliciter de mal. »

» Il fut inflexible.

» Certes, on ne lui reprochera pas sa sensualité ; il déjeûnait aux Tuileries sur un petit guéridon en bois d'acajou, incrusté de nacre ; on y mettait une serviette, et on lui servait ordinairement des œufs sur le plat, une salade de haricots ; et pour dessert, du parmesan et une ou deux olives ; son vin de prédilection était du

chambertin, fortement trempé d'eau; il couvonnait le tout par une tasse de café, sans liqueur; parfois, mais rarement, il y ajoutait un verre de vin du midi, ce repas durait sept à huit minutes. Quand il accordait plus de vingt minutes au diner, il prétendait avoir fait une orgie.

» Simple en tout, et fort propre; il ne se distinguait point par la recherche de sa mise. Plusieurs de ses généraux, au contraire, suivaient l'exemple du roi de Naples, Murat, et faisaient *les beaux fils*, eux si grands par leurs admirables coups d'épée; parmi ceux-ci, l'un des mieux vêtus était le superbe et courageux général comte d'Orsenne, héros au champ de bataille; homme gracieux dans les cercles, mais partout musqué, pincé, paré pour plaire.

» Le comte d'Orsenne suivait un jour l'empereur que la soif gagna; il voulut boire, une gentille vivandière passait, on l'appela; elle ne connaissait ni Napoléon, ni aucun de ceux de son escorte; elle donna de l'eau de vie mêlée d'eau de fontaine. Quand l'empereur se fut désaltéré, et que vint le quart d'heure de Rabelais:

« Tiens, mon enfant, dit-il en montrant

d'Orsenne, voilà notre maître à tous, il te paiera. »

« La vivandière tressaille, rougit, se retourne, regarde le magnifique guerrier en connaissance, puis répond :

« Lui, l'empereur ; allez conter vos gausses à d'autres, l'empereur ne *signole* pas comme ça, c'est ben vous plutôt qui l'êtes. »

« Napoléon m'a certifié que jamais il n'avait ri d'aussi bon cœur et du mot de la luronne, et de la colère de d'Orsenne ; il lui en écouta un double louis. »

Comme le prince Cambacérès s'arrêtait, le comte Daru, qui ce soir là, était du cercle, se mit à dire :

« A propos de la vivandière de Monseigneur ; voici encore une histoire d'une de ces dames des camps. Vous savez tous avec quel soin l'empereur maintenait l'incognito à l'armée ; il faisait bien, car son imprudence l'entraînait souvent dans de mauvais pas, dont il avait bien de la peine à se retirer sans malencontre. Or donc, dans une des campagnes d'Allemagne, l'empereur, enveloppé dans sa fameuse redingote grise, n'ayant pour escorte que deux officiers d'ordon-

nance, et un chasseur, battait l'estrade aux environs de Munich; il rencontre en chemin une jolie vivandière, son baril en sautoir comme marque de la profession, et, qui tout en pleurs, donnait la main à un petit garçon d'environ cinq ans, qui se faisait traîner plus qu'il ne marchait. Le privilège de la beauté est d'attirer les regards malgré qu'on en ait; la donzelle était gentille, l'empereur poussa son cheval vers elle :

« Eh! la belle, qui es-tu ? »

« La belle, soit mauvaise humeur, caprice ou modestie, ignorant à qui elle avait affaire, se tait. Le petit garçon, plus communicatif, répond avec hardiesse :

« C'est, voyez-vous, Monsieur, que papa a battu maman. »

— « Où est-il donc ton père ? »

— « Oh! près d'ici, il est en sentinelle aux bagages. »

« L'empereur, s'adressant de nouveau à la femme, demanda le nom de cet époux de mauvaise humeur; elle refusa de le dire; dans la crainte que *le capitaine* qui lui parlait n'en fit un motif de punition. L'empereur, j'en suis fâché pour les dames, avait peu de confiance en la

sagesse du beau sexe; et, dans cette occasion, l'esprit rempli de ses soupçons habituels, il répliqua :

« Malepeste! il te bat, tu pleures, et tu crains pour lui! c'est superbe! N'y aurait-il pas un peu de tort de ton côté? »

— « Hélas! capitaine, il a mille qualités, mais il est jaloux, jaloux... Ah! c'est affreux! et quand sa tête est montée, rien ne le retient. »

— « Ceci est sérieux; il pourrait, dans un de ses momens de jalousie, te donner un mauvais coup, te tuer peut-être. »

— « Hélas! je ne pourrais lui en vouloir, car il ne l'aurait pas fait exprès; il m'aime bien. »

— « Et, à ce que je vois, tu lui rends la pareille? »

— « C'est naturel, capitaine, nous nous sommes épousés en vrai mariage, et il est le père de ce gamin de belle venue. »

» Et elle baisa au front son enfant qui, par la vivacité de ses caresses, prouva combien sa mère lui était chère. Aussi, ce doux tableau émut Napoléon, malgré cette ame de fer, de marbre, de diamant qu'on lui suppose; et il dit :

« Que toi et ton mari vous vous aimiez ou

non, il ne me plaît pas à moi qu'il te batte. Je suis... un aide de camp de Napoléon, je lui conterai l'affaire... Dis-moi le nom de ton mari? »

— « Quand vous seriez l'empereur lui-même, vous n'en sauriez rien, puisque je vois que cela tournerait mal pour lui.

— « Sotte, entêtée, je n'ai qu'à mettre ce chasseur à tes trousses, il saura bien qui tu es. »

— « Soit, mais du moins, capitaine, ce ne sera pas moi qui aurai vendu mon pauvre mari. »

» L'empereur haussa les épaules, jura contre l'entêtement des femmes, mais la laissa partir, puis il dit à ses officiers :

« Eh bien ! Messieurs, que vous semble de cette créature ? Y en a-t-il beaucoup dans les Tuileries qui la vaillent ? c'est un trésor dans un ménage qu'un pareil sujet. »

» Pendant ce temps, le convoi dont l'enfant avait parlé arrivait ; il avait pour escorte une compagnie du 52^e. Napoléon détache l'ordonnance, qui ramène le capitaine commandant.

« Avez-vous une vivandière dans la compagnie ? »

— « Oui, Sire. »

— « A-t-elle un enfant ? »

— « Gentil, que nous aimons tous. »

— « Son mari l'a brutalisée ? »

— « Je ne l'ai su qu'après que les coups eurent été donnés, je l'ai grondé comme il faut. »

— « Qu'est-ce que ce grenadier ? »

— « Le meilleur soldat de sa compagnie, jaloux à l'avenant, mais sans motif ; la femme est sage et d'une conduite irréprochable. »

— « Me connaît-il ? »

— « Je ne sais... ; comme il arrive d'Espagne, peut-être que non. »

— « Tâchez de savoir si nous nous sommes vus ; dans le cas contraire amenez-le-moi, en lui disant que vous le conduisez auprès du général divisionnaire. »

» S. M. était, en effet, inconnue du grenadier ; celui-ci était un très bel homme, ayant à peine vingt-cinq ans. Dès que l'empereur le voit :

« C'est toi, camarade, qui sans raison maltraite une femme jeune, jolie, avenante, et qui est meilleure épouse que tu n'es bon mari ; c'est une conduite indigne dans un grenadier français. »

— « Bah ! général, si l'on écoutait les femmes, elles n'auraient jamais tort : j'ai défendu

à la mienne de badiner avec qui que ce soit, et à tout instant je la rencontre en caquetage avec Pierre ou Paul. »

— « Voyez le grand mal; empêcher une femme de jaser, tu ferais plutôt rebrousser le Danube. Crois-moi, ne sois pas jaloux, laisse-la rire; si elle y entendait malice, tu la verrais plus triste que gaie; tes camarades ne sont pas des capucins, mais ils respecteront la femme d'autrui; je t'interdis de la frapper davantage, et si mon ordre n'y suffit pas, l'empereur y joindra le sien. S'il t'en touchait un mot, que marronnerais-tu? »

— « Ma foi, général, à chacun son bien; ma femme est à moi. Je dirais à l'empereur : Sire, rossiez les ennemis et laissez-moi le maître de redresser ma femme si je le crois nécessaire. »

— « Ah, drôle, tu lui dirais cela! Eh bien, tu parles à l'empereur. »

« La magie attachée à ce nom produisit son effet ordinaire; le grenadier trembla, baissa le front, adoûcit la voix, et répondit :

« Oh! c'est une autre paire de manches, puisque c'est vous qui commandez, j'obéirai. »

— « Et tu feras bien : on m'a vanté ta femme, chacun fait son éloge, elle a préféré braver ma

colère que de t'y exposer; paie-la de retour, faites bon ménage; je te donne les galons de sergent, et à ton arrivée à Munich, tu te présenteras devant le grand maréchal du palais; il te remettra quatre cents francs, tu acheteras un équipage complet, ta femme sera sur le pied d'une grosse vivandière, ton fils est joli, il aura demi-paie, en attendant mieux pour lui et pour toi; mais si tu reviens à avoir la main lourde, je t'imitrai.»

« Ah, Sire, je n'aurai qu'à me rappeler vos bontés. »

Sur ce on se sépara. Deux ou trois ans s'écou-
lent, une autre campagne a lieu; l'empereur est
physionomiste, il retrouve et reconnaît, dans une
marche, l'enfant et la mère, il va vers celle-ci,
et lui dit :

« Comment ça va-t-il, jeune femme, ton mari
a-t-il manqué à nos conditions? »

« Elle se mit à pleurer, mais, cette fois, de
joie; et, se précipitant à genoux dans sa voiture,
en tendant les mains vers Napoléon :

« Oh, Sire!... Oh sire! Depuis que ma bonne
étoile m'a fait paraître devant Votre Majesté,
je suis la plus heureuse des femmes. »

« Pour ma récompense, soyez la plus chaste des épouses. »

» Et quelques pièces d'or accompagnaient ce conseil, après quoi Napoléon s'éloigne aux cris de *Vive l'empereur* que poussent en sanglotant et le fils et la mère, et que tout le bataillon, enthousiasmé, répète avec transport. »

Quant à moi, historien exact, j'ajouterai que ce simple récit émut notre cœur au point que nous laissâmes rouler une larme dans notre œil. En vérité, si ce n'eût été le décorum et la crainte de la police, nous eussions fait comme la famille du grenadier et comme ses camarades, nous eussions crié : *Vive l'empereur*; mais, en 1814, c'eût été dangereux; la prudence seule retint notre entrainement. Un tel homme devait inspirer des prodiges à ses armées; aussi que n'ont-elles pas fait ! tout leur a réussi, jusqu'au jour où l'on a exigé d'elles l'impossible. Alors elles sont tombées et n'ont pas reculé. Oui, elles ont mis en action sur cinquante champs de bataille ces paroles sublimes : LA GARDE MEURT ET NE SE REND PAS.

Quand on parle de Napoléon, on est inépuisable, c'est un chapitre que l'on relira long-temps

encore. Ce grand homme portait ses regards sur tout ; il aurait voulu principalement rallier à lui les opinions diverses qui divisaient la France. Le prince archevêque m'a dit à ce sujet qu'un soir d'été, l'empereur étant à Fontainebleau, et se promenant avec lui, Cambacérès, dans le nouveau jardin anglais, s'arrêta, examina le château attentivement, puis se mit à dire :

« Je ne suis point surpris, prince, que ceux de la maison de Bourbon regrettent le passé ; tant de belles habitations et le gouvernement d'un tel royaume. Je les plains, ils peuvent en faire leur deuil. Voilà ma dynastie fortement enracinée ; *un fils nous a été donné*. (Cette tournure biblique me frappa autant que le reste).

» Mes frères règnent sur d'autres royaumes ; (c'était en 1811) ; je suis allié par le sang à l'Autriche ; me détrôner est impossible. Ainsi, bonsoir aux Bourbons. Pourquoi eux aussi ne voient-ils pas la chose telle qu'elle est ? Pourquoi se cramponnent-ils à une couronne brisée à tout jamais, irraccommodable ? Cela m'irrite, et ma colère est à craindre, je le leur ai prouvé.... La leçon n'a pas servi. (L'allusion était claire

au meurtre de S. A. S. M. le duc d'Enghien.)»

« L'empereur se remit à marcher et moi à le suivre en silence, l'interrogation n'étant pas directe. Après un tour d'allée, il reprit :

« Si j'étais ces *messieurs*, je me soumettrais à ma destinée ; sans m'établir sur un passé évanoui, je tâcherais d'utiliser ma position présente ; il y a deux îles où je les verrais s'établir sans peine, Chypre et Candie, l'une ou l'autre, ou toutes les deux ; les puissances d'Europe et moi nous nous entendrions avec la Porte ottomane ; je fournirais aux frais de premier établissement ; j'enverrais même des troupes si cela était agréable, que j'entretiendrais pendant long-temps. Enfin (je ne sais pourquoi il baissa ici la voix).... je donnerais en indemnités cent à cent cinquante millions, à condition d'une alliance entre les deux maisons, ma nièce Zénaïde au duc de Berry, mais sans la couronne d'Espagne qui suivra la règle salique (1). Que

(1) Cette princesse était fille aînée du roi d'Espagne, Joseph Bonaparte ; c'était celle que Ferdinand VII demanda en mariage, et que Napoléon lui refusa ; elle a épousé S. A. I. Charles-Lucien Bonaparte, prince de Mussignano, et fils de S. A. I. le prince Lucien.

pensez-vous de cette manière de dénouer un grand procès ? »

» La balle me venait, il fallut l'accepter, et plus qu'étonné de ce que je venais d'entendre et de l'immensité de la négociation que je devais entreprendre :

« La matière, répliquai-je, est importante, et la question grave ; il est certain que toute espérance raisonnable a dû mourir au cœur des Bourbons ; mais, Sire, le besoin d'un trône tel que celui de la France est le dernier qui puisse se dissiper chez ceux qui l'ont une fois occupé. Comment les amener à descendre de ce haut rang lorsque chaque jour encore on les berce de la pensée de les y faire remonter ? »

— « Ce sont des fous, des sots, des misérables, des vils flatteurs, coupables et dignes de châtimement, qui les en bercent, » s'écria Napoléon en frappant du pied la terre. Et comment ces *hommes* entreraient-ils en France ? en me tuant ; mais mon fils, mes frères, mes généraux, mes fonctionnaires ; mais les acquéreurs des biens nationaux, les jacobins, les régicides, sont là ; tous savent qu'on leur déclarerait une guerre implacable, qu'on les poursuivrait jusqu'à extermina-

tion. L'Autriche, d'ailleurs, ne préférera pas des parens éloignés à la propre fille de son empereur, ma cause est aujourd'hui la sienne.... Si on me laisse vivre, eh! quelles armées seraient assez nombreuses pour oser envahir la France! et, surtout, pour y dicter des lois! En connaissez-vous, prince?»

» Je fis un geste négatif. Hélas! qui aurait osé prévoir, en 1811, les désastres de 1812, de 1813, et la catastrophe inconcevable de la présente année? personne assurément; je voyais, je pensais comme l'empereur; hélas! j'oubliais la distance qui, en 1789, séparait Louis XVI de cet échafaud où il monta quatre ans après; quand la Providence agit, tous les calculs de la prévision humaine disparaissent.

» Napoléon, s'attachant toujours à son idée, continua ainsi :

« Puisque vous êtes convenu avec moi que me détrôner, moi ou mon fils, serait impossible, tâchez de trouver un compère délié, habile, qui sache négocier, chargez-le d'aller en Angleterre, d'y voir le comte de Lille, c'est un homme sage; il entendra raison mieux que les autres; si je gagnais celui qu'ils appellent Louis XVIII, la

chose serait faite : il conviendrait de ne rien laisser deviner de ceci au cabinet de Londres, il mettrait des bâtons dans la roue ; son intérêt s'oppose à ce que je me délivre de concurrents embarrassans, mais non dangereux : c'est une mission délicate, elle fera un prince de celui qui la menera à bien, oui, un prince, entendez-vous ; mais il faut de l'adresse, de l'éloquence, de l'audace, et, par dessus tout, de la ténacité. »

» Il partit de là pour me tracer la marche à suivre ; il avait tout prévu, tout médité ; mais il ne voyait pas l'obstacle invincible, celui devant lequel il devait nécessairement échouer, et qui rendait impossible que les Bourbons exilés et ceux de Sicile consentissent jamais à sa proposition. Les îles qu'il offrait étaient presque dépeuplées ; il ne s'y trouvait que des musulmans ou des Grecs schismatiques, pas de catholiques romains ; on régnerait donc dans un désert ou sur des Barbares. L'Angleterre d'ailleurs ne consentirait pas à l'érection de ce nouvel État, non plus que la Turquie, surtout si la France en fournissait l'armée.

» Cela m'engagea à lui dire :

« Pourquoi n'offririez-vous pas Naples ou la Toscane, les îles Ioniennes avec Raguse, Venise même? »

— « Non, non, répliqua-t-il résolument, c'est trop près de la France; une mer ne me contente qu'à demi; je les verrais sans peine à la Chine; mais aux portes de la France, ils n'auraient, pour y rentrer, que deux ou trois journées de poste : cela ne serait pas assez. »

» Je me tus et me mis en quête pour trouver l'homme qu'il fallait; je choisis une femme... : vous riez, Messieurs; ce fut le duc de Rovigo qui me la procura; il me répondit d'elle, me vanta son esprit, sa perspicacité, les liaisons intimes qu'elle avait avec la vieille cour; il ajouta que ce serait, d'ailleurs, un ministre point embarrassant, facile à désavouer en cas de besoin, et qui se démèlerait mieux d'une intrigue qu'un diplomate, d'autant plus maladroit, qu'il a des prétentions à la profondeur et à l'habileté.

» Le duc de Rovigo m'amena donc madame de N..., j'en eus bonne idée: nous convinmes de nos faits; elle me parla de la cour de Hartwell en femme à qui elle était connue, et me promit monts et merveilles. Je hochai la tête, n'en espérant

pas grand'chose. Voulant apprendre d'autres détails sur cette dame, je m'avisai de demander à M. T... s'il avait eu des rapports avec elle.

« Hélas ! me dit-il, j'ai été long-temps le serviteur des dames; depuis, je me suis amendé. »

— « Qui en doute ? mais, prince, je souhaite apprendre de votre bouche des particularités concernant madame de N... »

— « Vous ne sauriez croire, répliqua-t-il, à quel point je perds la mémoire. »

» Oh ! pensais-je, qu'il est fin ! Pour peu que je le presse, il va me confier qu'il radote, sauf à me jouer sous jambe à la première occasion, le tout pour me prouver qu'il s'est moqué de moi.

» Je cessai donc de questionner le fin merle que j'ai sauvé de trop mauvais pas pour qu'il ne tombe pas sur moi de toute sa pesanteur politique, à la première occasion ; je ne lui parlai donc plus de madame de N... ; mais le nom seul que j'avais prononcé lui avait fait deviner une partie de l'intrigue, l'éveil fût-il donné au cabinet anglais, et S. M. Louis XVIII était instruit, d'avance, de la venue de la négociatrice lorsqu'elle se présenta devant lui :

» Quant à moi , qui tenais à asseoir une opinion sur mon ambassadrice , et ne sachant à qui me confier, je m'imaginai d'en écrire au duc d'Otrante. Sa réponse se fit peu attendre ; elle disait :

« La dame dont vous me parlez a été ma pensionnaire avec ses mesdames Ha..., Va..., Vi..., Fa..., Lat..., Bou... et autres ; elle ne manque ni d'esprit ni de savoir-faire : le tout consiste à savoir le prix que vous lui donnerez ; si elle gagne davantage à vous tromper , elle prendra des deux mains, et, dans tous les cas, je crains qu'elle ne recommence son ancien manège, qui m'a dégoûté d'elle. Mon successeur, qui, malgré son malin vouloir, est un bon homme , s'est laissé enjôler par elle ; elle lui fait admirer les étoiles en plein midi, tâchez qu'elle ne vous les montre qu'à nuit close.... »

» Cette manière de peindre une personne m'amusa. Je retombai dans mes incertitudes ; je fis venir la dame et lui communiquai l'opinion du duc d'Otrante : elle se mit à rire , puis prenant la parole :

« Fouché ne pardonne pas qu'on le joue , dit-elle ; il prétend se réserver le privilège et le monopole de la tromperie ; il a voulu me tendre un

piège, je l'y ai fait tomber lui-même, *indé-
irée.* »

— « Vous savez le latin, Madame, lui de-
mandai-je? »

— « Oui, Monseigneur, ainsi que l'anglais,
l'allemand, et l'italien; fiez-vous à moi, je vous
serai très utile. »

» Ne rencontrant pas mieux, je m'abandonnai
à elle; elle partit. Je vous ai déjà dit que T...
l'avait prévenue; il n'a jamais cessé, par des
voies directes ou détournées, de correspondre
avec le cabinet anglais; on fit donc peu d'ac-
cueil à la dame; on voulait même la renvoyer
sans qu'elle eût vu le prétendant, pour me servir
du terme alors en usage, mais S. M. Très Chré-
tienne eut envie de la voir. Voici la lettre
qu'elle m'écrivit à ce sujet, je l'ai conservée
comme pièce curieuse (1) :

« Monseigneur,

» Ce n'est pas sans peine que je suis parvenue
à remplir les intentions de Votre Altesse Sérén-

(1) En 1819, S. A. S. me la donna, et je l'ai con-
servée jusqu'au jour où, à la suite des événemens de
juillet et d'août 1830, je me suis défait de mes auto-
graphes et de mes tableaux.

L. L. L.

nissime. A peine ai-je mis le pied sur la terre classique de la liberté, que, d'un côté, des espions et de l'autre des agens d'une police méticuleuse, inquiète, despotique, ne m'ont pas laissée respirer; on voulait m'appliquer l'*alien bill*, je me suis débattue, j'ai écrit au comte de Lille (nous étions convenus qu'elle donnerait ce titre à S. M. Très Chrétienne, afin d'entamer la négociation sur un pied d'incognito, ce qui amoindrirait les difficultés que la vanité ou le sentiment de l'importance pourrait lui opposer); je lui ai fait part des motifs qui me faisaient venir à lui. Alors il a témoigné un vif désir de me voir; il s'en est expliqué avec chaleur: on n'a pas voulu le désobliger, et je suis partie pour le château qu'il occupe; j'avais d'abord vu à Londres le bon, le parfait comte de La Châtre. Je ne saurais assez me louer de lui; il m'a dit que les Anglais ne s'accommoderaient jamais du bonheur de la France; il aime sa patrie; il la regrette. Je l'ai assuré qu'on lui en ouvrirait les portes: il m'a répondu que royaliste par sentiment, il s'était fait du malheur un culte dont le roi était le dieu, et que, par conséquent, il regarderait sa rentrée comme une apostasie: cette

manière d'envisager les choses est si admirable qu'on ne peut qu'y applaudir.

» Il a prononcé avec vénération le nom de Madame la duchesse d'Angoulême, ame forte, généreuse, grande et digne d'amour ; il m'a peu parlé de l'époux de cette auguste princesse. J'ai su que le jeune duc de Berry s'est marié de la main gauche, et qu'il a eu deux filles charmantes, mais rien que des filles : ainsi donc la branche aînée de l'ancienne maison royale tombe en quenouille, aux termes de la loi salique, et ne peut plus avoir de prétentions pour l'avenir. Le mariage de Madame Royale étant stérile, il y a ici des gens qui voudraient que M. le comte de Lille et son frère (S. A. R. Monsieur, comte d'Artois) convolassent en secondes nocces ; on pense que celui-ci, qui n'a que cinquante-quatre ans, pourrait fort bien avoir de la postérité ; ce sont de sots conseillers.

» J'ai pris des renseignemens sur le duc d'Orléans depuis son expédition de Cadix ; il vit tranquille à Palerme, fort occupé, à se créer une fortune. Son intention paraissant être de s'établir dans le pays, sa famille, depuis le ré-

gent, qui profita des opérations de Law, possède, tant sur les banques de Londres que sur celles de Hollande et des villes aniséatiques, des rentes annuelles considérables, en dehors des immenses revenus qu'elle avait dans notre royaume. Je tiens ceci de gens bien instruits; vous pouvez le certifier à S. M. l'empereur.

» Ce prince a de son mariage un fils, né en octobre de l'an dernier (1810); on le qualifie de duc de Chartres; sa femme est enceinte, elle a, je crois, accouché encore d'une princesse; il s'est réconcilié avec les Bourbons de la branche aînée; ils lui ont pardonné son père et ses erreurs de jeunesse; il s'est très bien conduit en Angleterre toutes les fois qu'il y est venu: on dit qu'il est fin, et qu'il cache avec soin le fond de sa pensée. Que S. M. I. et R. ne s'y trompe pas, en cas de lutte, ce sera le seul redoutable.

» Je suis allée à Hartwell; à mon arrivée, on m'a donné une femme pour me servir, et un groom pour me diriger dans mes promenades; c'étaient deux espions. M. le comte de Blacas est venu me voir, c'est un assez bel homme, et rien que cela; de la ruse, ne lui en demandez point; de la connaissance des hommes, en-

core moins ; il s'est arrangé un petit univers dont les deux rayons ne dépassent pas Londres et Édimbourg, et dans sa naïveté, il croit le monde renfermé dans cet espace. Il se peint la France aux abois, le peuple mourant de faim, les prisons pleines, les femmes attelées aux charrues, tous les hommes à l'armée, moins les tortus, les aveugles et les bossus ; la terreur de 93 en permanence, la cour impériale en guenilles, nos courtisans ne sont, selon lui, que des souteneurs de mauvais lieux, nos dames, des vivandières ou marchandes de modes ; il s'imagine que Napoléon donne journellement des taloches à vous, des coups de pied à ses ministres, qu'il frappe de sa cravache les chambellans, qu'il est haï de la nation, exécré du soldat, galeux, écrouelleux, laid, puant ; qu'il vit publiquement avec ses belles-filles (1), avec ses sœurs ; qu'il met les rois ses frères en prison ; bref, que c'est un ogre des contes de fées.

» Je vous assure que c'est réjouissant, d'autant plus que la croyance de M. de Blacas à ces billevesées est complète, chacune d'elles est pour

(2) La reine de Hollande et la vice-reine d'Italie.

L. L. L.

lui un article de foi. Il voulait que je le prisse pour mon confident, pour mon ami; je lui ai dit sérieusement que j'y voyais du péril pour mon cœur et pour ma tête, que je pourrais finir par perdre celle-ci et compromettre celui-là. L'excuse lui a paru raisonnable; il s'est résolu, à contre-cœur, à me laisser parvenir jusqu'à son roi.

» Là j'ai trouvé à qui parler, mais par le valet j'aurais mal jugé du maître. M. le comte de Lille, malgré tous ses malheurs, a conservé une figure charmante; il est beau, c'est toute la physionomie des Bourbons; il a des yeux bleus, superbes; ils sont doux, majestueux, pénétrants, indifférens comme il lui plaît, une bouche qui exprime la malice; les infirmités ont gâté sa taille; il périra par les jambes, il a la main belle, la pres-tance royale; il m'imposa.

» Son costume est fort simple : un frac ou une redingote de couleur bleue, une veste de piqué ou de satin, des guêtres de velours cramoisi; il porte rarement l'épée; quand il sort, il met un chapeau à trois cornes, et toujours le cordon et la plaque du Saint-Esprit, le ruban de Saint-Michel, la croix de Saint-Louis; je lui

ai vu les ordres de Suède par égard pour le roi détrôné; une canne de jonc ou de roseau aide à sa marche qui est lente, pénible, gênée; il se balance, et ses hanches ont acquis une dimension volumineuse, la goutte le ronge; il ne peut monter à cheval, et l'on n'a jamais conquis de royaume en calèche (1).

» Ses souffrances n'enlèvent rien à la vivacité de son esprit; il est brillant, étendu, agréable, varié surtout, sa galanterie m'a charmée; il a beaucoup lu, prodigieusement retenu; l'expérience l'a mûri. C'est un très grand prince. Je suis venue à lui, pensant rire de ses ridicules. Je l'ai quitté remplie d'admiration pour ses grandes vertus et pour ses qualités royales; il comprend à merveille la France, son bonheur, sa force, ses besoins; il sait ce qu'il lui faut, il regrette de ne pouvoir le lui donner.

» Il a causé avec moi et a ri de mes instructions. *Je suis sans ambition, m'a-t-il dit. Je ne tiens pas à régner; aussi, je préfère l'exil à un trône qui ne serait pas le mien. Que Bonaparte (c'est*

(1) Napoléon a fait une exception en 1815 à cette maxime stratégique de M^{me} de N... L. L. L.

ainsi qu'il nomme S. M. l'empereur et roi),
*descende de celui de France, et puis qu'il
choisisse parmi tous les royaumes qu'il a con-*
quis, hors Naples, l'Espagne et Parme, et, de
concert avec lui, je l'en investirai. Mais, que je
renonce à l'héritage de mes pères, que je sanc-
tionne le crime de la Révolution, que je légi-
time le meurtre de mon frère, de mon neveu;
que je reconnaisse le principe destructeur de la
souveraineté du peuple, c'est ce que je ne ferai
jamais.

» J'ai compris que ma mission était finie; je
lui ai tout offert : le lieu, les millions l'ont fait
rire, surtout l'offre de lui fournir garnison fran-
çaise.

» *Ce serait, a-t-il dit, une prison à vue, et si
un beau jour ma garde m'enlevait, moi et les*
miens ! Ces leurrex sont bien pour des enfans,
auxquels on enseigne l'art de prendre les moi-
neaux en leur mettant un grain de sel sur la
queue. Je répète ses paroles, elles sont pittores-
ques. Il cite bien et à propos. Il a été poli, bien-
veillant; la justice veut que je le dise.

» M. de Blacas m'attendait; il a, comme le
paon, fait la roue pour me tirer les vers du nez.

Je lui ai répété bêtement ma conversation avec le roi. Ma franchise l'a si fort ébahi, qu'il ne m'a crue en rien. Et puis, mettez-vous en frais d'esprit-vis à vis d'un niais !

» Il a là un homme qui a réellement de l'esprit, le Père Élysée, chirurgien de M. le comte de Lille, hardi, spirituel, très attaché au prince, ayant toutes les qualités du monde, et pas une de celles de sa robe; conteur vert, pétillant de pointes, très divertissant; il regrette, lui aussi, la France; mais il n'y rentrera pas sans le roi.

» J'ai aperçu Madame Royale, elle n'a pas voulu me recevoir; n'importe, je serai juste. Toute la maison l'adore; c'est une maltresse excellente; froide envers les étrangers, les gens de son service sont ses enfans. Dans sa pauvreté elle fait un bien immense. Le bruit s'est répandu, à tel point on la vénère, que Dieu ne laisse jamais sa bourse vide pour les aumônes, et qu'épuisée le soir, le matin elle est pleine; et c'est chez des schismatiques que cette fable a pris crédit; j'en ai été transportée; c'est elle qui inspire à sa famille la fermeté et la résignation. Si elle pouvait régner, ce serait une grande reine.

» Son mari est le meilleur des hommes; il est

intépide, dévoué. Je le crois par trop défiant de lui-même; sa timidité, son obéissance passive lui nuiront toujours. On parle peu de lui; quant à son frère, (S. A. R. Monseigneur le duc de Berry, assassiné par Louvel, le 13 février 1820), les avis sont partagés sur son compte; il est pour les uns l'espoir de l'avenir, pour les autres, c'est un prince médiocre. Ne l'ayant pas vu, je ne dois en rien dire. Son mariage morganatique (1) déssole l'émigration. Je n'ai pas vu non plus le vénérable prince de Condé ni le duc de Bourbon; on les respecte beaucoup.

» Voilà, Monseigneur, le résultat de mon

(1) On appelle en Allemagne *mariages morganatiques* ou *de la main gauche*, ceux contractés par un souverain avec une femme au dessous du rang de princesse, ou ceux d'une princesse avec un simple gentilhomme; ils ne sont que de conscience, et les enfans qui en surviennent n'héritent que des biens personnels, et point des États et souverainetés. Tel était celui que l'on disait avoir été conclu par S. A. R. Monseigneur le duc de Berry; un voile respectueux doit couvrir cette époque de la vie de ce malheureux prince; deux de ses filles, aussi remplies de vertus que de graces, ont serré des nœuds sacrés avec des époux de naissance illustre et dignes de posséder ces précieux et charmans trésors; le prince de Lu..., et le vicomte de Ch...

L. L. L.

voyage; il n'a pas répondu à votre attente; cela devait être. Le peu que j'étais chargée d'offrir ne devait pas tenter des gens simples, sans enfans, vivant de peu, et qui sont dans leur droit; peut-être que si on leur proposait la couronne de l'Italie, Milan, Venise, Gènes, Lucques, la Toscane, on se ferait écouter; néanmoins, même alors, je ne répondrais pas du succès. Maintenant, Monseigneur, comment me traitera-t-on? cela m'intrigue, et j'attendrai à Hambourg votre réponse...

Cette lettre nous amusa; les portraits y étaient frappans de ressemblance, et nous qui, dans ce temps, voyions M. le comte de Blacas à l'œuvre, admirions la finesse du pinceau qui, en 1811, l'avait montré tel qu'il serait un jour. S. M. Louis XVIII, ainsi que Madame Royale, étaient représentés avec bonheur. Quant à LL. AA. RR. les ducs d'Angoulême et de Berry, le premier avait, par sa brillante conduite dans le Midi, conquis l'estime de la France, et le second était si atrocement calomnié, que l'on montrait déjà de la prévention contre lui. Pour S. A. S. Monseigneur le duc d'Orléans, le concert d'éloges, en 1814, était unanime à son égard; aussi,

nous nous écriâmes tous que la dame ne lui avait pas rendu justice. En somme, nous avions été divertis. Le prince nous dit :

« Cette lettre qui vous charme me plut moins lorsque je la reçus. Le changement d'opinion de mon ambassadrice, par le seul effet de l'audience royale; ce titre de roi, qu'à diverses reprises et par entraînement, elle donnait, à celui qui pour nous n'était que le prétendant, me mit de mauvaise humeur; il eût été dangereux de la placer sous les yeux de *notre homme*. J'appelai le duc de Rovigo, afin de mettre ma responsabilité à couvert, et, comme il s'agissait de sa protégée, je lui confiai la missive; elle l'embarrassa un peu; mais, comme la dame avait su l'éblouir, il tourna l'épître à son avantage, en vanta la franchise, le style, et il me dit, avec un enthousiasme comique, qui prouvait d'ailleurs son peu de goût en littérature.

Mais cela vaut mieux que *les écritures* de madame Staël, dont on fait tant de bruit. Si on voulait lui opposer madame de N..., celle-ci l'en-sevelirait. »

— « Soit, dis-je. Néanmoins je crois inutile de présenter ceci à l'empereur; je craindrais qu'il ne

partageât *pas* *notre opinion* poétique sur notre diplomate en jupon. »

» Un instinct de sens commun fit pencher vers mon avis le ministre de la police. Nous convinmes que nous ne parlerions qu'au retour du messager, à qui le duc fit compter cent mille francs par la ferme des jeux, en reconnaissance de l'ambassade manquée. Je rassurai donc madame de N...., et Savary y parvint mieux encore; elle revint triomphante; alors, nous allâmes auprès de l'empereur, et, pour dorer la pilule, nous lui dîmes que l'on refusait absolument à Hartwell, Chypre et Candie; que si la discussion s'établissait avec l'offre préalable de toute la Haute-Italie, l'Illyrie, la Dalmatie, les îles Ioniennes, la Toscane et Lucques, on pourrait la continuer au moyen de deux milliards, payables en vingt ans.

» Napoléon, en entendant dérouler ces prétentions, fit un bond, et s'écria :

« Ils sont fous; pourquoi ne pas demander la France? je gage que Gènes et le Piémont en sont aussi. »

— « Oui, Sire. »

— « Eh bien! restons comme nous sommes,

dans le *statu quo*; c'est moi qui y gagne. Toute l'Italie!!... deux milliards!!... toucher à mes frontières!!... on entendrait parler d'eux tous les matins. »

— « Sire, dit Sayary en ricanant, vous oubliez la ressource de la conquête? »

— « S'il fallait les cnasser de ce que j'aurais donné, il vaut donc mieux épargner les frais de la guerre, et les deux ou trois cents millions que j'aurais versés avant de la commencer, et dont ils se serviraient pour me donner du fil à retordre; et puis, il faudrait mettre dans ce pacte de la bonne foi, de peur que la chose ne fût remise en question; mon cher, vous n'êtes pas heureux en vos expédiens; et, qui avez-vous chargé de l'affaire? »

— « Une dame, dis-je, non sans émotion. »

— « Ah! une dame; et qui l'a choisie? »

— « Moi, Sire. »

— « Je vous en fais compliment; c'est de votre part un trait d'habileté. Vous tenez à obtenir votre pardon du beau sexe. »

» C'était là, Messieurs, une allusion à des infamies, dont je ne crois pas nécessaire de me justifier aujourd'hui, bien que la police royale soit

cruelle pour moi, au moyen des hideuses et condamnables caricatures qu'elle permet. »

« Je ne voulus pas me fâcher avec l'empereur, à cause de cette plaisanterie ; je savais qu'il me connaissait, que j'avais son estime, et j'ose dire que je la méritais ; j'avouerai pourtant que cette calomnie atroce m'a fait plus regretter le passé que toutes les grandeurs que j'ai perdues. Le trait lâche, l'empereur poursuivit :

« Au reste, en leur détachant une femme, vous avez bien fait ; c'est leur rendre un peu tard, il est vrai, le ridicule message qu'ils m'adressèrent par les cotillons de la duchesse de Guise. Ces sortes de diplomates ont toujours plu aux Bourbons. »

— « Mais, Sire, dis-je, la Pologne conserve encore le souvenir de la brillante et politique ambassade de madame la maréchale de Guébriant. »

— « Soit, mais l'exception confirme la règle. Qu'a dit la vôtre de ce monde-là ? »

» Savary, s'emparant de la parole, prétendit que madame de N.... avait trouvé le prétendant affaibli, radotant, son frère emprisonné pour dettes dans un château royal, en Écosse, et complètement oublié ; les fils de celui-ci sans consi-

dération personnelle aucune, de même que M. de Bourbon; il ne fit l'éloge que de S. A. R. Madame la duchesse d'Angoulême; si bien qu'en retour de ces allégations fausses, l'empereur tint le fameux propos, qu'on a depuis tant répété et qui devenait moins désobligeant à cause des erreurs volontaires que venait de commettre monsieur le ministre de la police; l'empereur donc, entendant réduire à rien les hautes qualités des princes de la maison de Bourbon, et élever celles de Madame Royale, s'écria :

« Mais cette femme est donc le seul homme de la famille! »

CHAPITRE VI.

L. S. Mercier. — Il raconte avec des détails nouveaux la mort de Marat, ses suites, et la fin de Charlotte Corday. — Scènes pittoresques et inconnues. — Réflexions sur l'acte de cette fille célèbre. — Détails sur le courage moral de Napoléon. — Les Tuileries accessibles comme une place publique. — Les chambellans. — Lettre d'un d'entre eux. — La girouette dorée. — Un chambellan ingrat au 30 mars. — Suite stupéfiante, anecdote pour l'instruction des honnêtes gens. — Sagesse et maximes de Cambacérés. — *Le vrai Gil-Blas de la Révolution, ou Vie d'un seigneur de la cour de 1787 à 1830.* — Lettre plaisante d'une provinciale en date de 1806. — Jolibarderie d'un grave magistrat. — *Missive littéraire et drolatique d'un candidat à l'Académie française.* — Bons mots divers. — M. N.... — Discussion littéraire sur de petits grands hommes. — Cause unique des méchants ouvrages et des suicides modernes. — Classiques et romantiques. — Sentiment de Cambacérés en littérature. — Détails sur Rétif de la Bretonne. — M. Vignon, son gendre. — Anecdote sur Chénier et sur les suites de son *Épître à Voltaire*. — Colère de Napoléon et pitié de Fouché.

Parmi les personnages dont l'amitié me fut chère, et dont le souvenir reste gravé dans mon cœur, je placerai en première ligne Louis-Sébas-

tien Mercier, homme de lettres du premier ordre, bizarre, sans doute, ridicule lorsqu'il s'attache à rabaisser Homère, Newton, Boileau, Racine; mais étincelant d'esprit et de verve dans les peintures animées qu'il nous a faites de Paris, et dont depuis on nous a présenté tant de plates copies. Auteur philosophe, humain, tolérant, il écrivait, dit-on, sur la borne ce qu'il pensait dans la rue; phrase maligne et sans portée; il était néanmoins bien supérieur aux Laharpe, aux Marmontel, aux Dorat ses antagonistes; il avait du génie, eux ne savaient que combiner des mots.

J'ai parlé de lui plus haut; j'ai dit que, membre de la Convention nationale, il ne vota pas la mort de son roi. Je tiens de lui, écrits de sa main, les détails suivans sur le meurtre de Marat, par Charlotte de Corday. Le lecteur ne sera sans doute pas fâché que je les lui mette sous les yeux:

« Le 15 juillet 1793, j'étais à diner chez un restaurateur de la rue Saint-Honoré, où je prenais mes repas à cause de la proximité de mon logement, lorsque j'entendis au-dehors une rumeur extraordinaire, et je vis une foule de gens se précipiter vers la maison du méquisier du

Play, habitée par les Robespierre; aucun mouvement à cette époque n'était indifférent; je me hâtai de sortir sur la porte; je m'informai de ce qui se passait, à un homme, vêtu en ouvrier; il cria plutôt qu'il ne dit :

« Marat est mort, les aristocrates viennent de l'assassiner; ils ont enlevé le petit Capet du Temple; ils le promènent maintenant en triomphe sur le boulevard, d'où ils le conduiront aux Tuileries. »

» Ce propos me parut tellement absurde, que je ne m'y arrêtai pas; j'y vis un projet de soulever les sections, de faire un autre 31 mai, et je me disposai à me rendre à la salle de nos séances, où je savais que j'obtiendrais des renseignemens certains; plus j'avancais dans ma route, plus la nouvelle de la mort de Marat prenait de consistance, sans qu'on y joignît la confirmation de celle relative à l'infortuné Louis XVII. On disait que le coup avait été porté par une femme, sur l'âge de laquelle on variait; le reste était certain.

» Le premier député que je rencontrai fut Augustin Robespierre; sa physionomie annonçait tant de douleur que je fus sans inquiétude tou-

chant l'état de son ame, il me parut évident qu'il jouait le désespoir; il me raconta avec emphase ce qu'il savait, et ce que bientôt on nous apprit officiellement. Je vais réunir toutes les particularités de ce fait célèbre, où la vertu se rendit criminelle en voyant un grand coupable respecté par la justice des hommes.

» Marie-Anne-Charlotte de Corday d'Armans naquit à Saint-Saturnin, diocèse de Séez, province de Normandie, le 23 juillet 1768; elle était noble d'origine, très bien élevée, belle, sensible, remplie de hauteur et d'énergie; elle avait embrassé les opinions du jour, et au lieu d'être royaliste, ainsi que toute sa famille, elle approuvait la chute de l'ancien régime et l'établissement du pouvoir républicain; mais il y avait en elle trop de vertu pour qu'elle descendit jusqu'au jacobinisme. Marat et ses écrits incendiaires lui étaient odieux; elle forma le projet de délivrer la France de ce monstre abominable. La calomnie prétendit que Barbaroux, l'Apollon de la Révolution, lui avait inspiré de l'amour; cela n'était pas vrai. Charlotte Corday était pure; l'intérêt de la patrie l'arma seule du couteau meurtrier.

» Les députés, proscrits après le 31 mai, réfugiés dans le Calvados qu'elle habitait, et qui s'empressèrent autour d'elle, exaspérèrent encore sa brûlante imagination. Attachée à leur cause, elle s'indigna de l'abandon où on la laissait tomber, et, ne pouvant la relever par la force, elle voulut au moins la venger sur un de ses implacables adversaires. En conséquence de ce plan arrêté, elle se tait, quitte la Normandie et vient à Paris.

» Un des nôtres, Fauchet, l'avait connue ; il lui procura l'entrée d'une des tribunes de la Convention ; et ce service que l'on rend généralement à tous ceux qui le demandent coûta la vie à Fauchet lorsqu'on eut connu ses rapports avec Charlotte Corday ; celle-ci écoutait avec attention nos discours, et s'émerveillait que des hommes se laissassent aller à tant de férocité et de démente ; elle ne voyait pas Marat, que son état retenait chez lui. Une maladie dégoûtante attaquait son corps, qui tombait en pourriture infecte ; les remèdes les plus actifs pouvaient seuls pallier, mais non détruire le principe du mal qui dévorait ce misérable.

» Charlotte Corday, déterminée à hâter la fin

de Marat, s'enquit du logement de l'*Ami du peuple*, on le lui indiqua rue de l'École de Médecine, n° 44; comme on lui dit qu'il ne recevait que des personnes connues, elle lui écrivit en ces termes :

« Citoyen, j'arrive de Caen; votre amour
» pour la patrie vous fait désirer sans doute de
» connaître les événemens qui ont eu lieu dans
» cette partie de la République; je me présen-
» terai chez vous vers une heure, ayez la bonté
» de me recevoir. »

» Marat ne répondit pas; soit que les renseignements que promettait une aventurière lui parussent peu dignes d'une attention sérieuse, soit que son infirmité l'accablât au point de lui faire oublier son fanatisme révolutionnaire. Charlotte Corday ne se rebuta pas. Une seconde lettre, plus pressante, ne fut pas plus heureuse; enfin, le 15 juillet, elle lui écrivit pour la troisième fois; et, dans cette dernière lettre, tout en parlant des infortunes qui s'étaient accumulées sur sa tête, elle conjurait Marat de la recevoir, à cause des secrets de la plus haute importance qu'elle avait à lui révéler touchant le salut de la République.

» Le commissionnaire, porteur de cet écrit, sortait à peine de la maison de Marat, lorsque Charlotte Corday, qui le suivait de près, arriva; parvenue dans l'antichambre, elle y rencontra deux femmes qui refusèrent de la laisser aller plus loin, attendu que Marat prenait un bain.

» La conversation s'échauffant, les voix s'élevèrent. Marat, dont la chambre était proche, et qui était réellement dans l'eau, entendit ce qui se disait; il s'impatienta, appela, on vint à lui; et quand il apprit que la personne qui insistait pour le voir était celle qui venait de lui écrire encore, il éprouva une fatale envie de la connaître; il le manifesta, et, sur son ordre, on introduisit Charlotte Corday. Marat, à l'aspect d'une jolie femme, se sentit saisi d'une confiance malheureuse: il renvoya ses gardiennes et, demeuré seul avec celle qui allait lui arracher la vie, il se mit à lui parler des affaires du Calvados. Charlotte Corday, quoique préoccupée du motif terrible de sa visite, soutint la conversation avec calme, donna les renseignements que le monstre lui demandait, les noms des administrateurs et des députés qui se maintenaient en rébellion ouverte contre l'assemblée nationale,

et Marat affirma qu'avant quinze jours ils péri-
raient tous.

» Ces paroles devinrent son arrêt de mort. Charlotte Corday, indignée, ne retarda plus le châtiment du coupable ; elle tira de son sein un couteau aigu, en frappa à la poitrine Marat, qui ne put ni se défendre ni éviter le coup mortel ; il cria seulement : *A moi, ma chère amie !* et ne tarda pas à expirer, étouffé par le sang.

» A ses cris, sa prétendue femme et la fameuse Théroigne accourent, elles voient Marat renversé dans la baignoire et l'héroïne debout, tenant le couteau ; elle était immobile et pâle, mais ne cherchait pas à s'échapper, comme on l'a dit d'abord. Elles jetèrent des chaises et des tables sur son passage, afin de l'empêcher de sortir, puis elle se mirent à la fenêtre et appelèrent du secours.

» Dans une chambre voisine, un commissionnaire ployait des feuilles d'impression ; il arrive le premier, voit ce qui se passe, s'arme d'une chaise, en frappe Charlotte et la renverse sur le plancher ; elle se relève, et, toujours avec une tranquillité d'ame, supérieure à tous les évé-

nemens, elle attend, sans mot dire, ce que décidera la fureur populaire. On ne sait ce qui la garantit du premier mouvement de colère des jacobins lorsqu'ils eurent appris l'action qu'elle venait de commettre.

» Je cesse de conter et donne la parole à Chabot qui, au nom du comité de sûreté générale ; nous fit le rapport de cette tragédie : il louera mieux Charlotte Corday que je ne pourrais le faire moi-même. »

« Au moment où elle fut conduite à l'Abbaye, un peuple immense, qui faisait entendre autour d'elle les murmures de la douleur et de l'indignation, s'étant retiré à la voix des commissaires qui l'accompagnaient, elle s'évanouit, et, un instant après, revenue de son émotion, elle dit aux députés : *Je croyais qu'ils allaient m'égorger. Est-il possible que ce soit un peuple qu'on m'avait dépeint comme autant de cannibales qui vient de se montrer si docile à la voix de ses magistrats ?* »

» Telle est, continua Chabot, la confiance de cette femme dans la prompte réussite des projets de contre-révolution, dont les révoltés de Caen

lui ont fapci la tête, que lorsqu'on lui a parlé de la mort, elle a répondu avec le mépris et la sécurité les plus inconcevables, quoiqu'elle n'eût pas montré le courage de se la donner elle-même. »

» L'infame outrageait cette vertu sublime; il la calomniait, elle était trop magnanime pour commettre un suicide. Chabot ajouta, et ceci était un autre mensonge, que les renseignemens acquis par le comité de surveillance sur le complot, pour lequel le comité de salut public avait déjà lancé des mandats d'arrêt, constataient qu'il devait éclater par l'assassinat des plus énergiques patriotes; qu'on espérait, par ce moyen, exciter un mouvement violent dans Paris, armer les citoyens les uns contre les autres, et qu'au milieu de ces dissensions Wimpfen, Puysaie et les troupes départementales devaient proclamer Louis XVII, lui donner pour conseil les députés actuellement fugitifs et dissoudre la Convention.

» Ce rapport, que j'abrège, fut écouté avec un morne silence, bien qu'au fond les jacobins et les honnêtes gens fussent charmés de ce qu'on les avait débarrassés de cette bête féroce. Une députation de la section du Contrat social de-

manda à être admise à la barre ; Girault, son orateur, nous dit :

« Représentans..., Marat n'est plus... ; peuple, tu as perdu ton ami..., nous venons rendre hommage aux belles actions de sa vie... Où es-tu, David ? tu as transmis à la postérité l'image de Le Pelletier mourant pour la patrie ; il te reste un tableau à faire... »

» David, placé parmi nous, se leva, et, avec sa figure sinistre, sa voix aiguë et perçante, il dit :

« Aussi le ferai-je. »

» Et il se rassit au milieu des applaudissemens ; Girault poursuivit :

« Et vous, législateurs, décrétez une loi de circonstance : *Le supplice le plus affreux n'est pas assez pour venger la nature d'un aussi atroce attentat ; anéantissez pour jamais la scélératesse et le crime ; apprenez aux Français ce que vaut la vie, et au lieu de la leur trancher comme un fil, que l'effroi des tourmens désarme les mains parricides qui menacent les têtes des représentans du peuple. »*

» La séance s'anima, Chabot, soutenu par Jullien de Toulouse, Denoncourt, Fauchet, de qui j'ai dit le crime, et Duperrét, à qui Char-

lotte Corday avait porté une lettre de Barba-roux, sont mis en accusation; leur tête tombera. Marat, dont on voulait faire un dieu, ne pouvait accepter que des victimes humaines.

« Dans la discussion, David prononça le discours suivant :

« La veille de la mort de Marat, la société des jacobins nous envoyait Maure et moi, pour nous informer de ses nouvelles; il y avait auprès de lui un billot de bois sur lequel était placé de l'encre et du papier, et sa main, sortant de la baignoire, écrivait ses dernières pensées pour le salut du peuple. Hier, le chirurgien qui a embaumé son corps m'envoya demander de quelle manière nous voulions l'exposer aux regards du peuple, dans l'église des Cordeliers; on ne peut découvrir aucune partie de son corps, car, vous savez qu'il avait la lèpre et que son sang était brûlé; mais je pense qu'il serait intéressant de l'offrir dans l'attitude où je le trouvai écrivant pour le salut du peuple. »

» Chabot demanda que la Convention assistât en corps aux funérailles de Marat; Bentabole, que la nation payât les dettes de l'ami du peuple mort pauvre.

» L'élan une fois donné, des honneurs extraordinaires furent rendus à ce misérable. On essaya, mais vainement, de disputer son corps à la pûtréfaction, il tombait en lambeaux et répandait une odeur infecte, malgré les compositions chimiques qu'on ne cessait de répandre sur lui. Un linceul le recouvrait entièrement; il était drapé de manière à laisser voir au public les formes de son corps, qui s'affaissait à mesure que la décomposition rapide avait lieu. Des vers lui furent adressés par notre collègue Audouin (1) et par Cubières-Palmeseaux (2). Le sculpteur Beauvalet (3) modela son buste et l'offrit à la Convention; elle l'accepta; et on le plaça dans la salle de nos séances; le tableau

(1) La réputation littéraire de ce député n'a pu s'établir, même par son hommage à Marat; son nom est inconnu.

L. L. L.

(2) Le chevalier de Cubières fut élevé, nourri et placé par la reine; il se fit jacobin, il se déclara l'amant de Marat et de Robespierre. La célèbre femme Roland le qualifiait d'*Apollon de l'échafaud*; il est mort depuis la restauration.

L. L. L.

(3) Cet artiste avait du mérite; l'exaltation républicaine l'égarait en cette occasion, elle n'a pu le tirer de la demi-obscurité qui l'enveloppe.

L. L. L.

qu'en fit David eut le même honneur (1). Un autel fut élevé au cœur de Marat dans la salle du club des Cordeliers; on chanta des litanies adressées au cœur du monstre et à celui de Jésus-Christ, sacrilège rapprochement qui caractérise l'impiété de l'époque : la rue des Cordeliers prit son nom, le conseil général de la commune institua une fête en son honneur, il remplaça Mirabeau au Panthéon; triste vicissitude, si commune dans la faveur populaire; la canaille se plaît sans cesse à renverser les dieux qu'elle se donne, pour procéder à de nouvelles apothéoses.

» Mais pendant que l'on renouvelait, à l'égard de Marat, les formules de la canonisation romaine, on ne s'attardait pas sur la vengeance à tirer de sa mort. Le tribunal révolutionnaire, saisi de l'affaire, l'instruisit rapidement, les débats commencèrent le 19 juillet, et l'accusée in-

(1) Ce portrait, vrai chef-d'œuvre, appartient à la famille de David; deux fois on l'a mis en vente, et deux fois on l'a retiré, le haut prix qu'on demande, cent mille francs, retient les amateurs. On a eu cent mille francs de madame de Morfontaine, pour le rachat du portrait de son père, peint aussi par David, et qui, comme celui de Marat, était suspendu dans la salle des séances de la Convention nationale.

L. L. L.

introduite devant le jury subit un interrogatoire dont voici les principaux passages :

« Qui vous a indiqué Duperret ? »

— « Barbaroux. »

— « C'est donc dans les journaux que vous avez appris que Marat était un anarchiste. »

— « Oui, je savais qu'il pervertissait la France; j'ai tué un homme pour en sauver cent mille.... *J'étais républicaine bien avant la révolution.* »

— « Ne vous êtes-vous pas essayée avant d'avoir porté le coup à Marat ? »

— « Je ne suis pas un assassin. »

— « Que répondez-vous à tant d'accusations ? »

— « Je n'ai rien à dire, sinon que j'ai réussi. »

— « Quelles sont les personnes qui vous ont conseillé de commettre cet assassinat ? »

— « Les conseils d'autrui ne m'auraient jamais déterminée à frapper un aussi grand coup; seule j'ai conçu ce projet, seule je l'ai exécuté.... Il n'y a qu'à Paris où l'on ait les yeux fascinés sur le compte de Marat; dans les autres départemens on le regarde comme un monstre. »

— L'interrogatoire fini, l'accusateur public, Fouquier-Tinville, soutint l'accusation. L'avocat

Chauveau-Lagarde (1), véritable citoyen par ses vertus, par son intrépidité généreuse, défendit la prévenue en ces termes :

« L'accusée avoue avec sang-froid l'horrible
» attentat qu'elle a commis ! elle en avoue avec
» sang-froid la longue préméditation, elle en
» avoue les circonstances les plus affreuses, en
» un mot elle avoue tout et ne cherche pas même
» à se justifier; voilà, citoyens jurés, sa défense
» tout entière; ce calme imperturbable et cette
» entière abnégation de soi-même, qui n'annon-
» cent aucun remords, et pour ainsi dire en pré-

(1) Chauveau-Lagarde, né à Chartres en 1765, défendit, en qualité d'avocat, Charlotte Corday, S. M. Marie-Antoinette, S. A. R. Madame Élisabeth, l'abbé Brottier, M. de la Villehurnois. La croix d'honneur, le cordon de Saint-Michel, des lettres de noblesse, dont, certes, il n'avait pas besoin pour être noble, ont paru, à la restauration, des récompenses suffisantes. La vénération de l'Europe le récompense de cette ingratitude; c'est un des hommes le plus digne d'estime et de respect : je ne le connais pas, j'exprime ma pensée, j'aime le courage et la modestie; un intrigant, qui eût défendu Fouquier-Tinville, aurait fini par obtenir ce qu'on a accordé à M. de Lagarde, comme à mille autres qui n'avaient donné aucune preuve d'énergie ou de dévouement.

L. L. L.

» sence du trépas, ce calme, cette abnégation
» sublime, sous un certain rapport, ne sont pas
» dans la nature, ils ne peuvent s'expliquer que
» par l'exaltation du fanatisme politique qui lui
» a mis le poignard à la main; c'est à vous, ci-
» toyens jurés, à juger de quel poids doit être
» cette considération dans la balance de la jus-
» tice, je m'en rapporte à votre prudence. »

» Les jurés, après cette brève et sage improvisation, se levèrent et allèrent aux voix; pendant qu'ils délibéraient, Charlotte Corday se tournant vers Chauveau-Lagarde, lui dit :

« Vous m'avez défendue d'une manière délicate et généreuse, c'est la seule qui pût me convenir, je vous en remercie; elle m'a fait prendre pour vous une estime dont je vais vous donner la preuve : ces messieurs viennent de m'apprendre que mes biens seront confisqués; je dois quelque chose à ma prison, je vous charge d'acquitter ma dette. »

» Ceci rappelait en quelque sorte le célèbre testament d'Eudamidas. Les jurés rentrèrent et prononcèrent la peine de mort et la confiscation; Charlotte Corday ne s'en étonna pas, ne montra aucune faiblesse. De retour dans sa prison, elle

y écrivit une dernière lettre, où, injuste envers un député, elle renouvelait les expressions de la gratitude à l'égard de Chauveau-Lagarde; on crut devoir lui envoyer un prêtre constitutionnel pour l'assister à ses derniers momens; elle lui dit avec douceur :

« Remerciez de leur attention pour moi les personnes qui vous ont envoyé, mais je n'ai pas besoin de votre ministère. »

» En allant au supplice, un sourire inaltérable reposait sur ses lèvres, malgré les outrages dont le peuple l'accabla. Le *Moniteur* dit à ce sujet, que, montée sur le théâtre de son supplice, son visage avait encore la fraîcheur et le coloris d'une femme satisfaite. Le fatal couteau a tranché sa tête. Un nommé Legros, après l'avoir saisie pour la montrer au peuple, lui a donné plusieurs soufflets; elle en a rougi!!!... Cet acte de lâcheté a fait murmurer le peuple et il a été puni par le tribunal de police. »

L'action de Charlotte Corday ne peut être approuvée; cependant, est-il possible que l'on regrette Marat, que l'on voie avec haine ou indifférence celle qui nous en délivra? Ce sont de ces traits héroïques sur lesquels il faut se taire, et que le sage réserve pour ses méditations.

Le prince archichancelier nous a raconté qu'il voulut voir de près cette fille extraordinaire. Il se rendit au tribunal révolutionnaire et fut frappé de sa beauté peu commune, de son énergie, de sa résignation supérieure à sa fortune; elle entendit avec une indifférence dédaigneuse les injures dont Fouquier-Tinville la chargea; elle se tint dans une position simple, la tête baissée, et après sa condamnation elle ne s'occupa plus des choses de ce monde, mais elle ne voulut faire aucun acte extérieur de religion.

Charlotte Corday, selon lui, était philosophe et républicaine. La lecture de Voltaire et des encyclopédistes l'avait égarée; elle dédaignait les pratiques du culte dans lequel on l'avait élevée; on a voulu depuis en faire une royaliste; c'est une erreur, son opinion était bien connue au moment de sa mort.

Quant à la fille Renaud, dont Robespierre, par spéculation, s'avisa de faire une seconde Charlotte Corday, elle n'y pensait guère; ce n'était certes pas une héroïne, mais il fallait sa mort à l'incorruptible, pour se rendre intéressant aux yeux des Jacobins, et il la conduisit lâchement au supplice ainsi que le reste de sa famille. Ce

fut une affaire atroce; elle indigna tous les gens de bien.

Je demandai un jour au prince si l'empereur prenait beaucoup de précautions pour défendre sa vie contre les poignards assassins.

« Je vous assure que ce soin ne le tourmentait guère; vous avez vu par vous-même avec quelle facilité on pénétrait aux Tuileries. »

— « Il est de fait, répondis-je, que ni la première ni la dernière fois que j'y ai monté, on ne s'est inquiété de mon nom, de mon rang ou de mon droit à y paraître. Tout homme venu en voiture et bien mis aurait pénétré dans la salle des maréchaux et dans le salon bleu; et là, certes, il aurait pu facilement immoler l'empereur en faisant le sacrifice de sa propre existence, et de ces fanatiques il n'en manque pas. »

— « Eh bien ! reprit le prince, l'empereur était toujours le même à ce sujet soit à Paris, soit à la campagne, soit en voyage. Le soin de la surveillance ne le regardait point; les autres devaient s'en inquiéter pour lui. Il allait à cheval çà et là, peu ou point escorté, comptant sur son étoile, persuadé surtout qu'il était l'homme de la Providence et qu'elle le protégerait tant qu'elle en

aurait besoin, pour l'accomplissement de ses desseins. Napoléon était essentiellement fataliste, il avait, sur ce point, une croyance d'enfant. La fatalité lui semblait la reine du monde ; aussi n'a-t-il jamais trop redouté les conspirations, *son sort n'était pas d'être leur victime* ; il en résultait de sa part une audace sans pareille, une intrépidité au dessus de celle des hommes, et lorsque maintenant je l'entends appeler lâche, je me sens plus d'envie de rire que de m'indigner ; les hommes sont ainsi faits ; ils veulent toujours n'avoir pas adoré l'idole qu'ils viennent de briser, tandis qu'avant de la mettre en pièces ils auraient cru ne pouvoir assez parer et l'autel et l'idole. »

Cette matière nous mena loin. Le prince Cambacérès et moi passâmes en revue tous ces chambellans si passionnés, si humbles, si empressés de se soumettre à la volonté de Napoléon, et qui, depuis sa chute, le maudissaient dans leur fièvre de royalisme. Le prince m'en signala un qui lui faisait autrefois une cour assidue ; il ne l'avait pas revu depuis la rentrée du roi, attendu que ce gentilhomme de l'ancien régime avait trouvé jour à se placer chez un prince de la maison de

Bourbon Cambacérés, ayant eu besoin de lui pour une chose fort simple, lui écrivit amicalement en employant la formule d'intimité convenable.

Voici la réponse qu'il en obtint :

« Le salue monsieur Cambacérés ; ses
» opinions ne lui permettent de voir que des per-
» sonnes dévouées au Gouvernement, à l'adora-
» ble famille de ses maîtres ; il ne se croyait pas
» assez connu de M. Cambacérés pour que celui-
» ci pût employer les expressions d'une amitié
» qu'on ne noue aussi fortement qu'entre gens
» de la même opinion ; c'est donc à regret qu'il
» ne peut se rendre chez Monsieur Cambacérés,
» ni lui promettre de l'obliger ; peut-être plus tard,
» lorsque le sollicitant aura donné des gages de sa
» fidélité à la royale famille, on s'approchera de
» lui ; jusque-là il est prudent d'en pas continuer
» une correspondance, au moins indiscrete. »

« Paris, le 6 août 1814. »

« Signé LE »

Je faillis tomber de mon haut à la lecture de ce billet insolent, où l'ingratitude revêtait avec tant d'audace le manteau de l'effronterie, où la bassesse cherchait à grandir sa servilité.

« Ehl Monseigneur, ne punirez-vous pas ce monsieur, m'écriai-je, en le stigmatisant par le souvenir du passé; quoi! ne ferez-vous pas encadrer sa lettre dans votre salon, afin que chacun voie cette turpitude flagrante? »

— « Bon, me dit-il, j'en ai déjà vu, et très probablement j'en verrai bien d'autres. Je ne me tourmente pas pour si mince sujet; c'est un misérable dont je ne m'embarrasse pas, bien persuadé que si le vent change, il n'hésitera pas à revenir à mes pieds. »

— « C'est impossible, Monseigneur; il se rappellera trop sa lettre. »

— « Il l'oubliera, si c'est son intérêt; il la démentira même en cas de besoin. »

Je secouai la tête, ne pouvant m'imaginer que l'on pût joindre tant d'audace à tant de bassesse. Lorsque les événemens de 1815 vinrent achever mon instruction et consommer mon expérience, je ne pus résister au désir de compléter ce récit en en rejoignant les diverses parties; le lecteur d'ailleurs perdrait trop à ce que je les séparasse.

Le 20 mars eut lieu, Louis XVIII et la famille royale quittèrent la France, le prince Cam-

bacérés, comme je le dirai avec détail plus tard, fut forcé dans sa retraite par la volonté expresse de Napoléon; il se vit obligé de reprendre son titre d'archichancelier et d'accepter provisoirement le porte-feuille de la justice. Huit jours à peine s'étaient écoulés, qu'un matin, comme j'allais lui faire ma cour, il se mit à sourire en me voyant et me dit :

« Léon, je sais que vous avez le goût des autographes; enrichissez votre collection de celle-ci. »

Il me remit alors une lettre sous enveloppe, avec un grand cachet armorié; je me mis à l'écart, et lus avec un étonnement extrême ce qui suit :

« MONSEIGNEUR,

» Jamais joie plus douce n'est entrée dans mon
» cœur que celle inspirée par votre heureux re-
» tour de fortune; il fallait l'enivrement où j'étais
» tombé pour avoir pu douter que S. M. l'empereur et roi reviendrait prendre le sceptre qu'il a
» doté de tant de gloire. Enfin, voilà Votre Altesse
» Sérénissime rétablie dans cette haute charge
» qui lui a aidé à faire tant de bien; que je suis
» fier des bontés que Monseigneur me témoigne.

» Je ne tarderai guère à porter à ses pieds l'hom-
» mage de mon respectueux dévouement et de
» l'amour inébranlable avec lequel, Monseigneur,
» j'ai l'honneur d'être de Votre Altesse Sérénis-
» sime,

» Le très humble, très respectueux et très pas-
» sionné serviteur..... »

La signature suivait; c'était celle de l'ex-
chambellan qui, en 1814, avait mis tant d'im-
pertinente désobligeance à répondre à la de-
mande d'un service d'ami.

« Que vous avais-je dit? »

— « Hélas! Monseigneur, je demeure confon-
du, et de la chose elle-même, et de sa possibilité.
Quoi! nous sommes ainsi faits..... nous! Ah!
non pas tous, grâce à Dieu. Et Votre Altesse va
faire... »

— « J'attendrai qu'il vienne; il viendra. Je
lui battrai froid; il le supportera; il réparaitra
deux fois par semaine, puis quatre, puis sept, et
à force de le voir, je suis capable d'oublier le
passé, et de le préférer peut-être un jour à un de
mes fidèles les plus dévoués; ainsi va le monde,
mon enfant. Nous sommes tous gens d'habitude,
et les trois quarts de ce qu'on a la coutume d'appe-

ler amitié n'est autre chose que le frottement réitéré de deux corps hétérogènes, qui néanmoins s'enflamment à la fois et également, sans pour cela se confondre et avoir jamais les mêmes sentimens. »

Je ne pus m'empêcher d'avouer au prince qu'à sa place je chasserais cet égoïste.

« Ce serait un ennemi de plus que je me ferais. A quoi bon en augmenter le nombre? En le traitant bien, il ne sera qu'indifférent; croyez-moi, louvoyez, et ne cherchez pas inutilement les tempêtes; qui s'obstine à les affronter rencontre trop souvent l'écueil où il se brise. Qui nous assure d'ailleurs de la bonté de notre navire? Le sage se défie toujours de sa force, de sa puissance, et surtout il ne les expose pas sans nécessité. »

Je me plais à rapporter ces hautes maximes, fruits précieux de l'expérience de Cambacérès; il y avait peu de situations de la vie sur lesquelles il n'eût médité et n'eût donné un bon avis; on aurait beaucoup gagné à se conduire par ses conseils, dictés par la prudence même. Quant au chambellan, il reparut, rôda un peu autour du prince, puis ayant le nez fin, il se mit à l'écart, et, après les événemens de Waterloo,

on ne le revit plus. Il est devenu, depuis 1830, un des plus assidus courtisans des Tuileries, non restaurées, mais renouvelées.

A propos de ce seigneur on m'en cita un autre què tout Paris a connu serviteur de Louis XVI; il passa, dès après le 6 octobre, dans le nombre des affidés de M. le duc d'Orléans; il quitta celui-ci assez tôt pour pouvoir convaincre Robespierre que, second David, il boirait avec lui la ciguë. Le 9 thermidor le surprit un peu; mais, comme il était l'allié de Barras, il alla avec son cousin se réjouir de la victoire contre les Jacobins, et se mit à faire les honneurs du Luxembourg; mais ayant eu le bonheur de prévoir la haute fortune de Bonaparte, celui-ci le vit dans sa cour le 18 brumaire au matin, et l'accueillit comme de raison aux Tuileries. Là, il se trouva dans son élément, nagea en pleine eau, et, dès que le divorce avec Joséphine eut été prononcé, il sollicita la faveur d'aller au devant de Marie-Louise. Tout cela était parfait; il était tout confit d'amour pour la famille impériale; mais la Providence décida la question. Dans le Nord, Napoléon éprouva des revers, notre homme devina la restauration et hasarda une lettre à S. M. Louis XVIII, qui, en 1814, lui donna

le droit de s'intituler *ancien royaliste* : pendant les Cent Jours il eut la goutte, mais il envoya son fils aîné à Gand et son cadet auprès du revenant. Napoléon tomba une seconde fois, lui courut au devant du roi, avec des attestations du docteur Recamier; il demanda la grâce de son indigne fils quand la dynastie capétienne eut été raffermie; alors il alla du comte de Blacas à M. Decazes, de celui-ci à M. de Villèle, qu'il négligea plus tard; pendant l'aurore sans journée du vicomte de Martignac, il commençait déjà ses genuflexions devant le prince de Polignac, lorsque les trois journées luisirent. Ah! qu'il prit de la fatigue à aller au général Dubourg, qui faisait tout, puis au duc de Choiseul, qui n'a rien fait; de là à ces messieurs, qui besognaient la tâche finie, à Lafayette, à Laffitte, à Guizot; le pauvre homme, tout essoufflé, tomba sur l'escalier du Palais-Royal, où, dès lors, il prit racine. M. de Talleyrand le connaît de longue main; il a dit de lui : « Voilà quarante ans que nous nous trouvons avec M. P..... face à face; je suis assuré, si je me retourne, de le voir mettre son pied où je viens de passer; c'est mon ombre.

Les mémoires de M. P..... feraient un ro-

man, digne pendant de celui de Lesage; ce serait réellement là le Gil Blas de la Révolution, et pas le héros insipide et flasque à qui le pauvre Picard a donné ce titre.

La société est remplie de ces girouettes politiques, qui tournent et prennent position au moindre vent. L'étude approfondie qu'on en ferait serait fort utile; mais changeons de matière; quand j'écris, je répète souvent en moi-même, par forme d'avis, ce vers si connu :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité!

Les lettres que je viens de citer, et qui, par leur texture naïve, peignent si bien un homme, m'en rappellent d'autres que je vais faire passer également sous les yeux des lecteurs. La première provient de la plume d'une parente de madame la comtesse de C.....; cette dame était la cousine germaine du beau-père de celle-ci, et sortait d'une famille de robe, anoblie en 1709; son mari, tout petit hobereau, avait, avant la première révolution, compté, à je ne sais quelle table de marbre, dans les eaux et forêts, si bien que depuis il se qualifiait très plaisamment de membre du parlement de Je ne peux fournir d'autres

détails; j'ai promis, la première fois qu'on me communiqua ladite lettre, de ne nommer personne, et je ne me crois pas encore dégagé de mon serment; j'en ai prêté si peu dans ma vie, que je me fais scrupule d'en rompre le moindre; si, comme tous nos gens d'honneur du jour, j'en eusse prêté par douzaine, je ne dis pas qu'alors.... Cette épître était adressée au comte de C....., et datée de 1806.

« Je vous embrasse, mon cher neveu; Ernest me tourmente pour aller à Paris; l'ambition le dévore; il veut s'encanailler; je n'ai pas la force de le retenir; il partira sous peu de jours, avec ma lettre. Il a vingt-deux ans, une santé parfaite; aussi, j'ai eu peu de peine à le faire réformer pour cause de faiblesse de poitrine. Toutes nos demoiselles en raffolent, et nos jeunes mariées, encore plus; il danse à merveille, joue du violon, dessine des fleurs et manie très bien le fleuret. Je suis convaincu que *Buonaparte* sera flatté d'employer un jeune homme qui, à tant de talens, unit une haute naissance; il veut être préfet, le *pauvre chou*. Sa modestie est unique. J'espère bien que d'emblée il sera nommé conseiller d'État, puisqu'il ne peut être militaire; en parlant

un peu haut on forcera la main à des gens trop heureux de se rencontrer parmi nous ; d'ailleurs, son bisaïeul fut sur le point d'acheter une charge de président à mortier, au parlement de J'ai conservé toute la correspondance qui eut lieu à ce sujet ; son père le voudrait chambellan ou ambassadeur, et son oncle, le grand-vicaire, pense que nous ferions mieux de lui mettre sur le dos une robe de membre du parquet. Ce digne vieillard ne réfléchit pas que la charge d'avocat général serait au dessous du mérite d'Ernest, que peut-être s'il tenait à être procureur général, on lui objecterait qu'il n'a pas pris ses inscriptions. Un tel obstacle, malgré son ridicule, doit être écarté.

» Quoique Ernest soit bien jeune, je le marierais s'il se présentait un parti avantageux. Voyez s'il n'y aurait pas une parente de *Buonaparte* qui pût, en l'épousant, lui apporter un duché, de ceux qu'on distribuera bientôt, et puis le grand cordon de la Légion-d'Honneur ; car, quant au simple ruban, je lui ai défendu de l'accepter ; Napoléon ne peut manquer de le lui offrir dès qu'il saura l'intention du marquis de X.... de se rapprocher de lui. Je ne veux pas qu'en prenant

cette décoration chétive, il se rende l'égal de tant de misérables soldats de notre pays, qui sont, dit-on, devenus de hauts personnages. Je vous apprendrai d'ailleurs que je fais faire outre mer des démarches auprès de Monseigneur l'évêque d'Arras (1), pour que, par ce canal, mon fils obtienne de son roi légitime la croix de Saint-Louis.

» Ceci, et les désagrémens que nous procurerait en province une alliance avec les *Buonaparte*, nécessiteraient que ledit mariage fût secret. Napoléon a trop d'esprit pour s'en fâcher, et, d'ailleurs, je présume que la beauté de l'alliance le fera passer par dessus cette petite contrariété. Le mariage, à Paris, n'en sera pas moins bon, parce qu'on aura négligé de le publier en province.

» Soignez donc les intérêts de ce cher enfant; accompagnez-le lorsqu'il ira porter une lettre que je lui donne pour M. *Cambacérès*, qui saisit en tout, me l'assure-t-on, l'occasion de témoigner sa reconnaissance envers mes parens. M. de

{1) De Couzie, évêque d'Arras, mort à Londres, dans l'émigration, conseiller intime de S. A. R. Monsieur, comte d'Artois. On a calomnié ce prélat, dont la fidélité n'a jamais pâli, il manquait de génie, et non de bonne volonté.

Gras... l'a invité à dîner deux fois par an, de 1785 à 1787; d'ailleurs il a fait un voyage, de Béziers à Castelnau-dary, dans le bateau de poste. Ma belle-mère fut sur le point de partir avec lui; il ne la connaissait pas, il est vrai, mais c'est de ces souvenirs qui ne s'effacent jamais.

» Adieu, mon cher cousin, toute la famille jouit d'une santé parfaite; mon mari voit partir son fils avec regret; il aurait envie de le suivre, mais il faut un prétexte, et, franchement, il ne sait pas ce qu'il pourrait demander. Après avoir été avocat du roi à la table de marbre pendant trois ans, dans l'ancien régime, on est en droit de se montrer difficile. Son frère, retiré dès 1776, après avoir paru d'une manière si brillante au tirage de la milice de l'année précédente, a dit à Ernest qu'il se décidait à prendre un régiment; il l'a chargé d'en causer avec *M. Cambacérès*. On sera transporté de relever l'éclat de l'armée actuelle par l'adjonction d'un noble et ancien militaire. Quant à moi, je ne me trouverais pas satisfaite de remplacer madame de la Rochefoucauld, dame d'honneur de l'impératrice Joséphine; et, comme elle ne se démettrait pas de sa charge, je resterai chez moi, je suis sans am-

bition, vous le voyez au peu de prétention que je forme pour Ernest.

Je suis, mon cher neveu, etc.

Comtesse DE GER... »

P. S. « J'oubliais, le frère de Manon (sa femme de chambre) veut une place à la cour, il la lui faut bonne; ici, nous l'aimons tous. Je souhaiterais, pour le premier de l'an, offrir à l'abbé et saint personnage, M. Lumer...; une surprise, que *Buonaparte* se mette de moitié dans la gentillesse; notre évêché voisin vaque... Si vous pouviez faire obtenir une indemnité en bois à notre neveu Dol... qui n'a rien perdu à la Révolution, cela produirait un bon effet et rattacherait beaucoup de monde au Gouvernement. Enfin, comme *Buonaparte* et *M. Cambacérés* doivent aimer la bonne *franquette*, montrez leur ma lettre, pour peu qu'ils en aient envie; je ne crains pas la critique, et j'écris d'abondance. »

Dans une autre circonstance, l'un de mes très proches parens, homme grave et, depuis quarante ans, dans les fonctions de haute magistrature, m'écrivait en ces termes :

« Nous apprenons à... que l'on minute dans un très profond mystère un projet de nouvelle organisation judiciaire; on l'enveloppe de précautions nombreuses, afin d'empêcher que le public ait vent de ce que l'on élabore avec tant de soin. Toute la magistrature est en l'air; on paierait au poids de l'or la moindre lumière; et, d'après ce qu'on nous mande, les obstacles imposés à la curiosité générale, il est impossible d'en rien entrevoir; cependant, mon cher..., vous comprendrez sans peine combien il serait satisfaisant pour moi d'instruire *nos messieurs* de ce qui nous est, *lettres closes*, en conséquence de celle-ci reçue. Je vous prie d'aller à la chancellerie, et soit auprès de M. le garde des sceaux, soit auprès d'un... *garçon de bureau*. Informez-vous à fond de ce qui est : le plaisir d'obliger un magistrat si dévoué (il siégeait depuis 1795) déliera la langue de Son Excellence. D'ailleurs, à part *nos messieurs*, personne n'en saura rien... »

Je crus avoir la berlue en lisant cette épître étrange, elle est non une amplification, mais vraie : voilà comme on est encore arriéré en province. Quant à la troisième lettre, la voici; elle n'est plus d'un bon-homme perdu dans la

foule et hors la capitale, mais bien d'un candidat à l'Académie française, qui depuis a endossé le bienheureux costume vert brodé de vert. Elle me fut adressée à une époque où je croyais compter sept amis de cœur dans les quarante ; tous ne sont pas morts, et maintenant que j'ai mieux appris à connaître les hommes, je ne sais

S'il en est jusqu'à deux sur qui je peux compter.

Paris, etc.

« MONSIEUR,

» Puisque vous ne voulez pas être mon concurrent à la place redoutable à l'Académie française ; puisque votre vertueuse modestie reconnaît, en le tenant en arrière, la supériorité de mon talent, je dois, après vous avoir remercié, vous conjurer de m'aider à faire passer votre bienveillante admiration dans l'esprit des nombreux amis que vous comptez dans cet illustre corps littéraire ; voudrez-vous me protéger ? le rôle est beau, il est même honorable ; car, enfin, pour employer à propos le vers de Corneille, accommodé à la circonstance,

De pareils candidats n'ont de chefs qu'en idée.

» Sans affecter un orgueil, dont ma simplicité est à mille lieues, mais par amour de la vérité, à qui, vous et moi, devons rendre hommage, je vous dirai que l'Europe s'étonne ou plutôt s'indigne de ce qu'on me retienne à la porte du sanctuaire. Les dames surtout ne peuvent concevoir la sévérité de ces messieurs; je sens qu'il leur sera pénible de m'avoir, dès l'emblée, *pour prince du sénat*, mais je le devrai à mes ouvrages : on les a traduits en toutes les langues; les Arabes les récitent en prenant leur café, et à Venise l'on ne chante plus le Tasse ni l'Arioste, c'est moi qui les ai remplacés; je souffre à vous l'apprendre.

» Je n'ai pas osé en toucher un mot à M. de Lormian, parce qu'ayant, dans une circonstance, voulu en tête-à-tête lui tourner un de ces éloges qu'on ne hasarde qu'entre soi, il m'a saisi au collet en s'écriant : *Monsieur, si demain vous répétez dans un journal, et signez de votre main ce que vous venez de m'adresser de si franc, après demain mon vote est à vous*. La proposition était embarrassante; je tiens à ne pas offenser M. de Lormian, qui est parfait; de l'autre, je tiens trop à l'estime du public pour lui laisser croire

que j'ai un ou plusieurs supérieurs. Soyez donc auprès de cet académicien mon avocat, dites-lui que je l'admire, que je le crois le vainqueur des deux poètes qu'il a traduits (le Tasse et Ossian); mais évitez toute comparaison de lui à moi; ceci afin de ne pas non plus vous contraindre à mentir à votre conscience; car, certainement, si vous me préférez à vous, *qui avez tant de génie*, vous ne pouvez me préférer M. de Lormian.

» Faites remarquer à M. Guiraud que j'ai lu ses tragédies, il m'en tiendra compte; quant à ce qui est de les voir jouer, vu l'opposition du public, je suis privé du charme d'applaudir à ses essais de manière à l'encourager par un suffrage dont il sait le prix.

» On peut me servir autrement auprès de MM. de Jouy et Parceval, leur bienveillance est parfaite; ils ne sont pas mes rivaux, et sont, sans jalousie; quant à M***, dont la littérature mosaïque appartient à tout le monde, il m'a tant encensé l'autre jour que je redoute son vote négatif. Sa manie de louer tout le Parnasse me trouble; parlez-lui, rassurez sa jalousie, prouvez-lui qu'il peut y avoir un beau rang en arrière du mien, je laisse ce détail à votre zèle.

» Thiers pouvait faire croire à M. V... que son suffrage en ma faveur me placerait à mille lieues en arrière de son trône, ce serait un coup de maître; mais j'ai appris que depuis le jour de sa réception il veut fermer l'Académie, et, en conséquence, ne met dans l'urne qu'une boule noire. Il ne reviendra pas de ce parti pris. Néanmoins, agissez, allez aussi loin possible sans me compromettre. Je sais pareillement qu'il a dit, en parlant de moi : *Je le guette, et s'il m'offre jour à lui mettre le pied dessus, je l'étrangle.*

» Enfin, vos deux autres amis entendront raison; ils voient mon vol, savent où je monterai, ne sont point tentés de lutter; je leur en sais gré, et, en revanche, je leur promets l'immortalité; mes vers la procurent; je vous la dois en raison de votre généreux et lucide sacrifice; et, à la première occasion, je vous adresserai une épître. Veuillez me provoquer par une ode, je vous enverrai la note de ce que vous devez m'y dire; je suis de l'avis de notre ami M... : *il faut toujours faire soi-même ses affaires.* L'autre jour, il a dit sans façon à un homme de lettres qui, sur sa prière, lui promettait de parler agréablement de lui : *Montrez-moi le morceau, je le*

corrigerai et le nourrirai mieux que vous le feriez ; qui peut mieux que moi apprécier les éloges que je mérite ? Eh bien, Monsieur, il y a, selon moi, une naïveté très louable dans ces paroles. Est-il donc si étrange que nous-mêmes puissions nous apprécier ? Je vous certifie que je ne suis venu à me croire le chef de la littérature qu'après avoir réfléchi et comparé. Si M. le vicomte de Chateaubriand avait su faire des vers, je me serais mis à ses côtés. Mais la poésie dédaigne la prose ; cependant je suis le premier prosateur, comme je serais le premier orateur du siècle et un grand ministre, si on me portait convenablement ; mais l'envie, la haine, la jalousie...

» — Que je puisse entrer à l'Académie-fran-
» çaise, je serai maintenant satisfait ; que je vous
» le doive, ce sera dans notre liaison un nœud
» de plus. Recevez les assurances de mon ami-
» tié, elle est inaltérable, non moins que la cou-
» ronne poétique placée par les arts sur mon
» front.

« Signé... »

P. S. « Envoyez-moi la liste des tièdes, je
» les reverrai ; je me flatte qu'une telle démar-
» che les échauffera. »

Certes, j'aurais voulu que cette missive si *drolatique*, pour employer l'expression de Rabelais, me fût parvenue du vivant du prince archichancelier, je l'en aurais régaté, et nous en eussions bien ri ensemble. Le prince détestait ce *moi* assommant que j'ai décrit plus haut; il avait une pauvre opinion de ces ballons gonflés de vent, quelque pompeuse que fût leur décoration. Sa raison souveraine le portait à aimer la simplicité; le pathos, les rébus, le galimatias double, il avait pris tout cela en dégoût et aversion; il a expiré en maudissant la littérature bâtarde, qui n'était pas la sienne; à lui, nourri des bons modèles; à lui, qui avait fait de belles études et en avait retenu la connaissance des meilleurs auteurs grecs et latins.

Souvent il s'élevait chez lui des discussions littéraires où l'on comparait la manière d'écrire d'autrefois avec celle dont, à cette époque, nous apercevions les premiers bouillonnemens. Un jour, comme j'entrais, il demandait à M. de C..., caustique personnage, malicieux comme M. de Cour..., haineux comme Montgaillard, véritable emporte-pièce, toujours cramponné à quel-

que noire méchanceté, qu'il fallait faire naître, élever ou mener à bien, au point que, lorsque le prochain ne lui en fournissait pas assez de matière, il ne balançait pas à dauber sur lui-même plutôt qu'à de rester bouche close.

Il disait à la vicomtesse de Fars Fosse-Landry qu'il était certain que la salive humaine donnait une mort prompte aux serpens.

« Cela m'étonne, dit-elle, à moins, toutefois, que ce ne soit la vôtre.

— » Comment ?

— » Elle est pire qu'essence de vitriol. »

Le prince donc, au moment où je lui faisais ma première révérence, disait à M. de C....

« Monsieur, qui est ce V.... H.... dont on ne cesse de me parler ?

— » C'est un enfant, monseigneur.

— » Eh non ! les enfans, on leur donne le fouet ou on les envoie à l'école, et ce monsieur fait des vers.

— » C'est un enfant *sublime*, si vous le voulez ; il débute, il a bonne envie de réussir, et ce désir chez lui est si clair, que je meurs de peur qu'il ne néglige un jour le savoir à cause du savoir-faire ; il y a en lui des qualités précieuses,

mais l'invention manque; il tourniera sur la même pensée, il voudra être législateur, et variera sans cesse sa poétique; on n'y trouvera pas la fixité du génie.

— » Il m'a paru néologue. (Ceci se disait en 1818.)

— » Oui, monseigneur; comme les gens qui n'imitent pas, il prend la bizarrerie pour de l'imagination; néanmoins il fera secte : nous touchons à une époque où chacun voudra être dieu et exigera un culte; où l'on se tuera à dix-neuf ans, par désespoir de n'être pas compris du monde.

— » Que dites-vous, M. de C...? je ne vous comprends pas.

— » Si votre altesse me comprenait, ma critique ne serait que gaic; je la veux forte. Au demeurant, M. H... n'ouvre même pas la route où il se lance, et d'où il appelle tous les passans; afin de les inviter à l'y suivre. Au siècle dernier, vous et moi avons vu Rétif de la Bretonne et Mercier, qui montrèrent parmi nous le genre romantique, ayant eu dans l'origine Saint-Amand pour chef et Voltaire pour précurseur; car Voltaire le premier employa au profit de l'art ce qui était en dehors de la nature : non seulement

il prétendit toucher le cœur, mais encore occuper les yeux ; il y a le mélodrame en herbe, dans *Zaïre*, *Sémiramis*, *Olympie*, *Tancrède* ; mais son goût exquis le retint en deçà des bornes ; il s'en trouva bien, en profita, et dut des succès à ce goût. Il y eut aussi Diderot, boursoufflé, et qui, parce qu'il avait une plume infatigable et une langue à l'avenant, s'imaginait posséder du génie. Ses contemporains partagèrent cette erreur ; il voulut détruire les règles, il écrivit contre elles, et, selon l'usage perpétuel, il appliqua sa poétique à ses élucubrations. Il fallait en revenir à ce que disait le grand Gondé au sujet des productions dramatiques de l'abbé d'Aubignac, autre législateur : *Je ne pardonne pas aux règles d'avoir fait faire une sottie tragédie à l'abbé d'Aubignac*. Monseigneur, ajouta M. de C..., j'ai dit : l'application à qui la mérite.

» Le romantisme était donc né ; un homonyme de Louis Mercier, M. Népomucène Lemercier vint à son tour avant M. H... ; il fit commencer une pièce en Italie, il y eut un acte en Espagne, et le troisième en pleine mer... Et les unités ? me demanderez-vous ? — Hélas ! elles étaient à-vau-l'eau, Cette innovation fut sifflée. Savez-

vous pourquoi ? A cette époque les gens de notre âge n'avaient pas encore fait une folie pareille à celle de nos pères, qui se donnèrent les philosophes pour roi. Depuis 1814, on a voulu et l'on veut de plus en plus établir une domination bien autrement bizarre. Monseigneur, pardonnez l'expression dont je vais me servir, c'est la domination des blancs-bees, des gamins, vous entendez ? Du matin au soir, le *Constitutionnel* et tous les journaux de cette couleur portent aux nues les adolescents, ces jeunes citoyens graves, ces dieux imberbes et patriotes ; on les bécote, on les flagorne, on les encense, on loue tant leurs travaux, qu'ils rougiraient de poursuivre leurs études ; plus d'éducatons complètes, on ne fait qu'ébaucher, que passer du vernis sur une table rase ; aujourd'hui c'est ridicule, plus tard il y aura péril et désolation.

» Ces enfans, à qui on ne cesse de répéter : *vous êtes des génies*, le croient avec la candeur de leur âge, surtout lorsque cela leur est dit par des vieillards qui les aiment, les estiment, et qui certes sont trop probes pour les tromper ; ils sont donc convaincus de leur supériorité, et,

quand ils voient que leurs premiers écrits passent inaperçus, ils en accusent, non leur inérite, dont ils ne peuvent douter, mais l'incurie, la malice, la noirceur de leurs concitoyens; une tristesse morne les gagne, c'est tout simple; ils attendaient à la fois gloire, fortune, considération, bonheur, et, au lieu de cela, on bâille, on siffle, et on les abandonne gueux et enivrés d'illusions. Le réveil naturel leur serait trop pénible, ils préfèrent un sommeil éternel; et l'adulation d'autrui, jointe à leur propre orgueil éclairé, les conduit au suicide. Cette manière d'en finir avec la vie gagnera de la faveur, elle deviendra une épidémie, parce que les professeurs de l'esprit donneront à la fois le précepte et l'exemple. Ah! monseigneur, que les prôneurs de la jeunesse sont coupables, qu'ils ont de torts! Je les attends lorsque l'arbre qu'ils plantent produira son véritable fruit. Mais ceci m'a éloigné de mon texte, j'y reviens. M. H.... a du talent; mais le plus grand lui manque: l'invention; je crains qu'il ne puisse fournir sa carrière, bien qu'il ne soit pas homme à laisser les autres travailler seuls pour lui, et qu'il soit

parfaitement imbu du précepte, *aide-toi, Dieu t'aidera.*

— « Oh ! monsieur, dis-je à C..., comme vous êtes sévère pour le pauvre monde, vous voulez donc fermer la carrière aux innovations ? »

Lui, au lieu de répliquer, haussa les épaules impoliment, prit son chapeau, salua et partit...

« Vous vous êtes fait un ennemi, me dit le prince.

— « Une telle question l'aurait-elle provoqué ?

— « C'est qu'il vous croit imbu des principes de la nouvelle école ; il la repousse avec un fanatisme semblable à celui que certaines personnes portent en amour, d'autres en politique ou en religion ; il est de ceux qui s'en vont criant : *Hors des règles, point de salut.*

— « Hélas ! monseigneur, s'il s'était donné la peine d'attendre, j'aurais poussé avec lui ce cri conservateur.

— « Vous n'êtes donc pas pour cette littérature qu'on élève ?

— « Non, et cela par la raison qu'elle nous impose des règles avant d'avoir fourni des modèles à suivre. C'est comme si l'on prétendait décorer une maison dont les fondemens ne seraient

pas encore jetés. En tout, hormis dans un livre, la règle est de commencer par le commencement : or, que les romantiques multiplient les chefs-d'œuvre, qu'ils parviennent à effacer l'éclat de nos vieilles divinités, alors nous serons leurs sectaires par entraînement ; et puis, un jour, un Horace, un Vida, un nouveau Boileau viendra poser un frein à la licence, dira qui l'on doit suivre, et comment on doit s'y prendre pour faire ployer le génie sous les lois de la raison et du goût.

— » Il est certain, dit le prince, qu'on n'a pas créé le romantisme aujourd'hui.

— » On le gâte, au contraire, on néglige ce qu'il y a de bon, et on extravague, dans l'espoir de faire prendre ces erreurs pour choses admirables. Je doute que cette fantaisie vive un quart de siècle ; si elle allait à la demie, ce serait prodigieux, et, pour peu que Dieu me prête vie, je pourrais, je pense, appliquer à la déroute de cette secte le vers que Racine met dans la bouche de Mithridate :

Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains. »

Le prince sourit, et dit alors :

« J'ai assisté à l'aurore de cette littérature bâ-

tarde; c'est Diderot qui la prêcha, Rétif et Mercier la professèrent, tous les deux remplis de génie et d'orgueil, et incapables de mettre un frein à leur malheureuse facilité. Ils ne voulaient faire aucun sacrifice, l'étude leur déplaisait. Rétif m'a toujours fait l'effet d'un homme en démence. Quelle autre qualification appliquer à celui qui, sous prétexte de disséquer le cœur humain, descend dans la fange, et, quand il s'y est procuré un établissement, y amène de force sa femme, ses filles, ses gendres, tous ses amis. Une extravagance de ce genre a-t-elle un nom? Et ce n'est pas une fois, par irréflexion ou par colère, qu'il agit ainsi, mais dans deux cents volumes, où il délaie et prolonge des turpitudes faites pour nous inspirer un dégoût invincible non seulement pour de semblables ouvrages, mais encore pour leur auteur. »

» J'ai beaucoup connu Rétif : c'était un bel homme, sale, mal vêtu par calcul; j'avais envie, chaque fois que je le rencontrais dans un costume misérable, de lui jeter au nez le mot d'Aristippe à son confrère Diogène : *je vois ta vanité à travers les trous de ton manteau*. Son orgueil était tel qu'il était jaloux même des grands

auteurs morts avant sa naissance; tout éloge qui ne lui était pas adressé lui devenait pénible. Par exemple, lui qui louait volontiers Mercier ne vous aurait point pardonné de vous montrer admirateur de cet écrivain; il fallait n'adorer que lui, être injuste envers Mercier : alors il en prenait sa défense avec plaisir; il aimait à passer pour généreux, à faire à chacun sa part de gloire; mais les autres ne devaient en accorder qu'à lui. Si quelqu'un citait en sa présence Racine, Homère, Milton, n'importe, on voyait ses traits se contracter; leur payait-on le tribut d'hommages qui leur est dû, il soupirait, étouffait, lançait des regards de haine et de colère sur *le sot, le puriste* (ses injures habituelles), et enfin, n'y tenant plus, il renversait la statue du dieu qu'on célébrait, et, sans trop de façons, mettait la sienne en place sur le même autel.

» Je l'ai vu faire ce manège cinquante fois. Le succès de son *Paysan* et de sa *Paysanne perversie* lui tournèrent la tête. *Les Contemporaines* sont un recueil délicieux. Parmi de vrais diamans, on trouve d'autres pierreries, qui ne sont pas sans prix, mais d'une valeur moindre. *La Vie de mon Père* est une longue idylle.

de Gessner. *Ses Nuits de Paris* sont le fruit d'une imagination brillante. Je sais que les disparates fourmillent dans ces divers ouvrages, que le goût y manque, bien que parfois la grace s'y trouve; n'importe, des écrivains capables de polir une phrase, mais hors d'état de composer la moindre de ces productions, se sont réunis pour en dire du mal, pour les trouver méprisables; ils y ont réussi : personne aujourd'hui ne connaît Rétif de la Bretonne; les siècles à venir le vengeront de cet oubli; je vous engage à le lire, vous en retirerez du fruit, car il y a dans ses ouvrages des trésors dont on peut profiter. »

Je remerciai le prince, j'avais lu Rétif, et mon opinion était conforme à la sienne; les auteurs qui ne savent qu'arranger pourront l'exploiter très utilement. Quant à sa personne, je ne l'ai jamais vu; il venait de mourir lorsque j'arrivai à Paris; mais j'ai vécu avec un grand nombre d'hommes qui l'ont connu : avec Mercier, entre autres, puis avec Cailhava, avec la comtesse Fanny de Beauharnais, avec l'ex-chevalier de Cubières, qui, dans la révolution, ayant imité le duc d'Orléans, se faisait appeler Dorat-Palmécéaux. J'ai

rencontré dans plusieurs sociétés un gendre de Rétif, M. Vignon, nous l'aimions tous; il abondait en qualités attachantes, et j'aime à croire qu'il a trouvé grâce devant son terrible beau-père; car je ne crois pas qu'il en ait jamais dit du mal. M. Vignon avait un emploi supérieur dans une des administrations du Gouvernement; il y faisait beaucoup de bien et rendait des services essentiels. Je le crois maintenant en retraite. Je lui avais conseillé de faire une édition des œuvres choisies de Rétif, et je pense qu'elle aurait trouvé des acheteurs.

Parmi les auteurs qui ont maintenu le goût, il en est un bien connu; je me propose de le mettre en scène; c'est Marie-Joseph Chénier. Les prénoms sont nécessaires pour le distinguer de son poétique frère, André, dont je parlerai aussi. Quant à Marie-Joseph, il ne parlait pas volontiers de sa tragédie adulatrice du *Couronnement de Cyrus*, faite en l'honneur de Napoléon. Je prends l'engagement de citer à ce sujet une anecdote piquante. Maintenant je veux parler d'une autre de ses œuvres, et de l'orage qu'elle amassa sur sa tête.

Chénier n'avait pas tardé à sentir combien peu la route de la flatterie était faite pour lui et pour la nature de son génie ; essentiellement fier et républicain, il se hâta de reprendre son indépendance, et proclama son retour à ses anciens principes par la publication de son *Épître à Voltaire*, chef-d'œuvre de goût, d'énergie, de verve, de courage, de malice, d'impiété ; les dévots la maudirent, les indifférens, et ils forment le grand nombre, la lurent avec avidité. Je connaissais cette épître avant qu'elle parût ; Chénier avait bien voulu me la lire ; je l'avais écoutée avec attention, et, lorsqu'il eut fini, je lui demandai s'il ferait imprimer cette pièce.

— « Oui, demain.

— » Eh bien ! si elle paraît demain, après-demain, envous levant, conservez votre bonnet de nuit ; car certainement, le soir même, vous irez coucher au Temple.

— » Vous croyez que, sans jugement préalable?....

— » Je vous dis que vous coucherez au Temple. Napoléon vous pardonnera-t-il tant d'indépendance ?

— » Je crois, reprit Chénier, Bonaparte trop

jeune pour qu'il se décide à prendre le parti des vieilles tyrannies; à son âge, le rôle de Tibère ne convient pas; ce sera pour plus tard; d'ailleurs j'ai à expier les éloges que je lui ai donnés, et mon épître est un acte de contrition politique et littéraire. »

Le mot était gai, les conséquences de la publication pouvaient devenir dangereuses; nous insistâmes, madame de Fars, madame de Lesparde et moi, pour lui faire changer de résolution; mais Chénier était républicain opiniâtre, et de plus, poète; il fallut le laisser suivre sa fantaisie.

L'empereur voulut voir cette épître; le début lui déplut singulièrement.

« Voilà, dit-il au comte Regnaud qui la lui avait apportée dans l'intention d'amortir le premier effet de la colère impériale; voilà des vers bien déplacés. Est-ce au moment où je cherche à rétablir les bonnes mœurs, en consolidant la religion qui en est la base, qu'il convient de l'attaquer avec tant de fiel? MM. les poètes ont donc pris à tâche de perpétuer la mauvaise opinion que l'on a du peuple français en Europe; et faudra-t-il que nous passions pour des impies, parce qu'il aura plu à Parny, à Chénier, à Gin-

guené et autres de la même trempe, d'insulter dans leurs vers la religion que nous devons honorer?

— » Sire, répondit Regnauld, ce sont des plaisanteries dont il ne faut pas s'alarmer.

— » Vous avez tort; je les regarde comme très dangereuses; elles accoutument la jeunesse, qui s'en nourrit, à se moquer de tout ce qu'il y a de plus respectable.

— » Mais, Sire, d'après la constitution de l'État la liberté des cultes et par suite celle des discussions sont admises en France.

— » Cette liberté indéfinie de discussion conduit à l'athéisme; d'ailleurs, *je règne par la grâce de Dieu*: si Dieu n'est pas, sur quoi repose mon titre? Il y a une alliance intime et mystérieuse entre le trône et la religion; si celle-ci est attaquée, l'autre ne tarde pas à l'être. Je ne me serais jamais assis sur mon trône, si je n'avais commencé par relever les autels. Chénier est très coupable: il occupe une place dans l'université impériale, il a une influence directe sur les jeunes gens qu'on y élève, et certes la plus grande partie des parens sera très peu satisfaite des principes qu'il manifeste. »

Le comte Regnauld ne sut trop que répliquer. La lecture continua, tantôt avec des éloges sur la force des pensées, tantôt avec des gestes de mécontentement..... Quand on fut arrivé aux vers suivans, prononcés avec une altération de voix toujours croissante :

Tout passe, tout s'éteint, les conquérans périssent,
Sur le front des héros les lauriers se flétrissent ;

.....

Le pouvoir absolu s'efforcerait en vain
D'anéantir l'esprit né d'un souffle divin.

.....

Tacite en traits de flamme accuse nos Séjans ,
Et son nom prononcé fait pâlir les tyrans.

« Monsieur Regnauld, dit S. M., votre ami ne veut pas que je sois le sien ; est-ce moi qui ai peur de Tacite ? Mes ministres sont-ils des Séjans ? Ne croyez pas que je supporte de pareilles insolences ; quatre bonnes murailles me répondront de ce Jacobin. Qu'on appelle sur-le-champ le ministre de la police.

— » Mais, Sire, qu'avez-vous besoin du ministre de la police ? Vos rigueurs donneront à ces vers une importance qu'ils n'ont pas ; si vous n'y faites pas attention, ils seront bientôt oubliés.

— » Non, monsieur, de tels vers se gravent.

dans la mémoire; ils appartiennent d'ailleurs à un auteur estimé du public. Chénier est un puissant souverain qui me déclare la guerre.

— » Grâce! au moins pour la prison. Oserai-je, Sire, prendre la liberté de vous faire observer que la postérité, qui aura tant à admirer dans votre personne, n'approuvera jamais des persécutions dirigées contre le génie. »

Le comte Regnauld savait parler avec franchise, et l'empereur, qui connaissait son dévouement, ne s'offensa jamais de ce qu'il pouvait dire de hardi.

« Vous aussi, faites des phrases, vous avez peur d'un poète ?

— » Que l'empereur m'excuse; mais il me semble que c'est moi qui apprécie Chénier à sa juste valeur; c'est Votre Majesté qui le craint.

— » Le punir n'est pas le craindre. Je le châtie parce qu'il s'attaque à Dieu et au souverain; et les vers contre le prince de Talleyrand, qu'en pensez-vous?.... Quoi! des injures, des personnalités, et puis cette affectation à prononcer le nom de République. La République n'est plus: un royaliste, qui aujourd'hui conspire, est moins coupable qu'un Républicain. »

La conversation continua sur ce ton jusqu'à l'arrivée de Fouché; dès qu'il parut, l'empereur le querella vivement, lui reprochant de ne pas avoir empêché la publication de l'épître à Voltaire.

« A quoi vous occupez-vous donc, à quoi employez-vous les gens de votre police? » furent les derniers mots de la rude philippique.

« Sire, répliqua Fouché sans hésiter, elle et moi veillerons à déjouer les projets de l'Angleterre sur votre personne; je fais moins d'attention à ces fous de poètes, et comme vous n'êtes pas un Tibère, je ne vois pas pourquoi je défendrai les Séjans.

— » Qui vous a dit que je ne sois pas un despote pour cet insolent... Un cachot sera ma réponse.

— » Tout Paris va travailler à l'en faire sortir. Libre, on ne l'aime pas; dans les fers on va le plaindre. Sire, croyez-moi, ne rendons jamais nos ennemis intéressans. »

Napoléon, malgré sa mauvaise humeur, ne put retenir un sourire.

« Je serais bien fâché de rendre Chénier intéressant... Eh bien! qu'il perde sa place d'inspec-

teur général des études. Un homme qui outrage la religion doit cesser de présider à l'éducation de la jeunesse. »

Il n'y eut pas moyen de changer cet arrêt. Chénier perdit son poste; Fouché ne fit aucune démarche pour le lui conserver, il hâta même la révocation, et lorsque des amis de Chénier lui en parlèrent, il leva les yeux et les mains au ciel, et dit :

« Ah ! cet homme est bien coupable ; il a insulté Dieu et déplu à l'empereur. »

Chénier n'était pas riche ; il dépensait en grand seigneur ; son infortune ne lui arracha pas une bassesse. Je le vis après sa mésaventure.

« Savez - vous, me dit-il, que j'ai failli aller coucher où vous m'aviez dit ; on se contente de me ruiner ; c'est mal s'y prendre pour me faire aimer les bigots et les tyrans. »

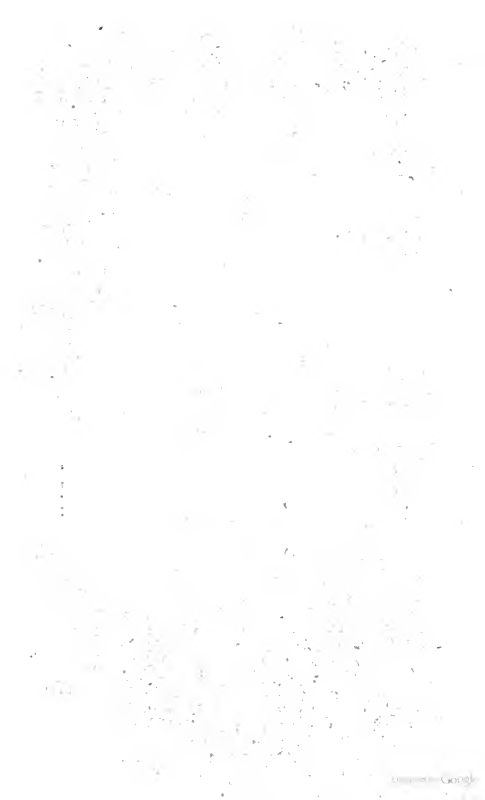


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

L'auteur. — Cambacérés en 1814. — Comte J.... de P..... à la même époque. — Comte Réal. — Comte Fabre de l'Aude. — Des causes qui firent tourner à la peine de mort le jugement de Louis XVI. — Les deux Robespierre, Legendre, Saint-Just, Lebas, Couthou, Collot d'Herbois, Barrère, Fouquier-Tinville, Saint-erre, Carrier, Leboo, et scène. — Cambacérés et le duc d'Orléans. — Première entrevue de Cambacérés et du général Bonaparte. — Portrait de celui-ci. — Bonaparte, Fabre de l'Aude et P..... — Lettres inédites de ces deux premiers personnages. — Phrase fameuse répétée doublement. — Barras, Réal et Bonaparte: anecdote de 1797. — L'Empereur au Musée en 1807. — Portrait de Napoléon. — Conversation. — Sentimens politiques de la jeunesse avant 1814. 1

CHAPITRE II.

Cambacérés et Carnot au Palais-Royal au 10 août 1792. — David et Robespierre. — Le premier fait un errata à un propos

fameux. — Prétendues tables de proscriptions dressées par la cour. — Effroi des Jacobins. — Danton et Barrère se disputent un axiome. — Théroigne de Méricourt. — Détails curieux et presque tous inédits sur les préliminaires du 10 août. — Journée du 10 août avec de nouveaux faits. — Scènes dramatiques. — Révélations nouvelles. — Cambacérès raconte les approches et la journée du 18 fructidor. — Conciliabule entre Cambacérès, Talleyrand, Barras, M^{me} de Staël et Benjamin Constant. — Ozun. — Colloque de Cambacérès et de Barras. — Causerie avec Barthélemy. — Le prince de C.... — *L'ordre de la boüe*, anecdote. — *La Madame et le verre de bière*, anecdote. — Carnot raconte sa fuite avec de nouvelles particularités. — David et Napoléon en scène. — Récit du comte Fabre de l'Aude au sujet du rétablissement des titres et des armoiries. — Le coq et l'aigle en lutte. — Napoléon veut rétablir la monarchie. — Détails piquans et ignorés. 57

CHAPITRE III.

Audience secrète accordée par S. M. Louis XVIII à Cambacérès. — Printure du lieu. — Portrait du roi. — Détails curieux. — Pressentimens sinistres. — Comment on eût pu éviter leur réalisation. — *Franes-maçons et Pénitens blancs*, anecdote carcaissonnaise. — Scène plaisante entre trois personnages sérieux. — *Je veux une couronne fermée*, anecdote inédite, extraite des archives de la famille impériale. — Madame mère, sa haute sagesse. — Calomnies redressées en passant. — *Un vampire au XIX^e siècle*, histoire racontée par un ministre de la police. — *Disparition terrible et mystérieuse*, anecdote languedocienne. — Disparition extraordinaire de lord Bathurst. — Baron Pasquier, préfet de police. — Ses trente mille fripons. — *Les boucles de diamans*, historiette. — *L'écrin et la tabatière*, ou le voleur dupé, anecdote. — Robespierre et les Anglais. — Le mariage impossible. — Scènes curieuses en 1794. — L'habit bleu et le bouquet de roses de Robespierre. — Récit de Tollén. — Le second hymen royal, et cause vraie de la mort du duc d'Orléans. . . . 119

CHAPITRE IV.

Le duc d'Otrante. — Révélations de police. — Une fille de qualité espionne. — Pièges tendus aux Polignacs. — Voleurs trahis par un spéculateur en filouterie. — Le forçat et la grande dame. — Amour et police. — Anecdote extraite des cartons de Fouché; Récit curieux. — Fouché embarqué dans une intrigue. — *Poison et somnambulisme*, histoire parisienne. — La fille double phénomène. — *Général et pèlerin, brigands et crucifix*, anecdote de 1795, et Berrichonne. — Causerie sur les gens de l'autre monde. — Vision singulière de L.-S. Mercier. — Apparition des fantômes de Napoléon et de Joséphine. . . . 201

CHAPITRE V.

Le marquis de Maniban. — La vie des anciens magistrats. — Détails curieux sur leurs habitudes. — Existence d'un conseiller au Parlement. — *La Mule de M. le doyen*, anecdote toulousaine. — Nouvelle opinion sur l'affaire Calas. — Un catholique défenseur de sa religion. — Note relative à la tragédie d'*Une famille au temps de Luther*. — Les Jacobins ont immolé des victimes à Calas : révélations à ce sujet. — Canillac raconte que Napoléon voulut rétablir les parlements. — Vues profondes et admirables qu'il émit à ce sujet. — Anecdote inédite touchant S. A. R. monseigneur le duc d'Angoulême. — *Belle-fille, mari et beau-père*, anecdote galante des Tuilleries en 1710. — *Un septembreur et ses filles, ou la continence d'un autre Scipion*, anecdote napoléonienne. — Réponse sublime de l'empereur. — *Le verre d'eau de vie ; la vivandière et l'empereur*, anecdotes militaires. — Détails inédits sur une tentative, faite en 1811, pour amener les Bourbons à renoncer à la couronne de France. Le prince de Talleyrand perd la mémoire. — Madame de N..... — Lettre inédite de Fouché à son sujet, Madame de N..... à Hertzel. — Comte de La Châtre. — Duc

d'Orléans. — Retour secret de ce prince. — Comte de Blacas. — S. M. Louis XVIII. — Père Élisée. — Madame Royale ; prodiges de sa charité. — Famille de S. A. R. monseigneur le duc de Berry. — Cent mille francs pour secrets d'alors. — Comment Napoléon reçoit le rescrit royal. — Calomnies démenties. — Propos fameux, quand et pourquoi tenu. 251

CHAPITRE VI.

L. S. Mercier. — Il raconte avec des détails nouveaux la mort de Marat, ses suites, et la fin de Charlotte Corday. — Scènes pittoresques et inconnues. — Réflexions sur l'acte de cette fille célèbre. — Détails sur le courage moral de Napoléon. — Les Tuileries accessibles comme une place publique. — Les chambellans. — Lettre d'un d'eux. — La girouette dorée. — Un chambellan ingrat au 30 mars. — Suite stupéfiante, anecdote pour l'instruction des honnêtes gens. — Sagesse et maximes de Cambacérès. — *Le vrai Gil Blas de la Révolution*, ou *Vie d'un seigneur de la cour de 1787 à 1830*. — Lettre plaisante d'une provinciale en date de 1806. — Jobarderie d'un grave magistrat. — *Missive littéraire et drolatique d'un candidat à l'Académie française*. — Bons mots divers. — M. N.... — Discussion littéraire sur de petits grands hommes. — Cause unique des méchants ouvrages et des suicides modernes. — Classiques et romantiques. — Sentiment de Cambacérès en littérature. — Détails sur Rétif de la Bretonne. — M. Vignon, son gendre. — Anecdote sur Chénier et sur les suites de son *Épître à Voltaire*. — Colère de Napoléon et pitié de Fouché. . . 312

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

547959 SBN





